

# W-FENECE

MAGAZINE



## NOT SCIENTISTS



**ENCART SPECIAL 25 ANS ! AVEC SRIRACHA, YELEN, WET MUSIC, JAFF, E-ZIC, AQME, LA RUDA SALSKA, MASNADA, LOFOFORA, MASS HYSTERIA, UNSWABBED, IGUANOROCK...**

**KLONE - SKALD - POGO CAR CRASH CONTROL  
HUNDRED YEAR OLD MAN VS THE GREY  
JB HANAK MEETS NASTY SAMY - GO PUBLIC!**



0123

# ÉDITO

J'aurais aimé dire «C'était comme si c'était hier» pour évoquer la fondation du W-Fenec mais c'était il y a 25 ans et ça semble tellement loin ! Il aurait fallu garder des traces annexes, pas seulement ces chroniques brouillonnes qu'on a rédigées pour faire comme les magazines mais sur Internet, garder des échanges de mail, garder des photos, garder davantage de souvenirs... Mais ce qui se passait dans la tête de deux étudiants il y a 25 ans était tellement loin d'aujourd'hui... Comment à l'époque imaginer que ce sympathique renard du désert avec son regard en coin impacterait autant nos vies ? Comment imaginer que de simples échanges numériques allait déboucher sur une telle aventure musicale et des amitiés plus que réelles ?

De 1998, je suis souviens de la fac, des concerts presque tous les week-ends, dans des bars, dans des clubs, dans des salles, dans des festivals dans des petits bleds, des groupes sans lendemain, d'autres qui sont encore là aujourd'hui. Je me rappelle d'un monde où tout semblait facile, même trouver une salle des fêtes au fin fond de la Belgique sans GPS, sans téléphone portable (de toute façon Google et son armée de services n'existent pas encore), il suffisait de repérer le truc sur une carte et de se faire une liste de directions à suivre. Je me rappelle qu'il ne fallait pas oublier d'acheter une pellicule pour prendre des photos et qu'il fallait attendre très longtemps avant de voir le résultat, souvent dé-

cevant, qu'il fallait trouver une photo pas trop moche, la scanner, faire en sorte qu'elle ne soit pas trop lourde avec une résolution «acceptable» (la première version du site devait être en 640\*480 pixels), l'intégrer avec un code à la page html et enfin l'uploader via un serveur FTP, après 18h pour ne pas trop payer tout en croisant les doigts que personne n'appelle sur la ligne de téléphone au risque de se faire déconnecter. Ça fait «vieux combattant» mais c'est ce genre d'images que j'ai quand je repense à 1998... Rien de bien tangible et «historique», rien d'exceptionnel...

25 ans plus tard, le W-Fenec, c'est une équipe soudée, de grands moments partagés dans nos vies privées (mariages, naissances, vacances...), des «visio-conférence de rédaction», notre serveur, des gigas de données balancées en quelques secondes, des photos quasi «en live» (et de bonne qualité tant en terme artistique que de résolution) et un rythme qui permet à chacun de nous de bosser comme il veut, quand il peut, en fonction des impondérables de la vie de famille et professionnelle. Et si ça représente des heures de boulot (certainement des mois si on cumule sur 25 ans), le seul mot qui compte, c'est plaisir. Et tant qu'on kiffera y passer du temps, le W-Fenec sera là.

Et bonne année.

■ Oli

# SOMMAIRE

**07 NOT SCIENTISTS**

19 MIOSSEC

**22 HYOM VS THE GREY**

**25 ENCART SPECIAL 25 ANS**

**80 LIVE : BRUTUS**

**87 GO PUBLIC!**

98 LIVE : CLUTCH

**118 POGO CAR CRASH CONTROL**

**127 KLONE**

148 LIVE IN PARIS

**184 JB HANAK & NASTY SAMY**

**199 SKALD**

**204 MAOTFA**

208 LIVE : ZEAL & ARDOR

**220 INTERVI OU : TEY / BH**

**222 KICKING FEST**

236 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

**246 DANS L'OMBRE : LAETI**

**248 FAN ATTIC : GHOST**



**Ont participé à la rédaction de ce numéro :**  
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,  
Guillaume Circus, JC,

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

**Metallica** a annoncé une grosse tournée, un nouvel album intitulé 72 seasons et en a partagé un premier titre: «Lux Æterna»

**Mötley Crüe** a officialisé l'arrivée de John 5 comme guitariste de scène en remplacement de Mick Mars qui prend sa retraite des tournées dû à ses problèmes de santé. Pas une très grande surprise.

Keith Levene, le co fondateur de **The Clash** et de **Public Image Ltd** est décédé à l'âge de 65 ans

**The Black Dahlia Murder** est remonté sur scène pour la première fois depuis le décès de son frontman Trevor Strnad. C'est Brian Eschbach qui a assuré les parties vocales.

Le festival **Beauregard**, situé en Normandie, a lâché les noms des premiers artistes qui composeront l'affiche de son édition 2023 (du 6 au 9 juillet) : Blur, Alt-J, Airbourne, Perturbator, Louise Attaque, Shakaponk, Lomepal, Angèle et Tiakola.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

Le bassiste de **Rage Against The Machine** Tim Commerford est de retour avec un nouveau projet appelé 7D7D.

Toujours vivant, **Matmatah** a lancé un nouveau clip pour le titre «Brest-même», ce dernier étant en réalité un extrait de son nouvel album intitulé Miscellanées bissextilles qui sera disponible le 3 février via Upton Park.

Devin Townsend a confirmé en interview qu'aucune réunion de **Strapping Young Lad** n'était prévue et que cette aventure était belle et bien terminée.

La célèbre émission culturelle **Tracks**, diffusée sur Arte depuis 25 ans, a tiré sa révérence.

La prog' du **Hellfest** 2023 est dispo, du vieux classique en mainstage (Kiss, Motley Crue, Slipknot, Iron Maiden), du très attendu (Pantera), une surprise (reformation de Eths) et des dizaines de groupes qu'il fait toujours plaisir de voir (Porcupine Tree, Clutch, Black Flag, Rancid, Melvins...) notamment des Français (Scarlean, Beyond the Styx, Birds in Row, Celeste, ACOD...).

# QUI A DIT ?

**On a fait des percussions avec des plats à paella qu'on a choisis par rapport aux sons qu'ils faisaient quand ils tombaient par terre.**

- A. Not Scientists
- B. Deliverance
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Unswabbed

**Ne pas gagner d'argent n'est pas le problème mais un groupe a besoin de fonds pour concrétiser ses projets.**

- A. Go Public!
- B. Not Scientists
- C. Klone
- D. Skald

**Quand j'étais ado, on prenait le ferry, on en avait pour 7 heures de trajet, on allait se faire 2 heures de shopping dans les magasins à Portsmouth et puis on revenait avec une dizaine de vinyles.**

- A. The Eternal Youth
- B. Go Public!
- C. Nasty Samy
- D. Klone

**Malgré le streaming, il m'arrive encore de commander un disque et d'attendre de l'avoir à la maison pour le découvrir et me l'écouter à l'ancienne.**

- A. Lofofora
- B. La Ruda Salska
- C. Masnada
- D. Sriracha

**Evidemment que j'aurais aimé commencer dans les années 90'.**

- A. Pogo Car Crash Control
- B. Skald
- C. JB Hanak
- D. The Grey



# NOT SCIENTISTS

NOT SCIENTISTS EN COUVERTURE DU MAG CÉLÉBRANT SES 25 ANS ÉTAIT UNE ÉVIDENCE. IL FAUT DIRE QUE ED SQUATTE NOS PAGES DEPUIS PLUS DE DEUX DÉCENNIES, ET QUE JE CONSIDÈRE QUE CE GROUPE, FORMÉ EN 2013, EST CE QUI S'EST FAIT DE MIEUX LORS DES ANNÉES 2010. RIEN QUE ÇA. ET CE N'EST PAS STARING AT THE SUN, LE TROISIÈME ALBUM, QUI ME FERA CHANGER D'AVIS. DE L'EAU A COULÉ SOUS LES PONTS DEPUIS LE PRÉCÉDENT DISQUE, ET COMME TU VAS POUVOIR LE CONSTATER, LA VIE N'EST PAS UN LONG FLEUVE TRANQUILLE. BONNE LECTURE !

**Salut Ed. Alors, c'est bientôt le grand jour ! Enfin, pourrais-je dire ! Toi qui as sorti beaucoup de disques avec tes différents groupes/projets musicaux, comment appréhendes-tu ou comment vis-tu les derniers jours précédant la sortie d'un de tes disques ?**

La sortie de celui-là est assez particulière compte tenu de la période COVID. Pour nous, le processus a été plus long que pour d'autres groupes. On a fait notre dernier concert le 15 décembre 2019, et on avait décidé de prendre une année sabbatique suite au départ de Thibault, mais aussi parce qu'on avait tellement joué qu'il fallait qu'on fasse une petite pause. Et on s'est dit qu'on allait prendre le temps d'écrire un disque. La COVID est arrivée, et on s'est retrouvé à avoir plus de temps que prévu. Donc on a pris le temps, on en a même pris un peu plus que prévu, et peut être même un peu trop (rires). Et nous voilà à peu près à trois ans de la sortie de Golden staples.

**Presque quatre ans en fait...**

Ah ouais... (rires). C'est donc la première fois de ma vie qu'il se passe autant de temps sans sortie d'album et sans concert, donc tout ça, c'est quand même assez particulier ! Cette sortie d'album, on l'attend avec impatience. On en peut plus d'attendre, à tel point qu'on compte les jours pour pouvoir repartir en tournée.

**Mais en général, quand tu sors un disque, y a-t-il une excitation les jours qui précèdent la sortie, un questionnement... ?**

Ouais ! Moi, je compare ça au sentiment que je peux avoir avant de monter sur scène. C'est plus de l'impatience et de l'excitation qu'autre chose, et là, c'est le sentiment d'impatience que les gens puissent l'entendre et l'avoir, de voir les réactions, et surtout que les gens aient entendu les morceaux AVANT de nous

voir en concert. On a fait quelques concerts en fin d'année 2022 au cours desquels on joue pas mal de nouveaux morceaux mais le public venant aux concerts ne les connaît pas. Ça nous donne l'occasion de les roder sur scène, mais c'est un rapport complètement différent. Quand le disque sera sorti, on en jouera ses morceaux et ceux qui suivent le groupe les auront entendus !

**Le line-up du groupe a évolué depuis Golden staples. Changement de bassiste (il y a précisément trois ans !) et dernièrement, changement de guitariste, Jim, avec qui tu as joué pendant de nombreuses années. Que s'est-il passé ?**

Ce n'est pas une histoire très originale. C'est comme dans un couple : c'est une histoire relativement banale. Ce n'est pas pour minimiser la situation, car c'est quand même émotionnellement très compliqué, mais il arrive un moment où les gens en viennent à ne plus s'entendre, à ne plus être sur la même longueur d'onde, à ne plus avoir les mêmes envies. Du coup, ça rend moins fun tout ce que tu fais dans le groupe. La raison pour laquelle on fait de la musique, c'est d'abord pour prendre du fun, et ensuite on essaye de le faire bien mais si ce n'est pas rigolo, ça perd vite de son intérêt. C'est une relation qui, avec le temps, s'est un peu effritée et on est arrivé à un moment où le mieux, c'était d'arrêter.

**Aussi bien pour Jim que pour Thibault ? Ou c'est encore d'autres raisons pour ce dernier ?**

Thibault avait ses raisons, et ça a aussi été difficile. Encore une fois, ce n'est pas une histoire unique... des histoires de groupes, comme celle-là, on en connaît beaucoup, même trop



d'ailleurs. Il faut dire aussi que mettre quatre personnes dans un camion, tout le temps ensemble, tous les jours, ce sont des rapports qui ne sont pas naturels. Il faut être vraiment sûr de partir sur la route avec des gens avec qui tu t'entends vraiment bien et être capable de faire des compromis, car quand tu vis en communauté «resserrée» comme ça, tout est un peu amplifié. C'est comme si tout ce que tu disais et tout ce que tu faisais était sous une loupe, car on se connaît tellement bien que les relations deviennent un peu étranges par rapport à «dans la vie normale». Pour Jim, c'était un peu pareil : tout est une question d'alchimie. Nous n'étions plus en phase, tout simplement.

**Est-ce que le fait que Jim soit parti, dans ta tête, t'es-tu dit à un moment que ça pouvait mettre le groupe en péril ou à aucun moment, tu t'es dit : « Not Scientists va s'arrêter » ?**

[Silence] Non pas vraiment, car on est réellement impatients de sortir ce disque et de repartir en tournée. C'est plus des histoires internes qui sont difficiles à expliquer, d'autant plus que ça fait 20 ans que je fais de la musique avec lui. C'est compliqué à décrire ce qui se passe dans nos têtes quand on communique. Si on nous voyait, on nous prendrait certainement pour des fous, un peu à la Some

kind of monsters [rires]. Il ne faudrait jamais filmer aucun groupe aussi longtemps, on passerait tous pour des tarés ! On n'est pas aussi fous qu'eux dans le film, mais bon...

**Est ce que le fait de jouer aujourd'hui avec Fred (ex-Pookies), qui vous avait dépanné fut un temps et avec qui vous aviez joué à trois guitares le temps de quelques concerts (Ouais !) était-il évident ? De même, jouer avec des proches de votre sphère (votre bassiste joue dans No Gut No Glory avec Bazile), c'est rassurant ?**

Oui. Au départ, trouver un remplaçant, c'était une question compliquée parce qu'on ne savait pas trop. Et puis, Bazile nous a fait repenser à Fred et ça nous a du coup paru évident car c'est vrai qu'on avait fait trois semaines de tournée avec lui et que ça c'était très très bien passé. C'est un excellent guitariste, un virtuose, et on se connaît depuis très très longtemps, car lui joue avec mon frère Forest depuis toujours. On lui a donc proposé, et il a dit «Ok». C'est donc rassurant car on se connaît depuis très longtemps.

**Le disque sort une nouvelle fois chez Rookie Records/Kidnap Music, et c'est le retour également chez Kicking Records qui avait sorti le**

**premier album. Pourquoi avoir changé votre fusil d'épaule par rapport au précédent disque et avoir «multiplié» les labels ?**

On bossait déjà avec les labels allemands sur Golden staples et en France, on avait alors pris la décision de le faire en DIY, parce qu'on s'en sentait capable. Thibault était alors dans le groupe et s'occupait de pas mal de choses en lien avec ça. Sur ce nouvel album, on avait un peu plus envie de déléguer pour pouvoir se concentrer d'avantage sur la musique et les tournées. Avec Mr Cu!, on se connaît depuis toujours et ça a paru évident.

**Sur le précédent, que vous a apporté la distribution de l'album en Allemagne, que ce soit au niveau promo, concerts,...?**

C'était très cool car effectivement, ces labels indépendants font de la promo en faisant des envois à des radios, à des zines, et ça nous a pas mal aidés pour les tournées et pour faire passer le mot. On a une bonne relation de confiance avec eux : ils nous kiffent, on les kiffe, ils ont envie de nous aider, on a envie de tout faire pour qu'ils puissent travailler comme il faut, et c'est une relation sans prétention mais le fait de pouvoir déléguer des choses (surtout aussi loin en Allemagne, où on a ni le réseau, ni le temps et ni les compétences de faire de la promo là-bas), c'est plus confortable ! C'est bien de savoir que quand tu vas jouer aussi loin de chez toi, il y a des gens qui travaillent à faire passer le mot aux disquaires et aux médias.

**Et ça vous a ouvert des portes en Allemagne ? Déjà, avec les Uncommonmenfrommars, vous y avez beaucoup joué...**

Ouais, on a senti plus de public, plus d'opportunités de concerts - on y a fait des super tournées avec notamment The Baboon Show ou Pascaw qui sont aussi chez Kidnap Music - et on a des amis en commun avec ces gens-là car ce sont des proches de groupes comme les Spermbirds avec qui on a tourné à l'époque avec les Unco. C'est un réseau du type «les amis de mes amis sont mes amis» !

**Parlons du disque en lui-même. Il a été enregistré il y a un petit moment déjà. Comment s'est passé le processus d'écriture et de créa-**

**tion, et quelles ont été les différentes étapes d'élaboration de ce disque ?**

Quand la COVID a frappé avec les confinements successifs, tous les groupes ont fait la même chose : tu te retrouves chez toi et tu écris des morceaux. Je suis plutôt du genre à écrire que si j'ai besoin d'écrire. Disons que je ne suis pas un gros bosseur (rires). En général, on se dit : on va sortir un disque à telle période donc il faut écrire des morceaux et je me mets au travail à ce moment-là. Là, avec la COVID, j'avais tellement de temps que j'ai eu de l'inspiration et j'ai écrit une douzaine de morceaux que j'ai ensuite envoyés aux autres. Jim, quant à lui, avait écrit quelques musiques sur lesquelles j'ai posé du chant. Puis on a retravaillé tout ça ensemble, dans la salle de répétition. On a essayé de se voir une semaine par mois pendant un peu plus d'un an, car on habite tous un peu loin les uns des autres. On a pris ce que chacun avait fait de son côté et on a remis ça à notre sauce.

**Le disque a été enregistré quand ?**

Le disque a été enregistré en deux sessions. Une en milieu d'année 2021, et une en décembre 2021. Tout ça a pris du temps car, la COVID a donné de mauvaises habitudes, il a fallu se remettre dans le bain du quotidien, relancer la machine, reprendre les choses en main, et on a eu un petit peu du mal à s'y remettre, en fait. On a donc perdu pas mal de temps, on hésitait aussi à sortir le disque car on ne savait pas si on allait pouvoir tourner. On ne s'est donc pas pressé pour l'enregistrer ou pour avancer sur toutes les étapes d'après car on se disait qu'en ne pouvait pas tourner, on pouvait se donner le temps. Il se trouve qu'on s'est peut-être donné un peu trop de temps mais ça nous a permis de tout faire comme il faut. Pour une fois, on était dans les deadlines concernant la pochette...on avait tout quand il fallait. On a tendance à être plus en retard, d'habitude ! (rires).

**Dans votre excellente biographie, il est mentionné que le disque est la pierre angulaire d'un groupe qui roule à tombeau ouvert sur l'autoroute de l'imprévisible. C'est quand même bien dit ! (rires) Vous avez renouvelé votre confiance à Santi, qui semble vous avoir**

**repoussés dans vos retranchements pour de nouvelles expériences sonores. Auriez-vous sincèrement pensé sortir un disque comme *Staring* l'est aujourd'hui ?**

Oui. Avant d'arriver en studio, on avait envie de faire évoluer le son et d'expérimenter, essayer de nouvelles choses. Et c'est d'ailleurs une discussion qu'on avait prévu d'avoir avec Santi en arrivant au studio. On n'a pas eu le temps car c'est lui qui nous a dit exactement la même chose : « Je pense que ce disque, il faudrait faire évoluer le son, aller vers l'inattendu ». Il nous a expliqué ce qu'on avait envie de lui dire. On a fait des percussions avec des plats à paella qu'on a choisis par rapport aux sons qu'ils faisaient quand ils tombaient par terre, on a enregistré des chants dans une cave, on a utilisé des sons de synthé.... À ce sujet, avec les maquettes de l'album, on est allé chez un pote à Valence qui s'appelle Tommy Rizzitelli, le batteur de Space Art qui était un groupe pré-curseur de la musique électronique/synth pop en France dans les années 70 et c'est lui qui a rejoué certaines de nos partitions avec son matos puis on a emmené ces pistes là au studio. C'est lui qui joue les pistes de synthé. Pendant la période COVID, j'ai eu le temps d'expérimenter certaines choses, on en a parlé tous ensemble et on avait envie d'essayer de nouvelles choses. On a mis tout ça dans un sac, on a secoué et ça a donné l'album.

**Ce sont des éléments sonores qu'on retrouvera en tournée ?**

Tout ce qu'il y a sur le disque, on peut le reproduire en concert

**La première écoute de cet album m'a personnellement quelque peu décontenancé, puis au fur et à mesure des écoutes, j'ai été convaincu par les mélodies et l'ensemble des morceaux. Ce disque a-t-il été écrit pour sortir d'une éventuelle zone de confort ?**

Non. Je ne suis pas capable d'écrire dans un but précis. Si je m'assoie pour écrire un morceau punk, neuf fois sur dix, c'est un morceau pop qui va sortir ! Et inversement. Je n'ai pas de technique ou de méthode. À chaque fois que j'écris un morceau, j'ai l'impression que c'est la première fois que je fais ça, que je ne sais pas comment m'y prendre. Au final, ce sont

toujours des accidents. Rien n'a donc été fait exprès. Le seul truc qu'on savait en arrivant en studio, c'est qu'on voulait expérimenter des sons mais au moment de l'écriture, ce ne sont pas des choses qui nous passent par la tête.

**Vous avez conscience qu'avec ce disque, vous allez en surprendre plus d'un, et que c'est un disque peut être plus difficile d'accès que les précédents ?**

Je ne saurais pas te dire, je ne m'en rends pas compte. Je pense que c'est le meilleur disque que nous ayons fait. Je ne suis pas à la bonne place pour évaluer le taux de surprise, car quand tu fais partie d'un groupe, dès que tu introduis le moindre petit élément nouveau, tu as l'impression d'avoir révolutionné ton son ou ton style, et quand tu fais écouter à des potes, ils te disent : « Ah non, c'est super, c'est comme d'hab' ! » [rires]. Ce n'est pas une question à laquelle je peux répondre, mais si ça surprend, tant mieux ! On n'a pas fait volontairement un disque différent, mais par contre, ce qu'on n'aurait pas envie de faire, c'est de refaire le même disque cinq fois de suite !

**Sorry, I don't understand...peux-tu nous parler des thèmes des textes ?**

C'est drôle, car pour quelqu'un qui est d'un naturel optimiste et joyeux, mes textes sont souvent assez sombres. En général, j'écris quand il se passe un truc de merde, ou quand je ne me sens pas bien. Parfois même, je m'inspire des merdes qui se passent dans mon entourage pour écrire, car je suis vachement affecté par ce qui se passe autour de moi aussi. Donc, ça donne des textes souvent pas très joyeux. Après, il faut dire que ces derniers temps, il s'est passé pas mal de trucs de merde, entre la COVID, le décès de mon frère, les relations compliquées avec mon père, bref, pas mal de choses personnelles. Si tu rajoutes les histoires des autres, ça fait des choses à raconter !

**La fin du disque sonne comme du Not Scientists des débuts. C'est dû au hasard ou c'est encore une hallucination de journaliste qui voit un retour du début à la fin du disque ?**

Ah, genre la boucle est bouclée ? Non. Encore une fois, c'est pas du tout fait exprès car quand

on met en place la tracklist d'un disque, on regarde le disque en tant qu'entité. Maintenant, peut-être qu'un psychologue te donnerait raison mais si c'est le cas, ce n'est pas volontaire. En même temps, ça voudrait dire qu'on est arrivé au bout, donc ça ne me plaît pas trop comme idée [rires].

### **Parlons de la pochette. Toujours une œuvre d'Ulrich Totier...**

Ulrich, et sa compagne Paloma H. Cortes qui est photographe. Ils ont collaboré à deux sur ce projet.

### **Comment se déroule la création d'un artwork pour Not Scientists ? Ulrich part d'une idée que vous lui communiquez, ou a-t-il une totale liberté en ayant écouté le disque ou les paroles ? Cette pochette est vraiment saisissante, je l'aime beaucoup...**

Moi aussi. J'aime toutes nos pochettes mais c'est sans doute notre plus réussie et on en est vraiment super contents parce qu'elle a un côté un peu mystique. J'ai le sentiment que c'est le genre de pochette qui donne envie de la regarder en écoutant la musique, car tu peux y trouver ou non du sens, et même plusieurs sens différents.

**Elle est presque hypnotique, car on ne voit**

### **pas le visage et, en même temps, on arrive pas à détourner le regard...**

Tu la regardes ou elle te regarde ?

### **Alors, là, elle me regarde, tu vois...**

Avec Ulrich, ce qu'on a toujours fait, c'est qu'on lui envoie le disque, le titre des morceaux, le titre de l'album, et il a carte blanche. Sur les deux disques précédents, il nous avait proposé plusieurs choses et on a choisi. Sur *Staring at the sun*, il a collaboré avec Paloma et ils nous ont proposé ça. Et il n'y a pas eu d'autres propositions, car c'est ce visu qu'on a choisi tout de suite.

### **Et lui sait t'expliquer pourquoi il l'a fait, ou pas du tout ?**

C'est pas mal de ne pas avoir d'explication, car chacun peut faire sa propre interprétation. Moi, par exemple, je vois un personnage qui aurait pu être dans le film *Dune*...C'est mieux sans explication, en fait !

### **Vous avez énormément joué depuis les débuts du groupe jusqu'à la pause après *Golden staple*. Envisagez-vous de redevenir les rois de la route, ou de vous focaliser sur de plus grosses scènes et d'enchaîner rapidement avec un nouveau disque ?**



On est arrivé au bout d'un système. On tournait vraiment énormément, au point qu'on ne savait plus où jouer ! Il fallait qu'on fasse une pause car quand on est à jouer deux fois par an dans la même ville, et te demander où est ce qu'on peut aller jouer en France, c'est qu'il y a un souci. On finissait par monter les tournées à l'envers : «où est-ce qu'on n'a pas encore joué ?» Même pour les organisateurs de concerts, c'était bien qu'on fasse une petite pause. On est motivé pour jouer un maximum, on attend que ça. Mais ça sera peut-être «un peu moins de concerts, mais un peu mieux». Avant, on partait en France, on jouait tous les jours pendant quinze jours et là, on va peut-être essayer de faire ça de manière un peu plus organisée. Avant, le but était de jouer le plus possible, quel que soit l'endroit...il fallait qu'on joue. Maintenant, on va essayer de choisir un peu mieux.

**Bazile me confiait dernièrement que Fred était motivé pour jouer ses morceaux, c'est à dire composer rapidement. C'est quelque chose qui est prévu ?**

Fred débarque et joue des morceaux auxquels il n'a pas du tout participé, ce qui est un peu normal... On a déjà commencé à composer avec lui parce qu'on aimerait rapidement jouer un ou deux nouveaux morceaux sur scène de son cru, histoire qu'il se sente un peu plus «chez lui». C'est bien car en général, quand on a fini un disque, je ne réécris pas tout de suite. Là, au moins, ça m'oblige à rester dans le bain, en mode «compo». Si tout se passe bien, on sera en mesure d'enregistrer un disque quand on en aura besoin.

**Genre la semaine prochaine quoi, super... (rires) Le W-Fenec fête ses 25 ans. Depuis 25 ans, tu as enchaîné divers projets, dont UFMF et NS qui ont été tes groupes principaux. Que retiens-tu de la période de tes débuts que ce soit au niveau des concerts, des enregistrements, es-tu nostalgique de cette période ?**

Je ne suis pas nostalgique. Quand je vois tout ce qui a été fait avec Uncommonmenfrommars, maintenant, j'en suis non pas détaché mais j'arrive à le regarder sous un autre angle. Tout simplement parce que ça fait tellement longtemps qu'on a arrêté. Et j'ai du mal à croire

qu'on ait fait autant de choses cool. Je me sens hyper chanceux d'avoir pu vivre tout ça, et de continuer à vivre tout ça. Honnêtement, je me réveille tous les matins en me disant que j'ai de la chance de faire ce que je fais, de pouvoir continuer à faire de la musique et qu'il y a encore des gens en face que ça intéresse. Je trouve ça assez incroyable.

**Et quand il y a 25 ans Internet se démocratisait et qu'aujourd'hui, on peut écouter n'importe où n'importe quand de la musique, qu'est ce que ça te suggère en tant que consommateur et créateur de musique ? Ce rapport à l'immédiateté, tout ça...**

Je consomme la musique un peu comme tout le monde. J'ai un compte Spotify. Ce qui est positif, c'est que ça me permet de découvrir plein de zic. Ce qui est négatif, c'est qu'il est presque difficile de découvrir de nouveaux trucs tellement il y a de choix. J'écoute de temps en temps des radios, comme Steweo, la radio Mowno en ligne, pour changer mes habitudes et ne pas écouter mes propres playlists. J'essaye de me «balader» et de me servir de ça pour me mettre en position d'entendre des choses auxquelles je ne m'attends pas. Que la musique soit aussi accessible, pour nous, c'est super. Je pense qu'aujourd'hui, tout le monde consomme la musique de la même manière. Après, tout le monde n'achète pas autant de disques que toi (rires), heureusement que tu existes !

**C'est la fin. Un dernier mot à ajouter ?**

Le disque sort le 3 février, et le prochain single sort le 9 janvier avec un clip, et on devrait commencer la tournée aux alentours de février/mars/avril. Très bon anniversaire à vous, merci pour tout le soutien depuis le début ! C'est un honneur pour nous de faire la couverture de ce numéro du magazine, et nous en sommes très reconnaissants.

**À bientôt en tournée alors**

Grave !!!

**Merci Ed, merci Cu!, merci Elo.**

■ Gui de Champi  
Photos : JC Forestier

A close-up photograph of a red hooded garment, possibly a hoodie or a robe, with the hood pulled up. The fabric is draped and folded, creating deep shadows and bright highlights. The background is a clear, bright blue sky. The overall mood is mysterious and dramatic.

**CLIQUE POUR VOIR  
LE MAKING OF  
DE L'ALBUM  
EN VIDEO**



## NOT SCIENTISTS

### STARING AT THE SUN

(Kicking Records / Kidnap Music / Rookie Records)

Staring at the sun, troisième album de Not Scientists, sort le 9 février 2023. Pourtant, à l'heure où tu liras ces lignes, j'aurai écouté ce disque des dizaines de fois. Peut-être même bien plus que ça. J'ai en effet le privilège d'être en possession d'un lien d'écoute de Staring at the sun depuis le printemps dernier. Et depuis quelques semaines, les versions physiques trônent fièrement dans mon salon. Ce n'est pas pour me vanter, mais bien pour que tu saisisse une chose : bien au-delà de mon amour pour Not Scientists (je persiste à affirmer que ce groupe est ce que j'ai écouté de mieux la décennie passée), je pense que je ne me lasserai jamais de ce disque.

Passé cette introduction qui, à défaut de t'avoir peut-être pleinement convaincu, contextualise cette chronique, passons au vif du sujet : le contenu de Staring at the sun. Mais avant ça (oui, je suis pénible !), il faut savoir que, comme pour Golden staples mais encore plus pour celui-ci, la première écoute de ce nouvel opus m'a... comment dire... euh... stupéfait. Oui, c'est cela, stupéfait. Bon, en relisant la définition d'un dictionnaire de référence, c'est un poil exagéré : Frappé de stupeur ; étonné au point d'être sans réactions. Parce qu'en vrai, j'ai réagi en relançant la lecture du disque. Encore et encore. Non pas pour me forcer mais bien pour saisir le sens du disque, la surprise passée. J'ai donc été surpris. Puis rassuré (par la qualité des chansons).

Et enfin conquis (par cette succession de titres tous aussi forts les uns que les autres).

Ce disque, enregistré et mixé - comme son prédécesseur il y a cinq ans - par Santi Garcia (Lion's Law, CRIM) est réellement addictif. Les quatre musiciens se sont mis en danger pour de nouvelles expériences sonores et exprimer en musique des envies pas encore assouvies. Et pour paraphraser la nouvelle biographie de Not Scientists, Staring at the sun, ode aux mélodies et aux accents new wave chers à The Cure et Killing Joke, sera la pierre angulaire d'un groupe qui roule à tombeau ouvert sur l'autoroute de l'imprévisible. Et c'est vrai, car ce qui intrigue le plus dans cette histoire, ce sont ces sonorités enrichies de nappes de synthés, de réverbérations assumées et le tout saupoudré comme il le faut d'éléments électroniques. Ça peut surprendre, mais surtout, ça peut (et j'en suis sûr, ça va) convaincre.

Les amateurs du jeu de batterie de Bazile, de la puissance de la basse de Tatane (qui a remplacé Thib et connu comme membre de No Guts No Glory) et des géniales guitares cristallines de Ed et Jim ne seront toutefois pas dépayés. Pour la qualité des voix, n'en parlons pas car le sujet n'a plus à être abordé. Le talent de composition est également constant voire se bonifie avec le temps. Mais comme le groupe n'entend pas réaliser deux fois le même disque, celui-ci sera à part dans sa discographie et sera à considérer comme celui qui aura bousculé les préjugés et qui aura sublimé le genre. Je me répète, j'aime ce disque. Mais si je devais ressortir cinq moments forts, je citerais les intros puissantes de «Like gods we feast» et de «Standing at the edge», la froideur industrielle de «Secrets» (mon morceau préféré du disque), la dualité des guitares de «Downfall» l'excellente reprise «%8x5» de U.K. Subs et le final «Staring at the sun» (un tube !)/«Listen up» rappelant les débuts du groupe.

Je pourrais tartiner des pages et des pages à propos de ce groupe. Mais je préfère en rester là et te demander de considérer cette chronique comme un bon tuyau. Même si là, c'est le l'or massif.

■ Gui de Champi



## TEMPS CALME

### VOX III

[Synsthetic Experience / Kuroneko]

Pour éviter de répéter les mêmes choses sur chaque chronique (ce qui, en 25 ans d'exercice est quasi impossible), j'ai pour habitude de me relire. Si c'est un truc que je ne fais pas assez au moment de l'écriture, c'est avec un plaisir parfois un poil onaniste que je redécouvre les articles rédigés sur les productions précédentes des groupes que je m'appête à de nouveau passer au scalpel de mon clavier. Pour Temps Calme, je relis donc ce que j'avais écrit sur Circuit. Et je fais bien car, non seulement, j'avais plus trop de souvenirs et j'aurais pu de nouveau écrire la même chose («mouvement psyché-pop coloré avec des machines», «bonnes sensations»...) mais en plus, la conclusion de cette chronique est vraiment pas mal (je te l'envoie parce que tu n'iras pas forcément à la source : «on recharge les batteries avec de petites doses d'énergies et une forme de zen, comme si Temps Calme mettait en musique ces postures de yoga auxquelles on ne comprend pas grand-chose mais qui ont un réel effet sur le corps et l'esprit»).

Tu l'auras compris, Temps Calme poursuit sa route tranquillement, jouant un peu plus sur le côté «french touch», celui des jolies basses mariées aux ambiances électro qui autorise le tuning de la voix et me fait penser à Kavinsky ou Air. Mais plus que les atmosphères psyché 2.0, c'est la recherche (et le fait qu'ils la trouvent) de la mélodie ensorceleuse qui me touche, à l'instar de The Married Monk (une de mes références

ultimes en ce qui concerne une musique électropop aussi racée que délicieuse), les Lillois font mouche à chaque fois et dès le sublime «Pinkoala» nous piègent dans leur Vox III. Ce titre est une bombe, tout comme «Black cat» ou «Ice floe», et j'ai du mal à comprendre pourquoi «Bluebird» ou «Off the mark» sont parus en «single» (et en clip avec la poursuite du thème du tennis de table pour le second nommé) et pas l'un de ces trois-là, si le ping-pong ne te botte pas plus que ça -désolé Circus-, passe donc sur Bandcamp plutôt que sur Youtube pour te faire un avis.

Le mien, tu l'as déjà, Temps Calme a un vrai don pour amalgamer un tas d'influences et d'instruments pour en faire des petites chansons qui n'ont l'air de rien mais viennent te hanter et peupler tes rêves d'animaux colorés qu'on ne croise pas tous les jours (un koala-rose, des coyloups, un chat noir, un oiseau bleu) mais que tu auras irrémédiablement envie d'appivoiser.

■ Oli





## THE SOFT MOON

### EXISTER

(Sacred Bones / Modulor)

Étrangement, alors que nous ouvrons seulement maintenant nos pages à The Soft Moon avec son cinquième et dernier album, Exister, le projet post-punk/shoegaze industriel de Luis Vasquez se trouve à une période charnière de son existence. En effet, ce nouveau disque se présente comme le plus personnel du Californien. D'abord parce qu'il est parti retourner vivre aux USA, à Joshua Tree, après avoir passé quelques années à Berlin, un changement d'environnement qui lui laisse plus d'espace et lui confère une certaine forme de liberté intérieure qui se démontre par une présence plus physique de son chant sur les sillons. Une manière d'«exister», enfin, et de partager ses émotions. Mais d'où viennent-elles, ses émotions ? Eh bien, de sa situation familiale surtout, la relation difficile qu'il entretient avec sa génitrice a nourri ce nouvel album, d'où probablement ce besoin de s'exprimer davantage, et de faire remonter ses souffrances à la surface. Pas étonnant de voir se développer sur Exister un univers sombre et plaintif laissant place à des interstices de lumières et des passages d'une beauté sans pareille («Sad song», «Monster», «Exister»).

En quelque sorte, les compteurs sont remis à zéro ici. La pochette du disque, représentant un Vasquez enfant, nous laisse penser qu'il s'octroie une seconde chance. Cette œuvre laisse une place encore prépondérante au post-punk et à la new-wave («Become the lies», «NADA», «Him»)

ainsi qu'au shoegaze («Stupid child») mais son style s'alourdit par la présence d'une palette de sonorités industrielles que ne renierait pas Trent Reznor de Nine Inch Nails («Answers», «Face is gone», «The pit») histoire de marquer durement son auditoire avec des vocalises en guise de guide et d'intentions («Him» est l'exemple parfait car il module son timbre en passant par moments en falsetto). Exister est une bénédiction car il nous offre une variété intéressante de chansons, ses sons peuvent autant faire preuve d'une véritable épaisseur tout en nous rappelant les grandes heures de la musique gothique, tous styles confondus, puis s'alléger pour manifester une délivrance en n'omettant pas de nous dévoiler ses arcanes. Un album puissant, traumatisant mais profondément humain.

■ Ted

Photo : Matteo Nazzari





## JEAN JEAN

### FOG INFINITE

(A Tant Rêver Du Roi Records)

Tous les 4 ans et demi environ, Jean Jean revient avec un nouvel album qui ne manque pas de nous surprendre. Enfin, ça fait deux fois qu'ils nous font le coup. Celui-ci, leur troisième donc, annonce la couleur d'entrée, aussi bien via sa pochette que son titre, Fog infinite. Ce n'est pas tant qu'on navigue dans l'inconnu ou le brouillard mais plutôt qu'on est en présence de ce qui pourrait être la bande-son idéale d'un film fantastique, d'épouvante ou post-apocalyptique, davantage ambiance «The Thing», «The Mist» que «Mad Max».

Au fil du temps, le duo basse/batterie math-rock des débuts (Symmetry en 2013) est devenu trio en 2018 (sur Froidepierre), s'adjoignant le

renfort d'un synthé et faisant ainsi évoluer sa musique instrumentale mais sans pour autant se renommer Jean Jean Jean. La transformation n'avait pas été aussi brutale que les Luxembourgeois Mutiny On The Bounty, quand ces derniers avaient sorti Digital tropics (un parallèle ou oserais-je écrire... une symétrie, pouvant être faite entre les deux formations) mais elle avait pu en dérouter certains. Les MOTB eux étaient carrément passés de morceaux chantés At The Drive-Insque à du Battles dansant, de quoi laisser du monde sur le carrelage de la piste. Mais revenons à nos gens du 7-7. Si vous aimez les synthés, vous allez être servis. Difficile de faire autrement et c'était très certainement le choix artistique voulu en ayant recours à Frank Carpenter Brut pour le mix. Fog infinite suit donc la route, qu'avait commencé à emprunter son prédécesseur et même dans la brume, nos trois musiciens semblent savoir parfaitement où aller. Vers l'infini et l'au-delà ? Ce n'est du reste plus une route mais carrément une autoroute, tellement ça file (trop ?) droit, tout au long des 37 minutes de ce disque. Et nous, on embarque avec plaisir dans cette virée synthwave, au gré des morceaux souvent entraînants («Vertical grey», «House on lies», «Prey / trigger»), parfois plus catchy («Concord lights») ou encore les deux en même temps («I ten»), le tout entrecoupé de titres plus planants comme «Sept sorts» ou «Hyper lapse».

On calme un peu le jeu en fin de face (du vinyle qui sort chez À Tant Rêver Du Roi quand les deux précédents étaient chez Head Records) mais ce n'est évidemment que pour mieux remettre les gaz ensuite. C'est peut-être de là au final que provient tout ce brouillard...

■ Guillaume Circus





## JE T'AIME

### PASSIVE / AGGRESSIVE

[Icy Cold Records / Manic Depression Records]

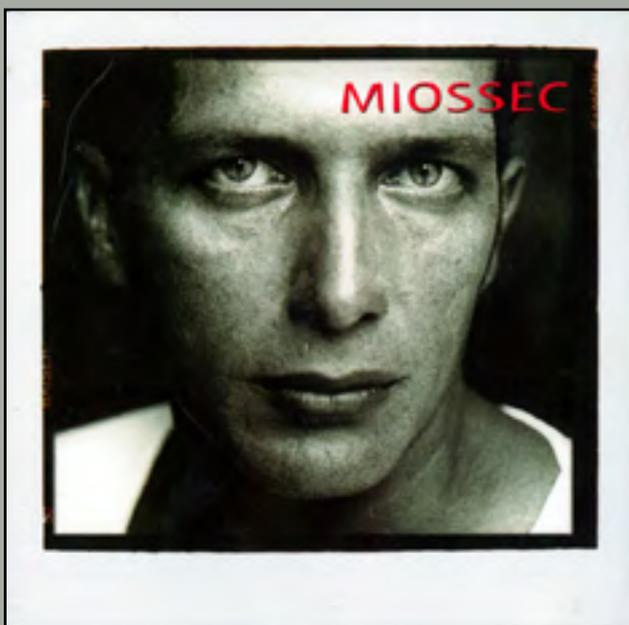
«Doc, Doc, filez-moi les clefs de la DeLorean, faut que je retourne dans les années 80, j'ai trop envie de revoir The Cure ou Joy Division en concert. - Nom de Zeus Marty, tu as vu le prix du litre de gasoil en ce moment ? J'ai pas les moyens de te passer ma voiture ! Mais Marty, si tu veux, je peux te filer le double album de Je T'Aime, tu verras, si tu aimes les ambiances post-punk ou cold wave des années 80, ben tu vas être servi».

Effectivement, Doc a tout à fait raison, Je T'Aime est un trio parisien qui ne fait pas que s'inspirer de cette époque, il nous y replonge littéralement. Fondé en 2018, après un premier album et un live, ils montent d'un cran avec la parution

en 2022 d'un double album, la première partie Passive, sortie le 14 février, fête des amoureux, et la deuxième partie Aggressive, le 1er novembre, fête des morts. Tout un programme. Mais bien que ces deux LP soient séparés de 8 mois, on y retrouve la même recette : synthés froids et propres, boîte à rythme et basse années 80, nappes de synthés old school, chant à la Robert Smith voire Ian Curtis, ambiances sombres et froides. Bref, Je T'Aime serait né au début des années 80, il aurait assurément fait partie des représentants incontournables de l'hexagone, voire européens. Comme il débarque 40 ans après, il saura satisfaire les nostalgiques, ou permettra aux plus jeunes de revivre en live, ces concerts au siècle dernier, dans les caves de Manchester, Paris ou Berlin.

■ Eric





## MIOSSEC

### BAISER

**(RÉÉDITION ANNIVERSAIRE - 25 ANS)**

[Pias]

1997, alors encore adolescent, je dois un souvenir à Fabienne, la belle-fille de mon parrain qui me tend du haut de ses quelques années de plus que moi une pile de CD, «Tiens écoute ces disques». Nous évoluions dans une époque post-Kurt Cobain. Dans la pile des pépites et du tout-venant. La Première récolte de Sinsemilla, El vals del obrero de Ska-P et sa chanson qui me mettra en transe tout ado, le premier EP de Matmatah, le premier album de Louise Attaque et Baiser de Miossec. Une pile CD qui change une vie. Serais-je en train de rédiger cette chronique si elle m'avait tendu une pile de rap US ? Je ne pense pas. Cette pile était prêtée comme pour un rituel initiatique, comme les jeunes adultes prennent de haut les ados dans la fleur de l'âge. «Écoute, cela te fera du bien». Ce qui est surprenant, c'est que ces disques, notamment les Louise Attaque et le Miossec, nous ont vu grandir, passer les époques jusqu'au moment où nos propres enfants les écoutent. Comme une transmission supplémentaire.

Le titre de l'album ne fait pas de doute : Baiser. Il aurait été facile de penser au nom commun, comme un baiser que nous déposons sur une joue mais le premier album du Brestois ne laissait pas de doute après Boire, la suite inévitable est Baiser. Soit le verbe à l'infinitif... L'ado que j'étais se souvient d'avoir amorcé un rire sur

«Baiser» mais une fois l'objet dans les mains, un superbe digipack dont des polaroids remplaçaient judicieusement le livret, un musicien/un pola, avec les textes des chansons derrière - le soin porté à l'objet laissait peu de doute sur le sérieux du disque. La 4ème du digipack parlait à l'ado qui avait connu des hauts et des bas amoureux avec des idéaux, «La fidélité», «L'infidélité», «On était tellement de gauche autrefois», «Ça sent le brûlé», et un final que mon manque de culture musical n'attribuait pas encore à une reprise de Joe Dassin, «Salut les amoureux».

Dès lors lorsque le label fête les 25 ans de la sortie de cet album avec une belle réédition, c'est avec beaucoup d'envie de redécouvrir en tant qu'adulte cette production. Hasard du calendrier, c'est dans les pages du numéro spécial 25 ans du W-Fenec que j'écris ses lignes. L'album est toujours beau et cru dans ses textes et touchant de réalité et de vécu. Il gagne en profondeur même avec le nouveau master, chaque partie est plus mise en relief. Après 25 ans, je me rends compte que je dois beaucoup à Christophe Miossec, à cet album et à Fabienne.

■ JC



# HUNDRED YEAR OLD MAN VS THE GREY

THE GREY ÉTAIT DÉJÀ DANS NOTRE NUMÉRO 50 SORTI AU FORMAT PAPIER. NOUS AVONS PU ÉCHANGER AVEC LE GROUPE SANS AVOIR EU L'OCCASION DE LES VOIR EN LIVE. NOUS AVONS PU RÉPARER CELA SUR CETTE MINI TOURNÉE AVEC HUNDRED YEAR OLD MAN QUI PASSAIT À PARIS À L'OLYMPIC CAFÉ. ENTRETIEN CROISÉ AVEC LES DEUX GROUPES QUI ONT RÉALISÉ CETTE TOURNÉE EN MODE DIY.

**Vous avez fait une tournée de 10 jours/10 dates ensemble. Comment était-ce de voyager avec un groupe centenaire/groupe monochrome ?**

The Grey : C'était tellement amusant, tellement de rires et c'était vraiment inspirant de voir nos frères et sœurs se produire chaque soir.

HYOM : Nous sommes très reconnaissants, c'était vraiment génial. C'est toujours un peu risqué de s'engager à passer deux semaines à proximité de personnes que l'on ne connaît pas très bien, et c'était aussi la première fois que ce line-up d'Hundred Year Old Man partait en tournée, ou même qu'il passait plus de quelques jours d'affilée ensemble. Cepen-



dant, nous nous sommes très bien entendus, et c'était un plaisir de voir The Grey jouer dix concerts d'affilée.

**Neuf dans un van pendant presque 2 semaines, un événement amusant à retenir ?**

The Grey : Des moments drôles non-stop, beaucoup de canulars ! «Nous avons un Carnet !» [désolé, c'est une private joke dont on n'aura jamais la chute]

HYOM : À part le cri habituel de «un virage !», suivi par tout le monde qui doit se jeter sur la table pour empêcher les choses de glisser quand nous tournons, la plupart des moments drôles se sont passés à l'extérieur du van. Il y a eu beaucoup de moments marrants autour des différentes tables de baby-foot, mais ils devront rester sous silence.

**Un moment bizarre à relater ici ?**

The Grey : Le van faisait des bruits bizarres et merveilleux !

HYOM : Notre arrivée à notre hôtel à Nancy a été plutôt étrange. Le directeur de nuit est sorti en courant de l'hôtel en nous criant dessus en français dès que nous sommes arrivés. Nous avons essayé de comprendre et d'expliquer ce qui se passait par le biais de Google translate, mais il a continué à nous crier dessus. Il s'est finalement avéré qu'il n'était pas content que la camionnette dépasse d'environ 30 cm de la place de parking ... tout comme les cinq autres camionnettes garées là aussi, mais il a refusé de revenir sur sa fixette et nous avons dû la déplacer entièrement en dehors du parking. La colère de ce type n'avait vraiment aucun sens.

**Vous assistez chaque soir au concert de l'autre. Comment décririez-vous l'autre groupe ?**

The Grey : Hundred Year Old Man est un groupe de post-metal de six musiciens du nord de l'Angleterre. Leur son est fortement influencé par leur situation géographique, avec des



structures de chansons expansives, des textures arides et un sentiment palpable d'émotion écrasante dans les voix hurlées et les riffs atmosphériques et entraînants.

HYOM : Nous avons joué un concert ensemble à Cambridge en 2019 je crois, mais ensuite des choses se sont passées et personne n'a fait de concerts pendant plus de deux ans. Pendant ce temps, Andy a rejoint The Grey, quelques-uns d'entre nous le connaissent depuis longtemps, Mark était dans des groupes avec lui il y a de nombreuses années, donc nous avons renouvelé notre connexion. Le son de The Grey ressemble à des riffs géniaux à la Will Haven, avec beaucoup plus d'atmosphère et de réverbération.

**Quel a été le meilleur moment de cette tournée ?**

The Grey : Voyager à travers l'Europe avec des types formidables, jouer et regarder de la musique live tous les soirs et rencontrer de nouveaux amis et mélomanes.

HYOM : Probablement le temps que nous avons passé à Berne. Les deux groupes y ont donné

un excellent concert, puis nous avons pu passer une journée de repos bien méritée à découvrir la ville avec nos amis d'E-L-R, avant de faire une overdose de fromage en partageant une fondue, pour la plupart d'entre nous, c'était la première fois.

**Quel a été le meilleur public ?**

The Grey : Tous sans exception!

HYOM : Nous allons probablement répondre Berne encore une fois. Le public était rempli d'amis, dont certains que nous n'avions pas vus depuis plusieurs années, et il était donc difficile à battre. Mais Odense n'était pas en reste.

**Maintenant que vous avez votre vignette Crit'air pour votre Van pour rouler dans Paris, comptez-vous revenir ? (NDLR : bloqués à quelques kilomètres de Paris, j'ai reçu un appel de The Grey qui risquaient une amende sans la vignette sur le van...)**

HYOM : Certainement, même si ce n'est pas notre propre van. Nous ferions une tournée en Europe continentale chaque année si cela

avait été possible. J'espère que notre gouvernement prendra des dispositions pour que les tournées soient moins coûteuses à l'avenir.

The Grey : «Hell yes», oui s'il vous plaît - nous aimerions beaucoup ! Dites nous juste quand et nous serons là.

### **Un dernier mot pour les lecteurs ?**

HYOM : Merci à toutes les personnes que nous avons rencontrées sur la route et merci au W-Fenec pour cette interview.

The Grey : Nous sommes très honorés, reconnaissants et fiers d'avoir fait partie de la tournée européenne de Hundred Year Old Man. Les voir se produire chaque soir était vraiment incroyable et ce sont des types extraordinaires pour qui nous avons beaucoup d'amour et de

respect. Si vous ne l'avez pas encore fait ou même si vous l'avez fait, écoutez-les tout de suite et soutenez ce groupe. Un grand merci à HYOM, ce fut un honneur de partager cette tournée à vos côtés. À toutes les salles, groupes, amis, promoteurs et amateurs de musique que nous avons eu le plaisir de rencontrer au cours de ce voyage, nous vous remercions tous du fond du cœur. Merci E-L-R pour votre hospitalité et votre générosité.

**Merci à l'équipe de l'Olympic Café pour leur accueil et aux deux groupes pour cette superbe journée passée à leurs côtés.**

■ JC Forestier

Photos : JC Forestier



25 ANS !

**W-FENEC**



**18.01.98**  
**18.01.23**

**25 ANS DE ROCK**

# AU MENU DE NOS 25 ANS

**26 LOFOFORA**

28 DOLLY

**32 YELEN MUSIQUES**

35 OVERSOUL

**36 IGUANOROCK**

38 SHOVEL

**40 SRIRACHA**

44 MANU CHAO

**46 EMBODIMENT**

48 UNCOMMONMENFROMMARS

**50 AQME**

52 THE YOUNG GODS

**54 UNSWABBED**

56 HELMET

**58 WET MUSIC**

60 ARCHIVE

**62 LA RUDA SALSKA**

**66 MASNADA**

68 DISTURBED

69 LA BESTIA

**70 JAFF**

73 dEUS

**74 MASS HYSTERIA**

**76 E-ZIC.COM**



## REUNO LOFOFORA

**On avait beau être un simple webzine sans budget (mais avec beaucoup d'envie), on a toujours été reçu avec respect et enthousiasme par Reuno, le chanteur de Lofofora. Jamais il n'a rechigné à passer du temps à répondre à nos questions. Et 25 ans après, c'est toujours le cas...**

**Il y a 25 ans, vous étiez en pleine tournée pour promouvoir Peuh et certainement en train de préparer Dur comme fer, votre «black album» ! Quels souvenirs gardes-tu de cette époque ?**

Je me souviens qu'entre les 2 albums nous avons passé 2 jours en studio avec Kabal, un groupe de rap dont les membres avaient accompagnés Rockin' Squat sur la tournée Homicide volontaire de Assassin. En revenant avec 2 titres qui faisait plus de 5 minutes chacun, on avait plein de trucs à dire, notre directeur artistique les a écoutés, chrono en main et nous a dit : « C'est naze, y'a pas de refrain dans la première minute, ça ne passera jamais sur Skyrock ! ».

Aujourd'hui, je pourrais rouler en SUV à Miami si j'avais écouté ce mec. À moins de finir exclu du game à jamais pour de sombres histoires de harcèlement, après avoir gravi tous les échelons comme ça lui est arrivé...

**Nous fêtons nos 25 ans, mais vous, vous vous approchez des 34, et sans pause s'il vous plaît ! Il ne reste pas beaucoup de groupes rock à avoir une telle longévité, à part peut-être les Burning Heads par exemple. Vous n'avez jamais envisagé de lâcher l'affaire à cause d'une lassitude ou autre ?**

Quand la lassitude pointe son nez, et c'est plutôt rare, ce n'est jamais pour longtemps, l'envie est toujours la plus forte.

**Quels sont les trois albums et les trois groupes qui t'ont marqué ces 25 dernières années ?**

Hier ou demain, j'en aurais peut-être choisi d'autres mais je dirais...

- Queens of The Stone Age - Songs for the deaf
- Unsane - Visqueen
- Stupeflip - Stup religion

Et aussi : Mark Lanegan, Brittany Howard, Turnstile...

**Tu as été interviewé à sept reprises pour le W-Fenec et tu as toujours des trucs intéressants à dire. C'est important pour toi de s'exprimer et**

**donner de la matière tant à des magazines pro qu'à des webzines ou des fanzines ?**

C'est même évident, on a jamais oublié nos débuts, le moment où la moindre interview représente un semblant d'accès à un monde fait de tournées, d'euphorie et de bruit, de rock tous les jours et toujours... alors c'est plus que normal d'accorder un peu de notre temps à tous les passionnés qui s'intéressent à nous.

**Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

Je dois bien avouer que je n'ai jamais été un grand consommateur de chroniques, j'ai plutôt tendance à les survoler. C'est un exercice difficile, un genre de figure imposée, pas évident de se renouveler. Je m'en sers surtout pour découvrir de nouvelles choses. Certaines chroniques négatives peuvent même me donner envie d'écouter les disques. J'ai aussi un gros problème avec le fait de donner des notes comme à l'école... Sinon, malgré le streaming, il m'arrive encore de commander un disque et d'attendre de l'avoir à la maison pour le découvrir et me l'écouter à l'ancienne.

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore un peu «exceptionnel», tout le monde dans le groupe était «connecté» ?**

Il y a 25 ans, je n'avais pas internet, je pense l'avoir eu chez moi en 2005, avant ça j'allais dans les cybercafés pour consulter mes mails et mater 2-3 trucs, je n'y passais pas beaucoup de temps.

**Ta manière d'utiliser Internet a-t-elle évolué avec le temps ?**

Pas vraiment, je n'y ai jamais eu de vraies habitudes, je fouine toujours, j'aimais bien quand blog-spot était plus vivant, ça donnait l'impression d'aller fouiller dans les bacs de disques ou les collec' de photos chez les gens. Je n'ai jamais eu de profil perso sur aucun réseau social. Aujourd'hui, c'est moi qui gère l'Instagram du groupe. J'y passe déjà un peu de temps, et j'y suis, via le compte du groupe, en majorité des artistes plasticien(ne)s.

**Tu es nostalgique de cette époque où les contacts étaient plus «vrais» ?**

Euh non, j'ai l'impression que j'ai surtout ça, des vrais contacts, n'ayant pas de Facebook ni de Twitter perso, les gens qui veulent me voir savent où me trouver. Sur Instagram, beaucoup d'artistes gèrent directement leurs comptes, ça nous a permis d'inviter Pengshui, un terrible groupe anglais à jouer à Paris avec nous et aussi de travailler avec le plasticien de génie Stéphane Blanquet pour un clip. C'est un des aspect cool du truc.

**Et sinon, le cactus magique va-t-il prochainement piquer nos oreilles avec une nouvelle production ?**

On est comme qui dirait sur la rampe de lancement vers la compo d'un 11ème album studio. Ça mijote déjà bien dans nos crânes.

**Merci Reuno, merci Olivier At(h)ome.**

■ Gui de Champi





## DOLLY

### ROUEN, FNAC (1998)

Au départ, les premières publications sur Dolly, T.E.D. et Orange Blossom sur le site, parmi les tous premiers articles en fait, viennent de la publication d'interviews réalisées par Cécile et Fabrice pour la radio locale d'Évry que j'avais accompagné lors de la tournée. A suivi rapidement ma toute première interview solo, cette fois-ci à Rouen, lors d'un passage (de qui ?, annonce le peut-être?) à la FNAC. Première interview, mais malheureusement plus aucun souvenir de cette rencontre sûrement stressante pour moi et mon dictaphone !

#### Extrait

**Avez-vous l'impression, qu'avec d'autres groupes qui chantent en français comme Louise Attaque ou Noir Désir, vous incarnez un renouveau de la langue française dans le rock ?**

Manu : Disons que dire oui c'est un peu prétentieux, mais c'est vrai que si on a attendu longtemps pour mélanger la musique qu'on aimait faire et écouter, au français, c'est parce qu'on avait pas de références sur lesquelles s'appuyer.

Tout ce qui nous faisait flasher, Toutes nos influences étaient plutôt anglo-saxonnes. Il y a beaucoup de groupes français qu'on aime, mais ils ne chantaient pas forcément en français. Donc, c'est vrai qu'on invente rien, mais c'est vrai qu'il y a pas eu assez de groupes qui chantaient en langue française, ou alors c'était tout de suite un peu de la pop, dans le genre les Vélomoteurs. Il y avait Trust ou Téléphone quand même... Mais c'est pas pareil. Dans notre genre de zique, c'est de la Power Pop un peu, mélanger avec du français, on n'est pas très nombreux pour l'instant.. ça va venir ! [...]

#### Pourquoi faire des versions anglaises de vos chansons ?

Manu : Parce qu'il y a des pays qui ont demandé l'album, mais en anglais.

Thierry : Quand on s'est mis au français, c'était presque un challenge !

Manu : C'est pas des traductions, c'est des versions originales. Ce n'est pas la même chose. Parce que ça ne marche pas les traductions.

■ Pooly

*Toute l'équipe envoie ses plus chaleureuses pensées à Manu.*



## NØTHING

### NØTHING

[M10, 1998]

Difficile de choisir une série de chroniques d'albums qui ont marqué. Mais certaines sortent du lot, non seulement par leur impact musical, mais aussi par la manière aléatoire par laquelle ledit album a atterri dans mes oreilles. Surtout, 25 ans plus tard, certains ont toujours une place toujours privilégiée, comme disent les anglo-saxons, ils vivent sans payer de loyer dans ma tête. Découvert au hasard d'un bac de CDs d'occasion, Nøthing reste un inconnu français, avec des titres forts et collants, un Lofofora un peu plus old-school, et une part de mystère.

#### Extrait

«Contrepartie» commence par une symbiose entre le passage précédent et la noirceur générale, introspection, tension, jusqu'à l'avalanche, le déluge terrifiant, glissant, bousculant tout vers le néant, et les passages torturés, dense, digne d'une trépanation. Immolation, douleur, souffrance morale, le combat continue, tendance hardcore, petite voix intérieure, la musique comme accompagnement de fond. [...] «La fin» est proche, décalée, syncopée, loin du 4/4 habituel. Le tempo s'accélère, la pulsation martèle, la voix accuse, c'est thunderdome... [...] «Silence», morceau de clotûre, c'est comme pour Virago, calme, introspectif, lent, mystérieux...

■ Pooly



## OVERSOUL

### STUBBORN PACK

[Autoproduction, 1998]

Il aurait fallu que l'on prenne des notes il y a 25 ans pour avoir les idées un peu plus fraîches aujourd'hui mais clairement, on n'avait aucune idée de ce dans quoi on s'embarquait ! On n'a toujours pas plus de projections sur le futur mais au moins le mag ressemble à quelque chose ! En 1998, c'était pas franchement le cas alors pourquoi un groupe allait nous envoyer son nouvel album ? Nous, on ne parlait que des groupes qu'on aimait «déjà», souvent des gros trucs étrangers et pas forcément avec talent [les articles sont toujours dispos]. Mais voilà, un jour, tu reçois une belle enveloppe avec un petit mot et ce Stubborn pack. On peut recevoir des CDs gratos et on nous demande d'en parler ? Un vrai choc ! Il va falloir qu'on fasse des efforts dans la rédaction et qu'on bosse un peu sur ce site qui est pour l'heure, surtout une «page perso» hébergée au gré du vent [la Mygale, Multimania...]. 25 ans après, j'ai toujours une certaine tendresse pour Oversoul, groupe ô combien sympathique que je vais bientôt [en 1998] être amené à croiser...

#### Extrait

Le son d'Oversoul s'impose avec sa lourdeur, ses cassures, ses notes délicieusement surimposées sur une batterie qui fonctionne à temps complet. [...] Ce mélange étonne et détonne, le message est clair et net.

■ Oli



## NICO YELEN MUSIQUES

**À l'époque des activités de Yelen Musiques, Nico était chargé des relations promo avec notre webzine. C'était toujours fluide, clair et précis. Plus de vingt ans après, Nico est toujours dans le game. Sympathique et réactif, comme avant !**

**Nous nous sommes rencontrés il y a presque 25 ans quand tu étais attaché de presse pour Yelen Musiques. As-tu une certaine nostalgie de cette époque où les médias Internet commençaient à apparaître sur la toile et où les budgets promo étaient plus importants qu'aujourd'hui ?**

En effet, j'ai beaucoup de plaisir à me remémorer cette époque. Je ne pense pas que ce soit de la nostalgie mais comme tu le dis, l'époque était bien différente. Les maisons de disques avaient plus de budgets et on était aux balbutiements des médias web. Il y avait une certaine fraîcheur et insouciance peut-être... avec la vision d'aujourd'hui avec du recul. Beaucoup de projets différents étaient développés et on était un peu

plus sans doute dans le contact humain.

**Nous fêtons nos 25 ans, et ça fait quasiment autant de temps que tu es attaché de presse, aujourd'hui en indépendant. Que s'est-il passé pour toi, à la fin de l'aventure Yelen ?**

À la disparition du label, avec mon collègue attaché de presse chez Yelen, Stéphane Merlin, on s'est mis en indépendant en louant des bureaux chez nos potes de Sriracha Sauce, un collectif qui faisait à la fois tourneur, management et où il y avait un local de répétitions pour les groupes du collectif, à tendance «metal» : Lofofora, Watcha, Pleymo, Black Bomb A, Oneyed Jack... Que de bons souvenirs aussi de l'ambiance et de l'état d'esprit «Do It Yourself» là-bas. Je ne travaillais pas pour eux car je bossais sur d'autres artistes mais on suivait leur évolution et j'ai énormément apprécié de côtoyer ces équipes et groupes. J'en croise encore certains maintenant de cette époque. Et très vite, j'ai pu goûter au plaisir du travail en indépendant en choisissant les artistes avec lesquels je souhaitais travailler.

**Être attaché de presse en indépendant ou au sein d'un label, qu'est-ce que ça change ?**

En indépendant, on choisit les artistes avec lesquels on travaille, ça change tout. Je les choisis sur une base artistique bien sûr, mais de plus en plus avec le temps pour leur valeurs humaines, leur professionnalisme. Je vais privilégier le travail avec des artistes qui ont un entourage : management, tourneur, label... avec lequel j'ai plaisir à travailler, où il y a une confiance mutuelle et un respect du travail de chacun. Donc par rapport à un label, il peut y avoir plus de «turnover», je vais travailler parfois sur des missions courtes de 2-3 mois puis ne plus suivre l'artiste par la suite... Mais c'est plaisant, on se laisse séduire par un nouvel artiste, il y a l'excitation de travailler un nouveau projet, de le défendre auprès des médias...

Et bien sûr, il y a les artistes, souvent indépendants, avec lesquels j'ai créé des liens forts, et avec qui je travaille régulièrement sur chaque sortie d'album ou sur les tournées.

**Quels sont les groupes avec lesquels tu as eu le plus de plaisir à travailler ces 25 dernières années ?**

Le premier artiste avec qui j'ai travaillé en indépendant est sûrement celui qui m'a le plus marqué, il s'agit de Nosfell. Je ne pense pas avoir ressenti depuis lui une telle «claque» artistique lorsque je l'ai vu pour la première fois en live il y a près d'une vingtaine d'années. C'était si atypique

et percutant... Nous avons travaillé de longues années ensemble car en plus de son niveau artistique, il est difficile d'avoir autant de qualités humaines que lui.

Mais il y en a d'autres, je citerai aussi de suite Wax Tailor, avec qui je travaille depuis de nombreuses années, où là aussi je suis en phase totalement avec sa ligne artistique et ses qualités humaines. J'ai une tendresse particulière pour l'époque de Yelen Musiques, lorsque je travaillais avec La Rue Kétanou, des artistes si chaleureux et qui ne calculaient rien, se laissaient guider par leurs envies et leur musique. Aussi le duo Mansfield.TYA avec lequel j'ai collaboré à leurs débuts et pu les suivre sur plusieurs albums. Même chose, des qualités artistiques et humaines conjuguées, un plaisir incommensurable de les côtoyer !

**Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, quel sens donnes-tu à ton métier quand tout est «streamable» ?**

Je reste un «passeur», je vais faire découvrir ou faire écouter un projet, mettre en avant une tournée à des journalistes qui vont, ou non, adhérer au projet et ainsi donner envie à des gens d'aller écouter le projet, d'aller voir un concert... Mon travail dans ce sens n'a guère évolué, ce sont juste les outils et la manière de bosser qui ont évolué.

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore «exceptionnel». Ta manière d'utiliser Internet a-t-elle évolué avec le temps ?**

Oui, évidemment. Je me rappelle les débuts où il n'y avait pas de mails, où l'on envoyait les communiqués de presse par fax, les dossiers de presse par courrier. C'est surtout les mails «internes» qui n'étaient pas très développés. Aujourd'hui, on garde trace de tout grâce aux mails et outils web, c'est notre mémoire... Et on peut toucher simultanément beaucoup plus de personnes. Mais bien que les outils aient changé, il faut toujours marquer, toucher un journaliste que l'on va contacter, quelque soit l'outil utilisé, et encore plus aujourd'hui, il faut être précis, toucher la bonne personne au bon moment...

**Imagines-tu ton activité sans Internet ?**

Ce serait impossible aujourd'hui. Mais ce serait un réel défi de revenir 25-30 ans en arrière. On s'adapterait à nouveau. L'être humain est fait pour s'adapter après tout...

**Tu es nostalgique de cette époque où les contacts étaient plus «vrais» ?**

Oui et non. Les contacts aujourd'hui sont vrais aussi. On a plus la sensation d'avoir plus de contacts aujourd'hui, des amis virtuels mais on reste comme il y a 25-30 ans avec des vrais contacts et avec le même nombre de personnes à peu près. Ce n'est pas parce qu'on va avoir contacté 100 personnes dans une journée, via différents outils, qu'on aura eu de «vrais contacts». Peut-être que ces «vrais contacts» aujourd'hui sont plus rares mais ils peuvent être aussi plus forts. Le COVID a pour ça été une réelle chance, nous a permis d'avoir un peu de recul et nous rappeler que l'être humain est fait pour être en «bande», qu'il a besoin de se réunir avec d'autres semblables... Et la culture, tout comme le sport d'ailleurs, est un formidable moyen de se réunir !

**À l'heure du numérique, glisser un CD ou un vinyle dans une enveloppe destinés à un média, c'est pas has been ?**

Si, c'est totalement has been mais certains journalistes l'apprécie encore, donc on s'adapte. On envoie à ceux qui le souhaitent encore. Pour d'autres, c'est une contrainte le support physique donc on s'adapte à l'interlocuteur qu'on a en face de nous...

**Tu es attaché de presse du festival Le Cabaret Vert depuis de nombreuses années, un festival que tu as vu grandir. À l'heure où la situation écologique de notre planète est préoccupante, c'est important de prôner ces valeurs de protection de l'écologie ?**

Oui, je travaille pour le Cabaret Vert depuis la première édition, en 2005. Je l'ai vu bien grandir donc, mais les valeurs que le festival défend étaient déjà présentes dès la 1ère édition, à une époque où le «greenwashing» n'existait pas. Je me retrouve pleinement dans les valeurs du festival. En effet, à l'heure actuelle, c'est encore plus important. L'idée est simple, de mettre en avant un territoire, de travailler avec des producteurs locaux, de faire réfléchir les gens sur leurs actions, l'impact qu'elles ont sur leur environnement. Mais le tout dans un esprit de fête et d'échange, pas en donnant la bonne parole et en l'imposant. L'expérience Cabaret Vert est fantastique. Je ne suis pas objectif certes mais pour moi il n'y a pas de meilleur festival. C'est mon idéal de festival, celui que j'aimerais vivre en tant que festivalier !

**Merci Nico.**

■ Gui de Champi



## MY TAYLOR IS RICH

Juillet 2004, on traîne entre le site des Eurocks (la grande scène) et l'espace presse (qui est aussi l'espace VIP) en ce début d'après-midi après un concert explosif des X-Vision, on tape la discute avec une autre team, celle du webzine SantaGore (coucou les gars, faites signe si vous nous lisez !!!).

Et un mec vient nous aborder, un Américain qui veut savoir si on parle un peu anglais. Pour être tout à fait honnête, je n'ai pas percuté tout de suite qui c'était... Il faut dire qu'il est souvent masqué... Le gaillard veut qu'on lui traduise «We're ugly, we stink but we're gonna kick your ass» et Ben lui offre cette traduction 4 étoiles : «on est moche et on pue mais on va vous bottez le cul». Quelques répétitions pour bien sentir les syllabes, des remerciements et le gus s'en retourne dans les loges. «Putain, c'était Corey Taylor», ah ouais, ok. On se marre et on poursuit le festoche (avec un tour dans un taxi musical conduit par un ex-Tétines Noires). Le soir, grande scène, Slipknot déboule sur scène, envoie du gras, ça dégueule dans tous les sens et le mec qui hurle derrière son masque attend la fin des applaudissements pour envoyer un «On est moche et on pue mais on va vous bottez le cul !». Improbable mais vrai.

■ Oli

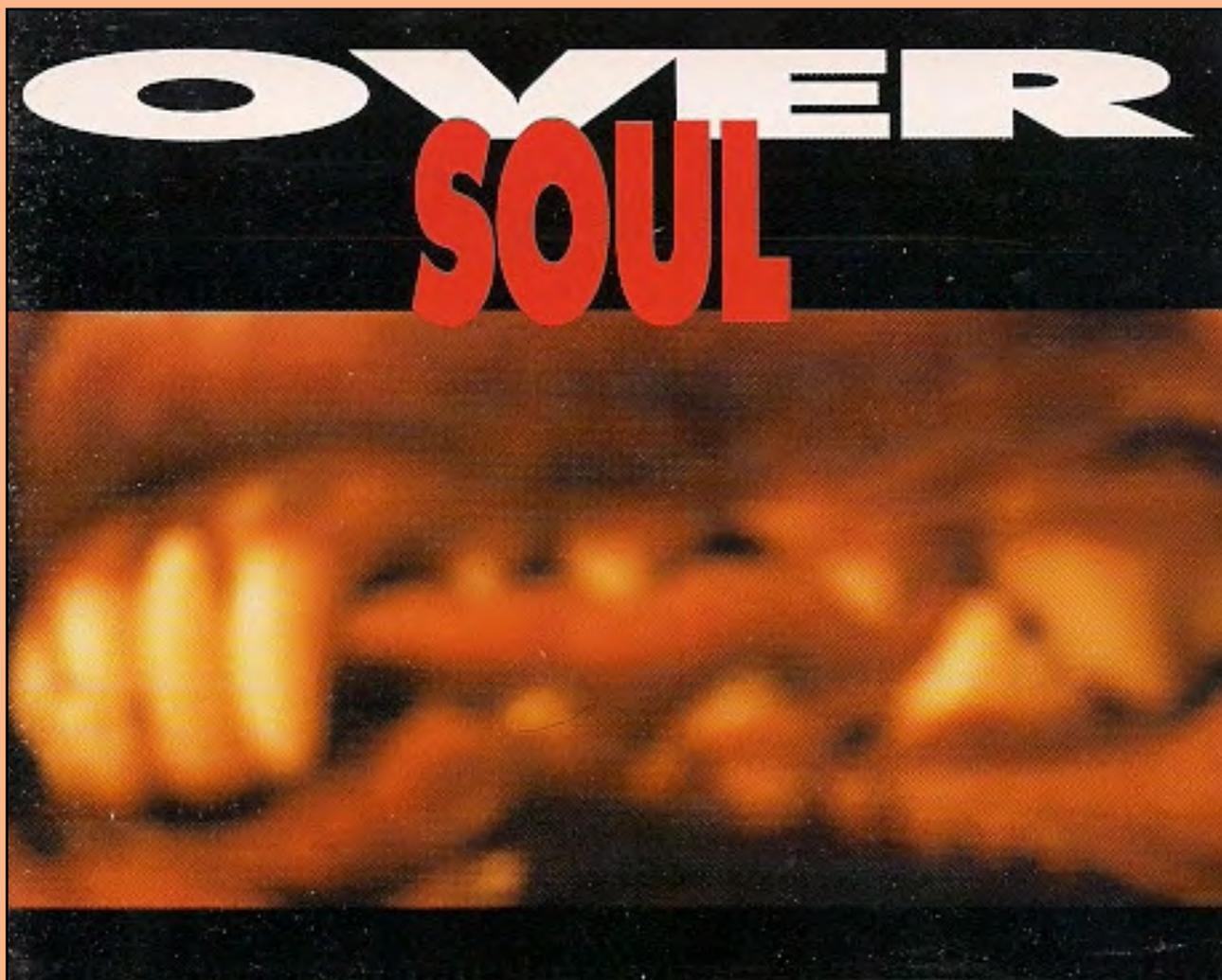


## TROIS SANS FLASH

Il est déjà arrivé à nos équipes de déléguer. C'est exactement ce qui s'est passé au printemps 2013 quand je propose à mon ami Greg, qui n'a pas réussi à choper un billet pour le concert sold out de Billy Talent à la Laiterie de Strasbourg, de lui obtenir une accréditation presse.

Greg accepte volontiers (en réalité, il est fou de joie). La seule "obligation" est de fournir en échange un live report de la soirée avec quelques photos qui sera publié sur le W-Fenec. J'explique rapidement la fameuse règle dite des "3 sans flash", c'est-à-dire la possibilité pour les médias accrédités de photographier sur le front de scène les trois premiers morceaux du concert sans utiliser le flash. "Ok, pas de problème, j'ai compris". Enfin presque, car quand je débrieife le lendemain du concert, j'apprends que Greg s'est fait attraper par le col par le tour manager de Billy Talent. En effet, Greg a respecté la règle des trois morceaux sans flash... mais à partir du 4ème, il l'a déclenché à tout va, provoquant les foudres du tour manager ! Tout est finalement rentré dans l'ordre et Greg a pu assister au reste du concert sans problème !

■ Gui de Champi



## OVERSOUL DUNKERQUE, 4 ÉCLUSES (1998)

Novembre 1998, le W-Fenec n'a pas encore soufflé sa première bougie qu'on reçoit déjà des disques de groupes qu'on ne connaît pas, des combos qui cherchent à occuper le terrain sur un Internet encore sauvage et peu fréquenté... Après un échange téléphonique, je me retrouve à "faire une interview", une première pour moi. Préparer des questions, c'est pas si simple, débarquer dans une salle avant tout le monde et expliquer qu'on est là "pour un truc sur internet", c'est pas évident, aller à la rencontre d'un groupe en backstage, pas aussi facile que ça en a l'air... Poser lesdites questions, ça va, par contre, il faut noter les réponses... Et en 1998, pas de téléphone portable, pas d'appareil photo numérique, rien pour enregistrer... C'est un peu plus tard que j'investirai dans un dictaphone puis un mini disc, pour l'heure, je tâche de prendre en note les réponses des Bordelais.

### Extraits

**Vous pensez quoi du métal actuel, plus tourné vers KoRn et les Deftones ?**

Chris : Le métal évolue, ça c'est positif

Philippe : Quand un groupe est bon, il fait la différence. Mais cette vague est peut-être éphémère, elle n'a pas les mêmes bases que le métal des années 80, on ne sait pas si ça va durer

**Ça ramène pas mal de jeunes**

Philippe : La famille métal s'élargit, tant mieux !

**Vous avez un message à faire passer à vos cyber-fans ?**

Philippe : Intéressez-vous à ce qu'on fait, c'est pas si mal. Et qu'ils n'hésitent pas à nous contacter pour les textes en français ou en anglais, les traductions, des infos, tout quoi.

Chris : La communication avec le public c'est très important

Philippe : Internet ça sert à ça, non ?

Chris : Pour l'instant, vous pouvez nous écrire mais on sera bientôt sur le Net, Pascal devrait se connecter pour Noël.



## ROSARIO IGUANOROCK / DOUR

**Alors qu'on pointait le bout de notre museau, on a été accueilli à bras ouverts à l'IguanoRock, c'était presque logique qu'une idylle naisse entre deux bestioles peu courantes... Le papa de l'Iguano, c'est Rosario, retour vers le futur !**

**Il y a 25 ans, tu organisais des concerts, des festivals, tu bossais à Dour, tout ça en plus de ton boulot, ça te manque ?**

J'ai un vide énorme. J'ai gravité dans la musique dès mes 15 ans. Mauvais musicien, j'ai pu aider, à mon échelle, des groupes au niveau du management et booking. Et de fait, des belles opportunités ! Dour, bénévole pour le RockBeach à Ostende et la création de l'IguanoRock que je préparais seul.

**Tu avais accès à Internet ?**

Oui. C'était les balbutiements et j'utilisais celui du boulot... [rires] Mais cela a été un outil fou. Une ouverture. Et il y avait Myspace qui permettait d'écouter des groupes...

**Tu te souviens de notre première rencontre ?**

Physiquement, je dirais à Dunkerque aux 4 Ecluses lors d'un concert... Mais on a échangé par mail assez rapidement. Il a été un soutien énorme pour ma communication. Je lui ai soumis mon projet et bim ça a collé.

**Tu as croisé beaucoup de groupes, pour lequel, tu as un souvenir particulier ?**

Dès fois, des souvenirs me reviennent et je me dis «ah, je les ai vus sur scène ou croisés»... Stuck Mojo par exemple, je les vois pour la première fois au Canada en première partie de Machine Head, eux-mêmes vus une semaine avant en première partie de Slayer à Bruxelles. Stuck Mojo a pu venir à Dour et Riverside Festival et à chaque fois The Duke me réservait un super accueil. Il n'y a que la musique qui permette cela.

**Plus de 20 ans après, il y a prescription, tu as**



### une anecdote qui peut être enfin déclassifiée ?

Qu'une ??? Comme un catering saccagé à 4 heures du matin par mes amis lillois : Out, Unswabbed, Stéphane Buriez et Hervé Coquerel ? Une fin de festival et grosse déconne, je me retrouve tondu... Sinon, il y a aussi le stress lors de l'accueil de The Ramones, une demande de plus de 100 kg de glaçons était prévue dans leur rider. Et les moyens de l'époque ne permettaient pas

de stocker cette quantité... Et là, cata ! Le manager exige de voir les 100 kg sinon pas de prestation... Finalement, dans l'urgence la quantité est trouvée et arrive un des membres, il prend deux glaçons qu'il glisse dans ses santiags, s'en va sur scène et restent 99,900 kg de glaçons en train de fondre durant son show.

### Est-ce que je peux dire que tu as «changé de vie» ?

Je suis parti depuis 2016, vivre à Béziers. Une autre vie.

### Quelle place occupe la musique désormais ?

J'en écoute beaucoup, tous les jours. Mais les orga, le lien avec les artistes me manquent.

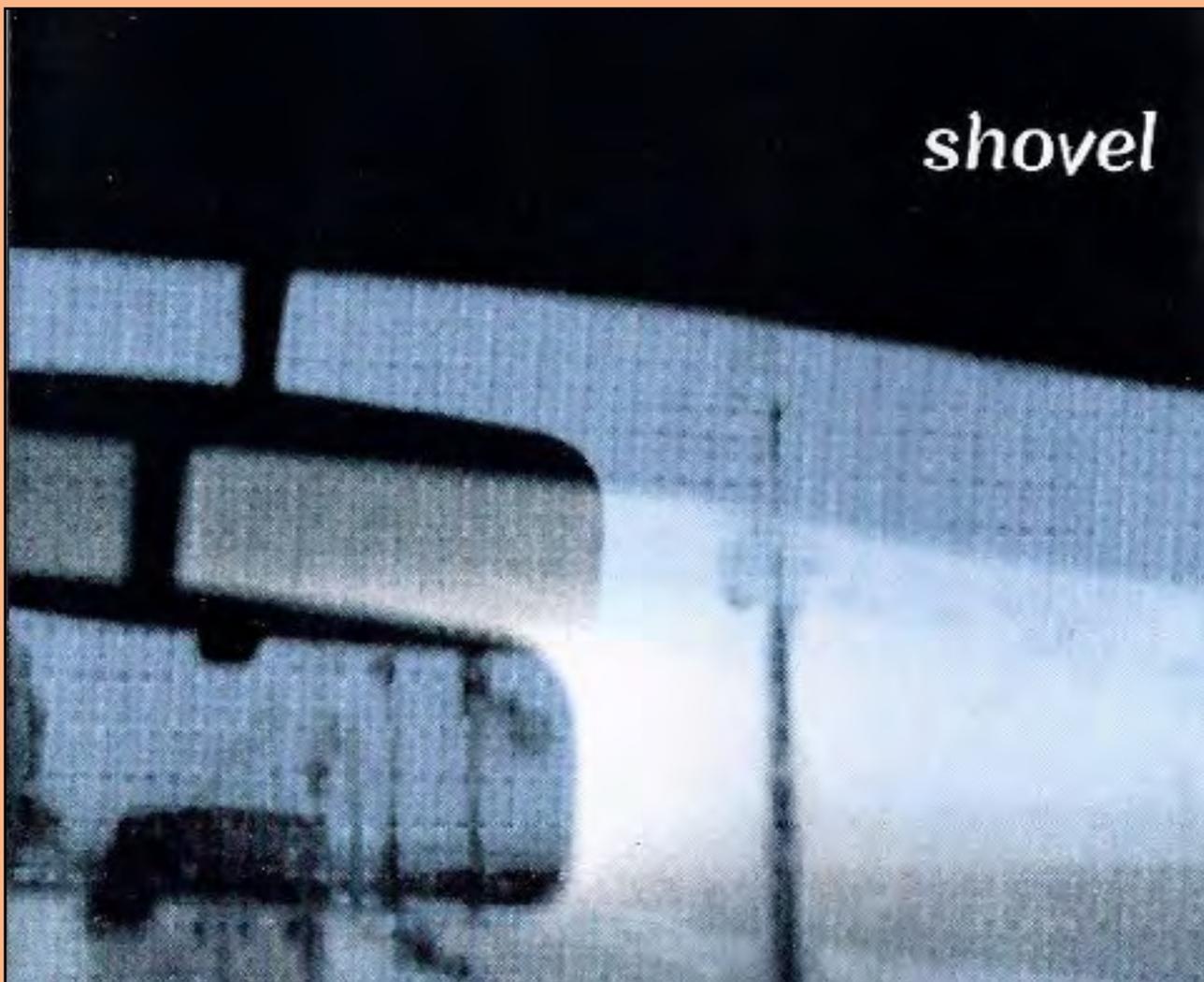
### Tu crois que le W-Fenec existera encore dans 25 ans ?

Oui, je l'espère. Cet esprit inégalable, l'ouverture musicale et cette force de dénicher les nouvelles tendances. J'espère dire à mes p'tits-enfants : « Tu vois, ce webzine, j'ai vieilli avec... »

Merci Rosa !

■ Oli





## SHOVEL

ROUEN, EX07 (1999)

Beaucoup plus clair dans mon esprit, c'est l'interview de Shovel en 1999, un groupe adorable, qui a aussi un peu flashé sur mon assistante Sandrine. On a bien ri, une longue interview, qui a démarré difficilement dû à des problèmes techniques.

### Extrait

#### La scène forge-t-elle un groupe, son identité ?

Franck : Bien sûr, ouais je pense.

Pol : Disons que c'est un des paramètres qui font que tu dois te démarquer, tu dois avoir ton propre style, ta propre identité, dans ce que tu fais, dans ton attitude, et c'est clair que ça se ressent sur scène, mais c'est pas obligatoire, on parlait encore d'Helmet avant, c'est pas parce qu'ils bougeaient pas sur scène, que c'était pas monstrueux.

Franck : Tu vas dans quel sens, là ?

#### Ca forge un groupe, ça apporte la cohésion.

Franck : Ouais, je pense que c'est un tout. Déjà, il faut avoir une bonne entente humaine dans le groupe, avoir les mêmes affinités musicales, et puis bon, par la suite, c'est clair que la scène forge un groupe, ça forge dans la cohésion, jouer ensemble, avoir les mêmes réflexes au même moment, s'il y a des fautes, ou ce genre de choses. C'est hyper important.

Pol : Faut jouer pas trop longtemps. Il ne faut pas faire de trop longue tournée et pour juste être hyper dedans et faire une série de concerts comme on fait là. On en fait une quinzaine, un petit peu moins. Et après, c'est bien...

Franck : ... de voir autre chose.

Pol : On sait exactement ce qu'on veut pour le groupe, mais maintenant chacun a ses propres intérêts à côté, et tout. C'est un truc qui nous uni, ouais c'est un truc qui fait qu'on partage du temps ensemble. Comme quand on va enregistrer un album. On l'a fait en Suède, on est parti 3 semaines, c'est clair que ça soude, c'est hyper important. Je dirais ni trop, ni trop peu, quoi...



## COLLAPSE

### INBREEDING

[Autoproduction, 1999]

Formé par un membre de Treponem Pal, Collapse est, pour moi, un groupe particulièrement important car il m'a convaincu que l'électro et les maniches «froides» pouvaient provoquer des émotions viscérales. C'est un combo qui sortira d'autres albums ensuite mais sans jamais me ramener au ressenti de cet opus. Un disque trop méconnu mais que je prends toujours autant de plaisir à réécouter.

#### Extrait

... La musique est froide, envahissante, flip-pante. Le monde des machines est-il en train de prendre le pouvoir chez les humains ? Ou alors sont-ce les humains qui les dominent pour entraîner d'autres humains dans de noires abysses ? (...) Toutes les compilations qui s'intéressent à la musique industrielle de près ou de loin s'arrachent un morceau de Collapse, les critiques se perdent en comparatifs élogieux, on parle de Ministry, Prodigy, The Orb, Godflesh, Young Gods, Killing Joke... mais il s'agit toujours de Collapse. Des rythmes à vous fracasser la tête contre les murs pour qu'ils en sortent, des riffs métalliques oxydées, des percussions assassines, une voix envoûtante et encore ce tempo infernal qui nous empêche de sortir du monde où Collapse nous a entraînés. C'est sombre, c'est froid, c'est percutant, c'est oppressant mais on y est bien.

■ Oli



## TWICE

### IT ALL DEPENDS HATE OF LOVE

[Autoproduction, 1999]

Après avoir fait mes premières armes au sein du W-Fenec en chroniquant des festivals (et quels festivals !), il était temps pour moi, dès septembre 2000, de me plier à l'exercice de la chronique de disque. Oli m'a alors fait parvenir par courrier un album promo de Twice, groupe de métal, en me proposant de le chroniquer. Chose que j'ai faite avec la plus grande conscience professionnelle. Au point qu'après avoir lu la chronique, il m'a dit que je n'étais pas obligé de chroniquer les disques que je n'aimais pas. Je n'ai jamais compris pourquoi.

#### Extrait

Twice réalise un album plus qu'envoûtant, disons un disque où se mêle folie et clarté, mélodie et rythme pesant. Une belle performance pour ce premier album des Parisiens qui nous prouvent une fois de plus qu'il n'y a pas à rougir devant les Américains. Gageons cependant que l'accent américain de Booga dans ses phrases saturées s'améliorera. Ce disque est tout de même une sacrée réussite, et on attend de pied ferme un deuxième disque qui ne pourra pas nous décevoir !

■ Gui de Champi



## BRUNO SRIRACHA

**Sriracha et W-Fenec, c'était une belle histoire ! On croisait les membres du Possee quand on allait voir Lofofora, Oneyed Jack et Black Bomb Ä, et ces activistes ont toujours été aux petits soins pour nous permettre de réaliser des interviews, des reports ou des photos. Bruno est passé à autre chose mais a accepté de regarder dans le rétroviseur.**

**Il y a 25 ans, Sriracha Sauce était en pleine bourre, et gérait le management et le booking de pas mal de groupes metal/fusion. L'asso a stoppé ses activités en 2006. Es-tu nostalgique de cette époque ?**

Pas du tout, je suis passé à un autre épisode de vie. Et comme tout le monde, probablement, j'ai eu plusieurs vies. Avant, et maintenant après. J'aurai 65 ans dans 3 mois, le monde de la musique m'a compté dans ses rangs de 1990 à 2010, CQFD. Mais j'ai kiffé cette partie de mon existence, avec ses réussites et ses échecs. Je suis persuadé que quand on vit dans son passé, on laisse échapper le présent... être et avoir été... Je suppose qu'aujourd'hui il y a d'autres jeunes exaltés, révoltés, d'autres groupes, d'autres structures. La suite logique de l'Histoire, et ce sont les jeunes qui la font. Gloire à eux !!!

**Quand nous avons démarré nos activités en 1998, Sriracha était en passe de se doter d'un**

**site internet qui relayait toutes sortes d'informations. Aviez-vous déjà conscience de la puissance de cet outil, vous qui avez développé vos premières activités «sans»... ce que les moins de trente ans ne peuvent pas imaginer ?**

Les djeuns, toujours premiers testeurs d'options, en étaient parfaitement conscients. Ce n'était pas mon cas, en 98 j'avais déjà 40 balais. Mais j'ai suivi...

**Vous aviez un lien fort avec les webzines et les fanzines, et vous avez même édité dix numéros d'un fanzine Sriracha. C'était important pour vous de vous exprimer à travers ces médias dits «de niche» ?**

Bah ouais, les plus vieux des musiciens et moi-même étions passés, à titre de spectateurs de concerts et buveurs de bières, par le mouvement alterno de la seconde moitié des 80's et les zines étaient importants. On a donc trouvé naturel de copier nos prédécesseurs. Phil de Lofo était un genre de meneur de troupes dans ce domaine, c'est lui qui a travaillé au corps, pas trop quand même, pour qu'on fasse comme nos glorieux aînés... qui, par rapport à moi, n'en étaient d'ailleurs pas.

**Quels sont les groupes avec lesquels tu as eu le plus de plaisir à travailler durant les années Sriracha ?**

Délicat de balancer des noms, les susceptibilités, tout ça... De plus, quand on a des enfants, on les aime de façon égale. Chaque enregistrement, chaque tournée était un nouvel épisode de la story. J'ai tout aimé. Après, humainement, il y a des musiciens, techniciens, salariés intermittents ou bénévoles avec qui j'ai créé des liens d'amitié et d'autres pas. Je sais, c'est bateau... Allez, je me lance : les histoires humaines les plus fortes

je les ai vécues avec Lofo, Oneyed Jack, Watcha, LTNO et Ekova. Sans oublier Les Coquines. Sans elles pas de Sriracha, pas de Bruno.

**Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, quel sens donnes-tu à ton métier quand tout est «streamable» ?**

Je ne travaille plus dans le métier. Quand j'ai arrêté, on n'en était pas là où nous en sommes aujourd'hui. De l'extérieur, j'ai l'impression que tout a été bouleversé. Un tourneur peut toujours s'en sortir, les concerts ne cesseront jamais, en revanche j'ai la sensation que pour les labels et les musiciens, c'est plus compliqué. Comment Spotify et ses frères paient-ils les ayants droits avec des abonnements à 9.99 à partager entre millions d'entités ? No comprendo... Ceci dit, pendant des années j'ai sauté de Deezer à Spotify, d'offre gratuite en offre gratuite, car 9.99 c'était trop cher. Mais j'écoute trop de musique et il y a quand même le désagrément de la pub. Aussi ai-je fait un choix, maintenant je paie.

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore un peu «exceptionnel»....**

Je crois bien que je n'en avais pas de connexion personnelle. Je n'ai commencé à utiliser Internet de manière personnelle que très tard, vers 2008 ? Je ne sais plus. Je ne croyais absolument pas à la dématérialisation de la musique. C'est hallucinant, on est passés à la vitesse de la lumière : maintenant, dans mon phone, j'ai des mois de musique à écouter non stop au cas où il faudrait

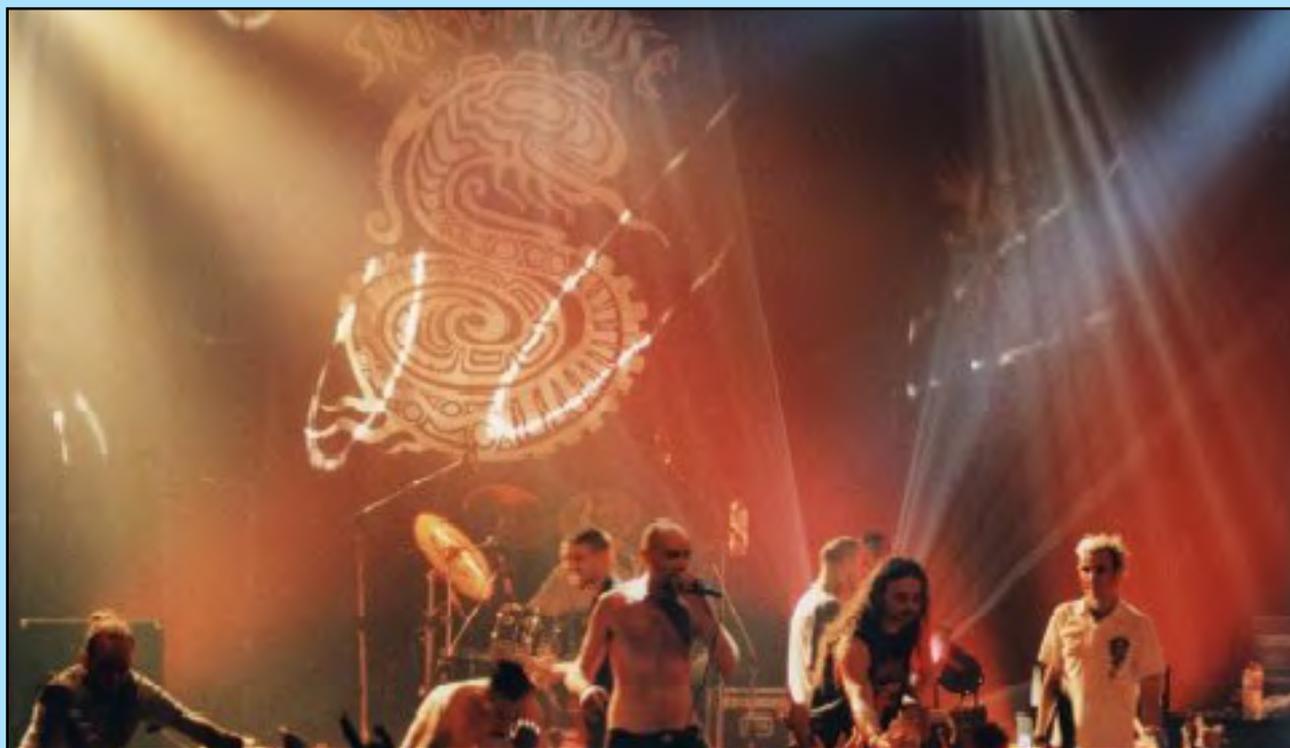
se terrer dans des abris anti-atomiques !!! (rires)

**Ta manière d'utiliser Internet a-t-elle évolué avec le temps ?**

Ah oui ! Au bureau, au début, un bénévole tapait mes mails !!! (rires) Jusqu'en... heu... je ne sais plus... le début des années 2000 peut-être...

**Quelles ont été tes activités depuis la fin de l'asso ?**

J'ai continué jusqu'en 2010 en étant manager d'un mec croisé chez un musicien de ma connaissance. Je ne voulais plus entendre parler du métier, mais il était sympa, a énormément insisté et, surtout, accepté mes conditions. Je me suis engagé à chercher un label et à bosser pour lui à la seule condition que quelqu'un veuille le signer et que nous arrêtions sur des conditions financières que j'avais chiffrées. J'espérais ne pas trouver de label, manque de bol, Warner l'a signé. Et le mec a fait un gros tube de variété, genre un des tubes de l'été 2008 («Un rayon de soleil» de William Baldé, sic !!!). J'ai donc gagné de l'argent pendant 2 ans. Puis le second album n'a pas marché et j'ai arrêté. C'était prévu dans mes conditions. Très trivial, mais je ne voulais plus travailler dans ce domaine, sauf si argent. En outre, le monde de la variété est horriblement puant. Après ça, je me suis imaginé auteur. J'ai écrit 5 romans, dont aucun n'a trouvé preneur... Les 4 premiers étaient faibles, je le savais mais j'imaginai trouver un éditeur genre Sriracha qui m'aurait aidé, corrigé, etc... Le dernier, j'y ai passé 3 ou 4 ans je crois, il a été corrigé notamment



par un oncle qui est docteur en littérature française et agrégé de français, Je pensais donc qu'il avait le potentiel d'être publié. Rien de rien, zobi. J'ai perdu espoir et ai arrêté d'écrire avant le COVID. J'ai écrit pendant 10 ans, de 2010 à 2020, quasiment 4 à 5 heures par jour tous les matins ou presque... avec les années qui passent, les moindres 3/4 bières bues en soirée mettent 2 jours à s'éliminer. Peut-être suis-je nul, tout compte fait. Sinon, je fais du bénévolat. Depuis 10 ans, 2h/jour chaque soir pour de l'aide aux devoirs pour les gosses de primaire de mon quartier. Depuis 2 ans, 4h/semaine d'alphabétisation pour adultes. Depuis cette année, je fais de la saisie comptable pour une asso de mon quartier dont je suis membre depuis des années, c'est du DIY en plusieurs domaines, l'atelier autoréparation de vélo étant la plus importante.

### **Quelle est aujourd'hui la place de la musique dans ta vie ?**

J'ai eu la chance d'avoir un oncle, en plus mon préféré, qui a fait des études d'anglais en Grande-Bretagne au début des années 60. J'ai découvert le rock par le biais de sa discothèque quand j'avais 8/9 ans, vers 1966 ou 67: Stones, Kinks, Beatles, Hendrix, Who, Joplin, etc, pour les noms les plus connus. Puis, il a passé 2 ans en Jamaïque de 70 à 72 et a ramené des tas de 45t de sound system et des tonnes de 33t de classiques ska, reggae dont les premiers Marley, lorsqu'il avait encore des locks courtes. En 73, mon meilleur ami d'internat, d'origine gabonaise, m'a fait découvrir James Brown, Stax, la Tamla... Et enfin, un autre copain d'internat m'a

fait connaître Yes, et c'est le premier groupe que j'ai vu en concert, en 74 au Palais des Sports de Paris... pour la petite histoire, en surfant durant le confinement, j'ai trouvé sur YouTube, un enregistrement audio du concert... dont je me suis refadé les 2 heures et quelques, avec un son à avoir mal aux chicots ! J'ai beaucoup voyagé en Afrique et en Amérique du Sud, j'ai donc découvert de nombreuses musiques de la planète, dont la salsa. J'ai toujours écouté de la musique. J'en écoute toujours tous les jours, essentiellement le matin au lever ou quand j'écris, comme maintenant : en plus de ce que j'ai déjà cité, j'écoute du metal/hardcore, du classique, du jazz, de la techno... Par quel biais ? Essentiellement Spotify.... avec ou, avant, sans abonnement, je coupais le son quand il y avait de la pub... mais tu les baisses en écoutant des morceaux très longs, ils ne les coupent pas en général. Pour éclairer les lanternes, ma playlist du matin: Heretik System, System Of A Down, Caméo, Carl Craig, Sha Na Na, Bad Brains, Rammstein, Bad Religion, Lofofora, Noir Désir, Escola De Samba Da Mangueira, Queens Of The Stone Age, Celia Cruz, Johnny Pacheco, Los Van Van, The Who, Pete Rodriguez, Led Zeppelin, et ça continue...

### **À l'heure du numérique, ça a toujours du sens pour toi de glisser un vinyle dans une platine ?**

Oui, j'ai toujours des vinyles, des K7 et des CD, des trucs qui n'existent pas sur Internet, ou alors faut se lever tôt. Mais en vinyle, c'est le classique que j'écoute surtout.

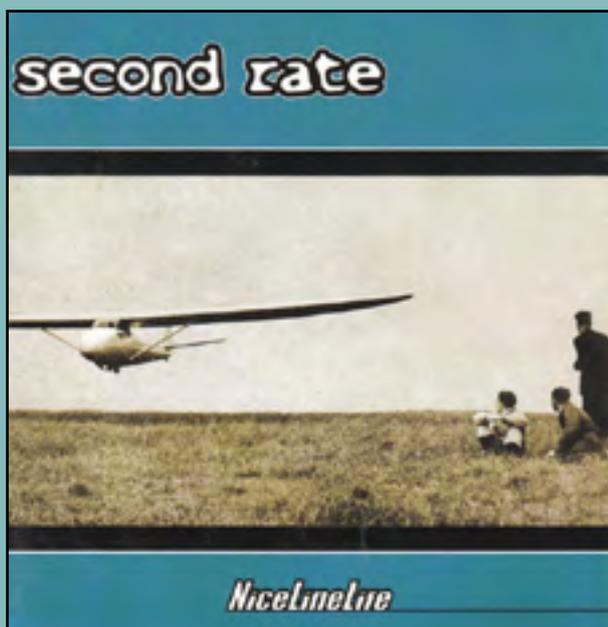
### **Il existe une page Sriracha sur Facebook, avec pour illustration la photo illustrant le poster du Sriracha Tour 2 ? Si je te dis, plus de 20 ans après, que je suis l'auteur de cette photo, on peut dire que le monde est petit ?**

Je te répondrai qu'en effet, tu as parfaitement raison, le monde est très petit, j'en ai d'innombrables preuves. Et encore plus depuis que les réseaux sociaux permettent de retrouver des gens d'autres contrées que l'on n'a pas revus depuis des dizaines d'années. Qui aurait songé à ce monde il y a 25 ans ? Nobody ? Et toi, apparemment toujours sur le pont ? C'est cool ça, il faut encore et toujours des combattants de l'extrême, des niches, du différent. Alors félicitations, car toi aussi tu as vieilli et tu es toujours sur le pont.

**Merci Bruno, merci Olivier At(h)ome.**

■ Gui de Champi





## SECOND RATE

### NICE LINE LIFE

[Vampire Records / Prehisto Records, 2000]

Le premier groupe à qui j'ai réclamé en 2000 un press kit en bonne et due forme, c'est Second Rate. Cela a dû se passer à peu près comme ça :

1. J'ai envoyé un mail à Sam en lui expliquant la démarche (à savoir : obtenir un disque pour le chroniquer au sein de notre webzine)
2. Sam m'a répondu qu'il m'envoyait un album accompagné d'un dossier de presse
3. J'ai écouté avec passion ce premier mini-cd et j'ai couché sur word mes impressions.

C'était le début d'une LOOOOONGUE histoire d'amour entre le W-Fenec et Second Rate (et les ramifications des groupes de Sam (Lost Cowboy Heroes, Demon Vendetta, Hawaï Samouraï, The Black Zombie Procession, Cab Driver Stories...), Sylvain (Generic, TBZP, CDS), Fred (Generic, Torve), Jon (Napoleon Solo) et, plus tard, Fred (Billy Gaz Station, LCH, Billy The Kill).

#### **Extrait**

Je n'ai pas l'habitude de me lâcher comme ça, mais je vous assure que ce disque est une perle. Un monument de musique pleine d'émotions et d'énergie. Le savoureux mélange de la pop et du hardcore opéré par les Second Rate est tout à fait splendide. Le terme «beau» trouve toute sa valeur dans ce disque auto produit mais pourtant d'une qualité sonore non négligeable.

■ Gui de Champi



## DREDG

### LEITMOTIF

[Autoproduction, 1999]

Dans les premières années, on a reçu quantité de disques avec des éléments de «promo» annexes, du carton pour cigarettes à rouler de la part de Cypress Hill, une carte routière pour se retrouver dans Radiohead, un jeu de 52 cartes Sepultura... Les labels avaient un budget conséquent pour attirer l'attention... Les groupes indés laissent un peu mot manuscrit et parfois un peu plus, c'est le cas pour le Leitmotif de Dredg. Le groupe n'est pas encore signé, il vivote aux Etats-Unis et nous envoie son premier album, en plus du digipak et d'un petit mot pour se présenter, Gavin a mis dans le paquet un dessin réalisé par lui-même, un truc «à la Dredg», chargé d'émotion et de sincérité. Le groupe deviendra ensuite une énorme machine mais aucun attaché de presse ne joindra de joli dessin aux disques...

#### **Extrait**

Tout s'enchaîne sur Leitmotif et notamment une série de mouvements (il y en a 5 sur 10 titres), le premier de la série est un instrumental monumental où de fougueuses guitares nous font survoler de grandes étendues comme dans un rêve, c'est une invitation au voyage, mon enfant, ma soeur, que nous propose Dredg.

■ Oli



## MANU CHAO

### NANCY, ZENITH (2001)

Voilà ce qu'on appelle une belle rencontre. Manu Chao est annoncé au cours de l'été 2001 à Nancy. Ni une ni deux, je choppe une place et j'envoie quelques mails (tourneur, label,...) dans le but de rencontrer l'artiste pour une interview. Aucune réponse, je relance. Idem. C'est pas grave, on fera sans. Après un super concert au Zénith, je reste avec ma copine Dalila et de fil en aiguille, on réussit à se faufiler dans l'espace backstage. Le groupe est en train de terminer son repas, et j'en profite pour aller saluer Manu et le féliciter pour le concert, en lui glissant que malgré ma demande d'interview qui n'aura pas aboutie, je suis content d'échanger quelques mots. Quand Manu me propose de m'asseoir et de faire l'interview là, maintenant, ici, tout de suite, je n'hésite pas un instant. J'ai beau ne pas avoir préparé de questions et être dépourvu de tout magnéto, une feuille de papier et un stylo feront l'affaire pour un moment qui reste encore gravé dans ma mémoire.

#### **Extrait**

**Tu ne vis pas en France, mais es-tu au courant de ce qui se passe musicalement en France ? Y a-t-il des groupes que tu apprécies ?**

Zebda ! C'est des frères ! C'est vraiment un

groupe exceptionnel, des vrais frères. Ce groupe existe depuis longtemps, ils n'ont pas attendu le succès pour tourner, et le succès justement, ils le gèrent bien. D'ailleurs, on finit la tournée à Toulouse... ça fait plaisir de voir tous ces jeunes groupes faire de la Mano Negra. En France, j'aime bien les Spook and the Guay, le rap puis des vieux potes comme les Lofofora qui sont du 18ème, la Moskova, tout ça...

**Ça ne te fait pas chier de jouer que dans les grandes salles, ce qui est forcé avec ton succès ?**

Je vais te dire, en Espagne, quand on fait des concerts, le plus souvent, on ne fait pas d'annonce, on va dans des clubs et on joue. On fait juste une annonce le jour même. Alors ça se bouscule et forcément, les gens qui ne peuvent pas rentrer gueulent. Et quand on joue dans des grands endroits, il y a toujours des gens qui voudraient qu'on joue intimiste dans des petites salles. Alors le mieux dans des endroits comme le Zénith de Nancy par exemple, c'est de jongler. Tu fais le show comme ce soir, et après le concert, on va tous dans un bar et on joue. C'est une sorte de troisième mi-temps, qui commence avec un accordéon...

■ Gui de Champi



## PINK FLOYD

### WISH YOU WERE HERE

[Harvest Records, 1975]

Mon album préféré, c'est celui-là, en faire la chronique est un vrai challenge tant il est compliqué de mettre des mots sur un disque qui nous transporte autant. Je relève le défi au printemps 2000 alors que je suis en épreuve blanche pour le CAPES, je suis peu inspiré par le sujet, j'ai du temps devant moi alors je me lance.

#### *Extrait*

Les mains mécaniques de la machine se sont emparées d'un Floyd humain qui se défend, prisonnier d'un système qui veut en faire des stars, leur créer une histoire. «Welcome to the machine» est inquiétant, troublant, momentanément aliéné et surtout aliénant. Sur des accords acoustiques angoissés, se battent des bruits peu rassurants qui auront raison du groupe entré dans la machine. «Have a cigar», mettez-vous à l'aise, le business a pris possession de vous, alors autant que vous profitiez des avantages... Monsieur Floyd est en mauvaise posture, tiraillé par son estomac et son esprit, il est reconnu mais n'est-il pas en train de perdre pied avec la réalité ? On va s'occuper de lui, mais qui mieux que lui pouvait le faire ?

■ Oli



## VELVET REVOLVER

### LIBERTAD

[RCA Records, 2007]

Ma carrière au sein du W-Fenec a connu des hauts et des bas. Surtout des bas. Il faut dire que j'ai pu passer des semaines (hum hum, des mois ?) à ne pas écrire une ligne. On peut dire que les exigences liées au format magazine (deadline, nombre de signes à respecter...) et qui m'étaient déjà imposées dans le fanzine Kérosène m'ont bien boostées. En 2007, en pleine préparation de notre mariage avec la future Madame de Champi, j'avais des activités bien variées. Mais j'ai quand même pris le temps d'écrire la chronique du deuxième album de Velvet Revolver la veille de la célébration. Comme si je n'avais que ça à foutre.

#### *Extrait*

Slash est au sommet de son art (mince, le solo de «Just sixteen» est monstrueux !), la paire bass'/batt' est toujours aussi efficace (...) En résumé, un deuxième album qui est une suite logique de Contraband, c'est-à-dire efficace, puissant, propre, rock 'n' roll, classe. Et ce n'est pas le fan ultime de Slash qui vous parle, c'est l'amoureux du rock... Alors, pour les amateurs de la musique du diable façon Gibson Marshall, de saturations chaudes et de riffs rock 'n' roll, ne passez pas à côté de ce disque. Pour les autres, f@\*k #@f.

■ Gui de Champi



## OLIVIER EMBODIMENT / [LETO]

**Olivier, batteur d'Embodiment puis de [Leto], était très actif sur le net quand le webzine a pointé ses grandes oreilles, la connexion s'est vite faite entre nous et existe encore !**

**Il y a 25 ans, vous prépariez la sortie de votre EP Samsara avec Embodiment, quels souvenirs gardes-tu de cette époque ?**

J'étais tout jeune adulte, je débutais presque la batterie et la musique qu'on avait déjà des opportunités de concerts ! C'était une toute autre époque. J'étais galvanisé par cette émulsion naissante autour de la scène nationale et, je voulais absolument en faire partie. J'ai pris tout ça hyper au sérieux, j'ai bossé super dur avec le groupe, sur l'aspect musical bien entendu, mais aussi le côté promo et visuel pour développer le projet rapidement. Et humainement, j'ai rencontré à cette époque des gens avec qui je suis devenu ami et, avec qui je suis toujours très ami aujourd'hui, comme Thomas d'AqME, Dim de Ed-àke, Marco de Guerilla Radio...

**En 2000, dans une des premières interviews du W-Fenec, tu disais à propos de l'évolution du marché musical : « Reste à savoir si les gens sont prêts à payer le prix de leur connexion, plus le prix d'achats des morceaux, pour se retrouver au final avec des fichiers sur leur ordinateur, soit rien de concret, ni pochette, ni boîte... Je pense que c'est un peu frustrant. ». Même s'il reste des accros aux beaux objets, le streaming est devenu roi, non ?**

Y'a 6 ou 7 ans, je dépeçais encore des fortunes en disques. Et puis... j'ai finalement cédé aux sirènes des abonnements. Que ce soit Netflix, Disney+ ou... Apple music en ce qui concerne notre sujet, je n'achète quasi plus rien en physique. Déjà pour des raisons économiques - mes priorités ne sont plus les mêmes aujourd'hui, et aussi parce que je n'écoutais plus mes CDs. J'en ai environ 1200 à la maison, ça prend une place folle et c'est chiant à utiliser. Là, j'ai mon abonnement, mes playlists, c'est dispo à mon taf, sur mon tel, en voiture, dans n'importe quelle pièce chez moi... bref, je suis définitivement passé du côté obscur.

**Ta fille te prend pour un vieux schnock quand tu parles de K7 ou de vinyle ?**

[rires] Je lui parlais de la K7 et du stylo Bic y'a

très peu de temps justement. Elle est accro au «Okay Google, joue moi tel ou tel truc» évidemment. Mais, elle a aussi une chaîne dans sa chambre avec pas mal de CDs et, parfois je lui en prête et elle a plaisir à les écouter. Y'a toujours de la musique à la maison, dans le salon, ou dans sa chambre, ou les deux ... et je profite d'avoir encore un peu de contrôle sur ce qu'elle écoute, ça ne durera pas (rires).

**Que ce soit avec Embodiment ou [Leto], vous avez toujours fait confiance au W-Fenec, être présent sur un média internet, c'était important ?**

C'était un passage obligatoire. Tout comme la presse papier d'ailleurs. Si des magazines comme Rock Sound ou Rock One ont grandement contribué à nous exposer et donc nous permettre de jouer et d'exister, des sites comme le vôtre ont aussi leur responsabilité. Je pense que vous avez été le premier média à être le relais de cette scène dite néo sur le net, ou du moins le premier à nous accorder du crédit. Et pour moi, vous étiez une source quotidienne d'information !

**Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

J'avoue que... je ne lis plus les chroniques. Je fais mes découvertes via les algorithmes ou les playlists des services de stream, ou sur scène, notamment au Hellfest. Par contre, je peux encore me faire accrocher par une citation presse dans un post internet sponsorisé par exemple. Comme quoi, les mots ont encore leur pouvoir de persuasion.

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore un peu «exceptionnel», tout le monde dans le groupe était «connecté» ?**

Je crois bien que oui. Moi je bossais comme webdesigner donc j'étais online toute la journée. Et j'utilisais beaucoup Internet pour développer un réseau, me renseigner, chercher des dates, sympathiser.

**Tu es nostalgique de cette époque où les contacts étaient plus «vrais» ?**

Nostalgique pour mille raisons... je suis un vieux con en devenir, mais pas pour ça. J'ai toujours pensé qu'au contraire Internet était un super moyen de ne pas tomber dans l'oubli, de conserver des liens. Moi qui n'ai jamais aimé téléphoner, ça m'a permis de garder contact avec des gens que je vois peu mais avec toujours beaucoup de

plaisir, et avec qui je peux partager au quotidien, comme si on se voyait 5 minutes par jour à la machine à café !

**Tu joues toujours de la batterie, en quoi ton jeu a changé ?**

Oh, je crois que mon jeu a évolué assez rapidement, les premières années je voulais briller individuellement, montrer que j'étais le meilleur des batteurs de la soirée. Puis avec [Leto] j'ai voulu servir la musique quitte à être le plus minimaliste possible. Aujourd'hui, c'est encore le cas, d'autant qu'avec moins de pratique et un corps vieillissant je n'ai plus la même technique (rires). J'ai une anecdote drôle qui remonte à janvier 2001. On ouvrait pour Watcha et ce groupe dont je n'avais jamais entendu parler : Psykup. Je me souviens avoir vu débarquer leur batteur, très propre, coupe de bonne famille, joli polo, et plein de matériel hyper cher et bien rangé. Je l'ai tout de suite tellement mal jugé, sûrement un peu toisé. Alors qu'en plus il était adorable, venant proposer son aide pour m'installer ou régler mon matériel. Et puis il a fait ses balances, envoyant comme jamais, me donnant une énorme leçon de technique. Après ce jour, j'ai tout fait pour être moi aussi agréable avec les autres groupes, les salles, et surtout je ne juge plus aux apparences (rires).

**Et sinon, le sphincter a dit quoi ?**

Quoi ?

**Merci Olivier !**

■ Oli





## UNCOMMONMEN-FROMMARS

### MOTOR STUDIOS, SAN FRANCISCO

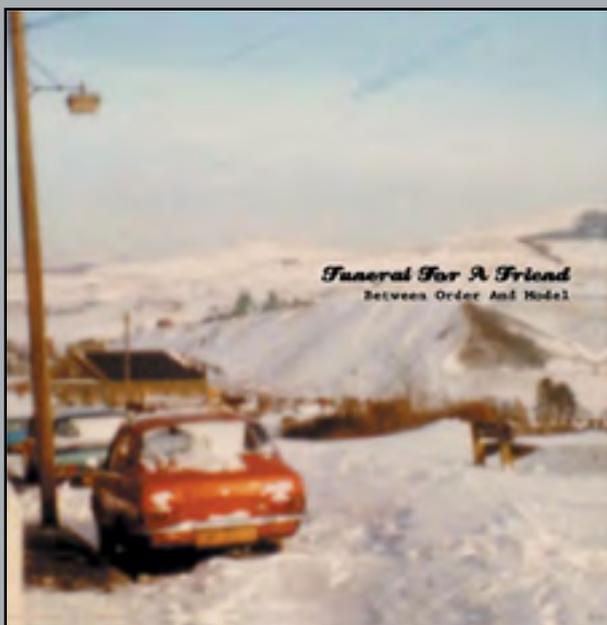
**En 2003, Uncommonmenfrommars est en pleine bourre et je sollicite Ed pour faire une sorte de report de leur prochaine session studio destinée à enregistrer Noise Pollution. Ed est enthousiaste, mais en bon procrastinateur, il refile le bébé à son frangin Trint qui assure un max !**

Nous voilà à «S.F.O. (San Francisco) International Airport». On peut dire que l'ambiance est nettement plus tendue qu'il y a 3 ans. La sécu du plus sérieux. On sent bien la pression des précédentes actions terroristes. Pas facile de détendre les «Cops» mais bon, un petit effort et on retrouve le sourire. Maintenant, il est temps de trouver un taxi.

Chacun ayant retrouvé ses bagages, direction les taxis. Et il en faut deux. Impossible de faire rentrer tout le matos dans un seul Taxi Cab. Alors on se sépare et RDV à l'hôtel. Je monte avec Daff dans le premier. «Hello we are going to the Travel Lodge hotel on 1707 Mission St. please» (C'est quand même la classe de causer l'amérique). Et nous voilà à l'hôtel. On découvre les piaules... deux lits par chambre et des grands lits. Pas mal du tout. Une télé qui marche, une douche qui fait couler de l'eau, et un chiotte pour le reste... comme en tournée quoi. Sauf que c'est pour un bon mois ! C'est dans un quartier pas mal en plus, une laverie juste en face, les gens de l'ac-

cueil sont cools, à 5 min à pieds d'un gros supermarché, c'est pas mal tout ça ! On est à côté de la ligne F. C'est les vieux trams qui vont en ville, à ne pas confondre avec les Cable Cars que tout le monde connaît. C'est cool. L'installation se passe sans surprises : Ed et Jim dans la 324, Rider dans la single 329, Daff et moi dans la 323. C'est cool parce que les piaules voisines peuvent communiquer entre elles par deux portes qui ne s'ouvrent que de l'intérieur. Le weekend se termine à la cool et après une bonne balade en ville, un temps superbe, on rentre au dodo, épuisés, pour se coucher et se réveiller frais comme des gardons à 5h du mat' pour certains, 7h 30 pour d'autres... Ah, les joies du décalage horaire ! 9 heures de décalage pour être exact. Un weekend de hot dogs, et voilà le dimanche qui dégage. Tout le monde attend avec impatience le lendemain... Le Motor studio nous attend depuis presque un an, d'album retardé et re-retardé... et le fait de retrouver Ryan et son fidèle assistant Adam nous trotte dans les esprits surchauffés.

C'est toujours un moment un peu magique, une pure sensation de commencer un enregistrement. C'est encore différent selon si tu découvres un studio ou si tu le retrouves, au contraire. Dans ce cas, on le retrouvait, et vu comment ça c'était passé la dernière fois, on avait d'autant plus de raisons d'être très enthousiastes de cette session. Le lundi serait le premier jour. R.d.v 11h au Motors. Départ de l'hôtel un peu galère avec les grattes à porter dans le bus, et les cymbales, et la basse... c'est parti pour un petit 40 min de trajet. On reconnaît évidemment les rues, et tout le monde descend naturellement à l'arrêt sans le moindre doute. Et nous voilà devant la porte de Motor Studios



## FUNERAL FOR A FRIEND

### BETWEEN ORDER AND MODEL

[Mighty Atom Records, 2002]

Après quelques années d'existence, le zine commence à se structurer, même si on est encore loin du mag que tu lis aujourd'hui, Internet se développe, en 2002, il y a environ 20% des Français qui sont connectés, 1 sur 5 c'est encore peu mais il y a un vrai engouement autour de ce média et le marché du disque «indépendant» s'internationalise. Les petits labels (et les agences de promotion) du monde entier peuvent toucher des amateurs plus facilement, de Pologne, d'Italie, d'Allemagne, on reçoit des «colis» avec plusieurs disques, des groupes qui n'ont jamais mis un pied en France mais qui pourraient y trouver un public de par une distribution alternative et un peu folle. C'est ainsi que Between order and model arrive à mes oreilles et que «10:45 Amsterdam conversations» me plonge dans la vague émo qui va me passionner quelques temps même si tous les groupes ne connaîtront pas le même destin que les FFAF (Final Conclusion, Earthtone 9, GF93, The Hurt Process, The Blueprint...)

#### **Extrait**

Entre rock et métal, le groupe propose une musique travaillée, à la fois mélodique et pugnace, rock et hardcore, à des envolées riffiques suivent des cadences bien plus violentes, la voix garde une ligne aérienne ou s'éraille, hurle ou chuchote...

■ Oli



## OCEANSIZE

### EFFLORESCE

[Beggars Group, 2003]

Alors oui, la chronique est maladroite, pas vraiment bien rédigée (pas du tout même !) et on sent bien que je ne maîtrisais pas du tout l'exercice. Et pourtant, c'est l'album qui m'a donné envie d'écrire sur la musique, celui qui est le point de départ de ces 15 dernières années dans ce milieu pour moi. Celui qui m'a poussé à «rejoindre» le W-Fenec (ou à m'inviter dans la tanière) et m'a fait découvrir ce petit monde de la presse musicale. Accessoirement, cela reste un disque totalement inattaquable bien des années après si bien que l'on se dit qu'il vaudrait peut-être mieux que le groupe ne se reforme jamais. Pas sûr du tout qu'ils soient capables de nous re-pondre un tel chef d'œuvre aujourd'hui. Bon, aux dernières nouvelles, la question ne se posait pas trop.

#### **Extrait**

... Plutôt que de céder à la facilité, les cinq Anglais nous surprennent et nous émerveillent encore une fois avec «Sunday morning breakfast show» et «Long forgotten», les deux derniers morceaux de cet Effloresce. Des titres, contemplatifs et parfaitement maîtrisés qui concluent un album à l'excellence rare. Oceansize n'est plus très loin de ce qui ressemble à la perfection.

■ The Aurelio



## ETIENNE AQME

**Avec AqME ou ses autres projets (Grjmt, Karras, Deliverance...), Étienne ne prend pas de gants et a toujours répondu avec beaucoup de franchise à nos questions, c'est donc un réel plaisir de le voir participer à ce retour dans le temps et de discuter de son actualité...**

### **Tu avais accès à Internet ?**

Non, je ne crois pas avoir eu un accès personnel à Internet avant les années 2000.

### **Tu évoques cette période «préhistorique» avec tes enfants ?**

Je ne suis pas certain de savoir si tu parles de mes débuts de musicien ou des débuts d'Internet ;) Je suis plutôt quelqu'un tourné vers l'avenir que vers le passé. Je parle très très souvent de musique avec mes enfants, mais plus d'un point de vue découverte. J'écoute tout le temps de la musique à la maison donc spontanément ils me posent des questions. Ils me posent aussi des questions sur mon parcours de musi-

cien mais rien de très précis, et je leur réponds évidemment avec plaisir. En revanche, leur soif d'apprendre et de comprendre les différents groupes et époques de la musique rock (entre autres) est énorme ! Ils sont super intéressés et ont déjà une immense culture musicale. Je peux te dire qu'ils connaissent leur classiques !

**Vous tournez beaucoup et on s'est souvent croisé sur les routes, tu as un souvenir particulier partagé avec le W-Fenec ?**

Je ne sais pas si je peux citer un souvenir en particulier mais j'ai surtout la sensation que le Fenec a toujours été à nos côtés, à nous accompagner dans notre parcours musical. Et finalement, vous est toujours là, et je suis également toujours aussi impliqué dans la musique. Comme quoi, c'est une passion tenace !

**Il y a 25 ans, lire une chronique était une évidence, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

Je pense que oui, ça a toujours du sens. Même s'il est probable qu'ayant grandi avec la presse classique, les chroniques etc, cela paraisse plus normal à moi qu'à un gamin de 20 ans aujourd'hui. Récemment, j'ai acheté un magazine qui fait une rétrospective sur Pink Floyd en retraçant l'ensemble des albums studios du groupe. Certains commentaires sur des albums ou morceaux m'ont donné une irrésistible envie de me replonger dans leur musique car je n'avais pas forcément la même vision que le gars qui a écrit. Ça m'a bousculé et m'a donné envie de redécouvrir certains trucs que je n'aimais pas ou à l'inverse, de comprendre pourquoi un album que j'aime pouvait avoir reçu des critiques négatives à l'époque. Cela peut faire évoluer la vision qu'on a de certains disques. Mais encore faut-il que la parole de celui qui écrit soit vraiment solide et crédible évidemment, sinon aucune raison de se sentir interpellé.

**Pour AqME, il y a désormais prescription, tu as une anecdote qui peut être enfin déclassifiée ?**

On a pas beaucoup de dossiers croustillants à dévoiler, et puis cela resterait secret si c'était vraiment croustillant (rires).

**Ton actu, c'est la sortie d'un nouvel album de Deliverance, j'ai l'impression que vous êtes allé encore plus loin dans les «expérimentations». Comment qualifier votre musique ? Un truc comme «avant-garde», c'est pas un peu pédant ?**

Au contraire, ça me plait bien «avant-garde» !

Je sais pas si ça s'applique à nous mais en tout cas je le prends directement comme un compliment. Après, chacun pourra mettre les mots qu'il veut pour décrire notre musique. Je constate que pour certains, c'est pas toujours facile de nous décrire, ce qui est plutôt bon signe à mon sens. En effet, on a beaucoup expérimenté sur ce disque, tout en se basant sur des morceaux aux structures et aux idées principales très fortes. Ce mélange nous a permis il me semble à la fois de tester plein de choses tout en ne se perdant pas. La chanson doit rester au cœur du sujet, même quand on explore des territoires nouveaux voir incertains.

**Le fait d'être aussi ingénieur du son te facilite ces «explorations» ?**

Oui c'est clair, avoir mon studio à disposition fait qu'on peut prendre un peu de temps pour fouiller, tester, développer, changer, recommencer, etc... Mais il ne faut pas non plus tomber dans le piège de rester éternellement dans la recherche, il faut se donner des limites pour ne pas se perdre dans cette quête. C'est d'ailleurs pour ça que nous restons super spontanés et instinctifs.

**A bientôt sur un concert ?**

On vient de signer avec Metallian Booking pour les futurs concerts, donc oui on va se revoir sur scène c'est certain ! On a hâte de se remettre en selle et de montrer encore une fois ce que Deliverance a dans le ventre !

**Merci Étienne, merci aussi à Romain et Elo (Agence Singularités).**

■ Oli





## THE YOUNG GODS

### PARIS, CAFÉ CHARBON (2013)

J'ai ressorti cette interview, car il me semble que c'est la première que nous avons filmée pour W-Fenec. À l'époque, j'allais monter ma boîte de communication visuelle et j'étais venu avec mon associé et un copain pour qu'on se fasse un book vidéos. On a fait plusieurs interviews comme ça, et cette rencontre avec Franz était une belle opportunité. Venu à Paris pour une occasion très spéciale (retour de Cesare dans le groupe, réédition du premier album qui a été joué d'ailleurs ce soir là, participation à une table ronde au Centre Culturel Suisse sur l'histoire musicale de la Suisse des années 80), Franz nous a partagé sa vie musicale sans détour, on était littéralement comme des gosses face à leur père qui leur raconte ses histoires. Fascinés et fascinant !

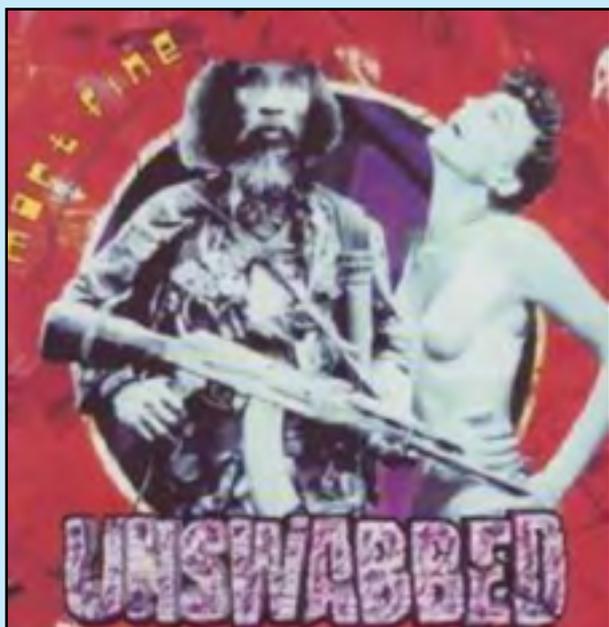
#### *Extrait*

**Dans une interview que tu as donnée il y a plusieurs années, tu disais que le premier concert de Tool s'est produit lors d'une première partie des Young Gods. C'est vrai ça ?**

Oui, c'était à Seattle au début des années 90 dans un tout petit bar. On les a vus arrivés avec leur matos, je te jure, la batterie double grosse-caisse et tout (rires). La scène était minuscule, on s'est dit «Bon, on va tout enlever parce qu'ils ne pourront pas jouer sinon». Je me souviens, on avait dû déplacer toute la batterie d'Use à côté du lavabo dans les toilettes pour leur faire de la place. Du coup, on a gardé contact avec eux pendant des années jusqu'à ce qu'ils soient méga reconnus.

■ Ted

Photo : Guillaume Vincent/Studio Paradise Now



## CONCERT OU EXAM ?

2000, je suis encore étudiant, je tente de décrocher mon CAPES, j'ai lâché mon appart lillois et je suis retourné habiter chez mes parents à 1h de la région de Lille mais ce vendredi soir de novembre, pas d'hésitation, je lâche les bouquins pour aller au Grand Mix à Tourcoing pour le gros concert annoncé : Biocide, Unswabbed et Enhancer sur le même plateau ! Avec ces gaillards que je découvre plus ou moins (j'ai déjà pas mal croisé les Unswabbed !), la soirée s'éternise bien au-delà du dernier riff et des interviews. Sauf que le samedi matin, je dois être à 7h45 à la Maison des Examens pour une épreuve blanche d'histoire, un écrit de 5h. Arrivé à une heure avancée de la nuit, il est évident que faire 1h de route pour dormir 2h et refaire 1h de route, c'est pas une bonne idée pour mon bilan carbone, je ne ferai donc que les quelques kilomètres entre la salle et le parking de la fac, un petit dodo dans la bagnole, un coup de frais dans les toilettes et hop, on attaque la dissertation. A la fin de l'histoire et de l'année scolaire, happy end, j'ai mon CAPES.

■ Oli



## FRANCO CLUB

2002. Francofolies de La Rochelle. Patricia Bonneteau, la boss de Yelen, m'a dégoté en deux temps trois mouvements une accréditation presse pour le festival. Profitant du voyage (et de l'hôtel) avec Scapin, j'arrive dans un état de fatigue certain le dimanche 14 juillet. Faut dire que j'étais la veille au soir à Valence, et qu'après avoir roulé toute la nuit pour rentrer à Nancy, j'ai enquillé le voyage jusqu'à La Rochelle. Extrême.

Mais j'ai encore un peu de ressource, donc je tiens debout et alors que les concerts vont démarrer, je croise un attaché de presse de Yelen qui discute avec un journaliste portant un joli tee-shirt de Dead Pop Club. Je ne résiste pas à faire le malin et lui disant que ce groupe est top et que j'accompagne en ce moment un groupe qui a fait plein de concerts avec DPC.

Large sourire de mon interlocuteur, qui se présente et qui n'est autre qu'Olivier Ducruix, le bassiste du quatuor parisien ! Des fois, je ferais mieux de me taire...

■ Gui de Champi



## BRUNO UNSWABBED

**Unswabbed ne joue pas au Black Lab ce soir mais son batteur Bruno s'y trouve, alors durant le changement de plateau entre les potes de Junon et Lizzard, on se trouve un coin au calme pour revenir dans le passé...**

**Il y a 25 ans, sortait votre démo Trouver le calme, quels souvenirs as-tu de cette époque ?** Quels souvenirs j'ai de cette époque ? La liberté et l'irresponsabilité ! Trouver le calme, on l'a enregistré en quelques jours au studio Feeling à Tourcoing, on se foutait de tout, on ne pensait pas à l'image du groupe ou à quoi que ce soit, on enregistrerait nos morceaux pour aller les jouer dans les bars. Et ça nous faisait plaisir, la liberté et l'irresponsabilité, c'était beaucoup moins «pensé» qu'aujourd'hui. Alors, c'était forcément moins bien réalisé et assez distordu, t'as des titres qui n'avaient pas grand rapport les uns avec les autres, c'était moins réfléchi mais plus spontané, il faudrait trouver le bon équilibre entre les deux.

**Tu étais connecté à l'époque ?**

Non. Pour te dire à quel point on n'était pas connecté, je n'avais même pas d'ordinateur, je vivais dans un appart' au centre de Roubaix, je payais mon loyer et mon électricité dans un

HLM et c'était déjà pas mal. On n'était pas du tout connecté, ni téléphone portable, ni ordinateur.

**Il se trouve que j'ai croisé Unswabbed plusieurs fois avant la création du W-Fenec mais est-ce que tu te souviens de la première fois où il y a un vrai contact «webzine/groupe» ?**

Je me souviens d'une interview avec toi, c'était aux 4 Écluses, je crois qu'on faisait la première partie de Mass Hysteria, ça doit dater du début des années 2000, je me souviens de cette interview, c'était juste après le concert, on était comme dans un état second, on ne calculait rien dans notre parole, ça partait dans tous les sens et c'est toi qui, à un moment, a dit : « On va arrêter là, je crois que j'ai ce qu'il me faut »... [rires]

**En quoi tu as changé depuis cette époque ?**

Je pense que je vais revenir sur l'irresponsabilité. À l'époque, c'était plus simple de jouer, de faire des concerts. Avec Unswabbed, c'était délirant, on enregistrerait des démos, on les copiait nous-mêmes à la maison et deux semaines après on les jouait en concert. Y'avait un truc un peu immédiat qui est assez dingue. Aujourd'hui, les temps de production, les temps de genèse des albums sont beaucoup plus longs. Et encore, on est chanceux car quand on a eu un peu d'argent, on a créé un studio et une structure qui nous permet d'enregistrer, de produire et de nous distribuer numériquement et physiquement nous-mêmes. Mine de rien, le timing, on l'a un minimum en main. Ce qui a changé, c'est qu'à l'époque, on avait envie de faire un truc, on le faisait le lendemain. Aujourd'hui, on doit «sur-

penser» les choses : quel album on va faire ? Comment on va communiquer dessus ? À quel moment il doit sortir ? Ne serait-ce que Spotify qui impose les sorties le vendredi, ça n'existait pas. Si tu ne sors pas un vendredi, c'est mort.

**Il y a 25 ans, lire une chronique, c'était presque obligatoire, aujourd'hui tout est streamable, ça a encore du sens ?**

Ouais ! Mais je ne suis pas très représentatif car j'adore lire et j'adore lire la presse en particulier, la presse musicale mais aussi d'autres presses car je suis fan de sciences politiques et d'histoire... donc je ne suis pas très représentatif. Pour être honnête, ma consommation de musique a changé, quand j'entends parler d'un groupe, mon réflexe, c'est d'aller le streamer. Si j'aime, je m'impose d'acheter le disque par soutien. En fait, je ne suis pas vraiment d'accord avec toi car à l'époque, j'allais au merch' et j'achetais déjà les disques par soutien pour les groupes et donc j'achetais des disques que je ne connaissais pas, et pour les énormes groupes dont j'étais fan genre KoRn ou System Of A Down, je ne lisais pas les chroniques, j'achetais direct. Finalement, je suis peut-être plus friand de lectures qu'à l'époque.

**25 ans après, Unswabbed est encore dans l'actualité, vous venez de sortir le clip de «Carpe diem» avec un gros travail sur l'image, comment ça s'est fait avec Georg Lendorff ?**

Il faut rendre hommage à deux personnes, Georg surtout mais aussi Sylvain Regniez qui a tourné, monté et réalisé ce clip. Cette œuvre était dans une expo de Lille 3000 et Charles en tombe amoureux, il se dit qu'il faut faire un truc avec, il en parle à Georg et ça l'a fait tripper, il a dit «allez-y». Il a tellement dit «Allez-y» qu'il n'était même pas là ce jour-là, il nous a dit «appropriiez-vous l'œuvre, faites ce que vous voulez avec, je vous fais confiance». Pour la petite histoire, on a tourné une nuit car en journée l'expo était ouverte, on a tourné dans une ambiance assez spéciale, on a attaqué le tournage à 22h... Et pour tout te dire, on des plans qu'on a tourné, qu'on adore mais qu'on n'a pas pu mettre dans le clip parce que ça manque de lumière. Cette œuvre, ce sont des milliers de fils avec une vidéo-projection dessus, avec l'épaisseur des fils, ça crée une image, on était devant, on a choisi les images de Georg pour que ce soit adapté aux différents moments du morceau, on a fait des plans où on déambule dans l'œuvre, dans les fils... mais on n'a pas assez de lumière donc on n'a pu les intégrer dans le clip mais à tourner, c'était d'enfer.

**C'est un titre extrait de 6.2 qui ne sort pour le moment qu'en stream, ça fonctionne par rapport aux K7 ou aux CDs ?**

On est très agréablement surpris car depuis la sortie de 6.1, tous nos streams ont quasiment doublé, quelque soit la plate-forme : Spotify, Apple Music, Deezer... Sur cet album, on a choisi de jouer le jeu du stream car il sort d'abord en numérique sous la forme de 3 EPs et fin mars 2023, on le sort au format CD et double-vinyle avec un packaging collector, c'est déjà en **précommande**. On favorise d'abord le stream et ça marche plutôt pas mal.

**On peut avoir des chiffres ?**

Sur la globalité, on a dépassé les 1,2 million de streams sur tout Unswabbed, et 6.1 et 6.2 font augmenter les écoutes de nos anciens albums. Sur ces deux EPs, on est aux alentours de 50.000 streams en à peu près 6 mois. On est loin des chiffres de Mass Hysteria ou Lofofora mais avec Unswabbed, on vient de faire une traversée du désert, il n'y avait plus personne dans les salles. On pouvait jouer devant 50 personnes avec de la chance. Les seules dates qui marchaient, c'était à Lille, on a un super souvenir de la dernière au Bistro St-So où il y avait 1200 personnes alors qu'on ne s'attendait pas à ça. En dehors du Nord, c'était compliqué, déjà avant le COVID, on sentait qu'un truc frémissait, avec les streams, là, ça remonte. Quand t'y penses, Unswabbed n'a jamais été autant écouté qu'aujourd'hui !

**Dans 25 ans, on refera une interview ?**

J'espère ! Tu veux que je te dise, dans cette traversée du désert, il y a eu une période où avec les autres membres du groupe, on ne se voyait pas du tout pendant 6-8 mois. Il y a toujours eu un moment où on s'est dit «on se refait une répétition» et le plaisir était le même et est toujours le même, quand on se retrouve dans une salle pour jouer de la musique, on a toujours les mêmes frissons. Là, en plus, Alex a quitté le groupe, Étienne est arrivé, il ramène un truc incroyable, on a trop hâte de faire écouter le 6.3, déjà, c'est lui qui a fait tous les machines et les claviers du 6.1 et 6.2, sur le 6.3, il a mis une couche de plus qui est juste hallucinante, on a vraiment hâte ! Donc oui, dans 25 ans, on pourra se faire une interview et ça voudra dire que vous êtes encore là aussi !

**Merci Bruno, merci Unswabbed, je compte sur vous pour shredder encore quelques années !**

■ Oli



## HELMET

### PARIS, LA MAROQUINERIE (2017)

Cette interview doit être la plus longue que j'ai réalisée et pas avec n'importe qui : Page Hamilton. Là aussi, Helmet est l'un des groupes qui a fait mon éducation musicale quand j'étais ado. Sa façon unique de voir la musique, toute en casure, avec ses riffs en open-tuning puissants et délicieux à la fois, et son look aux antipodes du metal à l'époque. Bref, retour en février 2017, je croise Page à la Maroquinerie qui m'invite dans son tour-bus (ou tour-van plutôt) pour tailler la bavette. J'ai la sensation qu'il voulait être là à ce moment précis pour s'isoler et se confier.

Cette interview n'aurait pas eu de questions, cela aurait été pareil, tant le fondateur d'Helmet

a monopolisé la parole. Dans ces moments-là, on laisse faire, parce qu'on sait qu'on tient quelque chose, tout en essayant par moments de changer de sujet ou de relancer quand on sent une ponctuation orale. Pas facile de gérer le timing aussi, surtout quand son manager frappe toutes les 15 minutes à la porte du van pour que je sorte alors que Page lui crie d'attendre. Pour l'anecdote, l'interview s'est terminée par e-mails personnels.

J'ai pris le parti de laisser quasiment la totalité de son intervention car tout était franchement intéressant. J'ai juste morflé sur la retranscription que j'ai dû envoyer en partie à des amis bilingues pour être dans les temps pour sortir le magazine dont la couverture était consacrée à ... Helmet ! Bien entendu.

**Extrait**

**À ce propos, on a jamais su comment tu as rencontré Bowie et pourquoi tu as joué avec lui ? C'était un fan d'Helmet ?**

Oui, il était fan d'Helmet. Je l'ai rencontré en tournée, en 1997, dans un festival en Allemagne où il prenait part aussi à l'affiche. Je savais qu'il était là et son guitariste de l'époque, Reeves Gabrels, qui a joué avec Tin Machine et qui a fait plein d'autres choses, était un ami. Quand j'ai croisé Reeves, je lui ai apporté un CD de Hunky dory pour que David me le signe. Reeves savait que je voulais rencontrer David, donc il m'a amené en backstage pour qu'on se voit. Reeves me le présente et David me dit : « Oh, j'adore Helmet ! ». Bien évidemment, j'éclate de rire, genre « Mais oui, c'est ça ! ». Il a été très charmant et magnifique avec moi. Je lui demande poliment de signer mon disque, comme un idiot je lui ai demandé de signer pour moi et ma femme de l'époque... j'ai encore le CD à la maison. Un an plus tard, on a arrêté Helmet, j'ai vécu alors une période un peu merdique, j'étais devenu une vraie blaireau qui faisait la teuf tout le temps, je passais mon temps à me défoncer, j'ai fini par quitter ma femme et je suis allé squatter dans l'appartement de mon manager. Un soir, je suis sorti boire des bières, prendre de la coke, pour faire court, je passe la nuit avec une nana, je suis rentré le lendemain à l'appart de mon manager vers 16h sans avoir dormi. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, c'était mon manager, je te fais la scène : « Bordel, mais où étais-tu passé ? », « Oh, je viens juste de rentrer », « David Bowie essaie de te joindre », « Mais bien sûr ! T'es trop drôle mec ! », « Non, je déconne pas, reste à la maison ». À ce moment-là, j'avais un besoin urgent de fumer une clope et donc de descendre acheter un paquet en bas, donc je dis à mon manager qu'il rappelle à 17h. 17h pile, le téléphone sonne, et c'était Bowie au bout. Le lendemain matin, j'étais dans son studio, j'halluciniais. Jouer avec lui fut pour moi une expérience incroyable, l'une des meilleures de ma vie de musicien. Pour moi, c'est l'un des plus grands génies de la musique, et la personne la plus gentille, généreuse et engagée que j'ai connue. Un mec en or.

■ Ted

Photo : Guillaume Vincent/Studio Paradise Now



## FRANCE DE GRIESSEN

### ELECTRIC BALLERINA

(Rue Stendhal, 2011)

Il y a des chroniques qui sont à lire dans l'époque, comme celle-ci en pleine effevescence «Bref». Pas sûr que ceux qui n'ont pas suivi la mini-série y trouvent un intérêt...

**Extrait**

Vers juin environ, JF me demande si je veux recevoir l'album Electric ballerina. JF est cool. J'écoute donc rapidement ce que donne France de Griessen. Je tombe sur un titre très pop assez mielleux. Ca ne me branche pas. Je le dis à JF. Il me dit «ouais mais y'a des titres bien rock, je t'envoie quand même l'album». En juillet, je reçois l'album, je ne l'écoute pas. En août, je l'écoute. JF avait raison, y'a des titres rocks et sympa. En fait je kiffe. La fille a une voix claire, fragile et envoie du gros. C'est bon. Faut que je le chronique. Ca sort le 26 septembre, c'est bon, j'ai le temps. 22 septembre, faut que je chronique Electric ballerina, je l'écoute intensément. Je rekiffe. 2 octobre, je suis à la bourre mais je commence à écrire. J'enquête, je rédige la bio. Je découvre qu'Aurelio avait reçu, aimé et chroniqué Six uses for a heart. Merde j'ai fait une bio pour rien. Il avait pas fait la bio. Alors qu'Aurelio est du genre à écrire plus que toute l'équipe réunie, il aime pas écrire les bios. La feignasse. La petite grunge nous ressert des titres de son EP d'il y a deux ans ? La feignasse. [...] Bref, j'ai fait la chronique de l'album de France de Griessen.

■ Oli



## SYLVAIN ARTSONIC/WET MUSIC

**Chanteur et guitariste d'Artsonic, fondateur et responsable du label Wet Music, Sylvain était un activiste de premier ordre pour faire et diffuser la musique il y a 25 ans. Aujourd'hui, il met toute son énergie dans la protection de l'environnement...**

**Il y a 25 ans, Artsonic sortait Fake sur Wet Music, c'était une année chargée, non ?**

Putain, 25 ans !! Chouette époque avec Dirk Verbeuren à la batterie qui avait mis sa patte dans pas mal de compos, notamment «Concept of life», avec son côté City de Strapping Young Lad dont on était fans.

**Tu avais accès à Internet ?**

Internet était à son tout début alors c'était clairement pas un truc très présent dans nos vies... On était encore dans un monde très analogique et c'était quand même pas mal du tout ! #vieuxcon (rires)

**Quels souvenirs gardes-tu de cette époque ?**

Ce qui me vient à l'esprit en premier lieu, c'est que le temps paraissait plus long. Il me semble qu'on avait le temps de faire plus de choses... C'est peut être une illusion. Également, je me rappelle d'une époque où on était bluffés par les sons de certains groupes comme Deftones ou Filter. Il y avait des albums qui avaient de vraies personnalités sonores et c'était très motivant d'essayer de trouver la bonne recette.

**Wet Music a fait émerger de nombreux groupes, duquel es-tu le plus fier ?**

Globalement, je suis heureux de la démarche qu'on avait, d'utiliser le label de manière assez égalitaire pour aider les groupes qui vendaient

moins à avoir tout de même de l'exposition. D'ailleurs, ça ne plaisait pas forcément à tout le monde puisque les plus gros avaient l'impression de financer les plus petits. Mais avec le recul, je trouve que c'était la bonne approche pour tenter de peser et de représenter une force constante dans le paysage. Ça aidait aussi à dealer avec les médias. Mais évidemment, c'était un peu utopique. Après, artistiquement, j'ai beaucoup de respect pour des groupes comme The Semitones ou Hare avec qui on a tourné en Suisse, Loudblast avec qui on a une relation de très long terme et beaucoup de choses en commun.

**En 2000, on avait fait une interview où on évoquait Metallica vs Napster, tu te souviens de cette affaire ? Ça semble tellement en décalage avec le monde d'aujourd'hui...**

Oui, cette histoire préfigurait le changement qui était inéluctable. Je ne sais plus qui a écrit que lorsqu'une technologie existe, on l'utilise forcément. Même si elle mène au désastre. Concernant la musique, évidemment il y avait des arguments des deux côtés et l'attitude des industriels de la profession n'a pas toujours aidé les plus petits à émerger... Mais est-ce que la gratuité de la musique a changé la donne ? Pas sûr. En tout cas, quand je vois la moyenne d'âge des têtes d'affiche des gros festivals, je me dis qu'on vit encore une époque où les dinosaures n'ont pas été remplacés par d'autres et que les carrières d'aujourd'hui sont souvent plus courtes. C'est peut être une conséquence de tout ça... Pourtant, le niveau et la qualité des groupes est en constante progression... c'est même très impressionnant !

**Il y a 25 ans, lire une chronique était une évidence, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

Une chronique est théoriquement écrite par quelqu'un qui a pris du temps pour écouter. Ce qui n'est pas forcément le cas quand on stream de la musique, souvent en faisant autre chose en même temps.... Donc pour moi, ça a du sens. C'est d'ailleurs en lisant une chronique du dernier Mastodon que je l'ai acheté sans même l'écouter avant... donc la réponse est oui !

**Tu es en partie responsable de Savage Lands, ce n'est pas un projet «musical» mais la musique y joue un rôle important, c'est impossible de vivre détaché de ce monde-là ?**

Savage Lands est un projet vraiment incroyable qui fédère beaucoup de monde. Mais en fait, c'est un hasard car j'étais à mille années lu-



mières de reconnecter avec le monde musical. Aucun contact depuis 2004 et guitares à la cave depuis plus de 10 ans... Mais on avait prévu de se voir avec Dirk et on a parlé de ce que je faisais au Costa Rica et donc de la reforestation et l'idée est venue de monter cette ONG ensemble. Et en parallèle, je suis re-tombé amoureux de la guitare... Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais absolument rien ! Aujourd'hui, il y a également un projet musical qui prend tournure au sein de Savage Lands avec un noyau dur de musiciens et des guests VIP. Plusieurs titres seront enregistrés dans le courant de cet hiver... À suivre !

**En 1998, il fallait prendre les choses en main pour que ça avance, finalement, 25 ans plus tard, on en est toujours au même point... Tu arrives quand même à être optimiste ?**

(rires) Je soigne mon pessimisme en étant actif. Et planter des arbres et les voir pousser est un excellent médicament. Mais honnêtement, la réaction du milieu metal et l'aide apportée par des personnes comme Andreas Kisser, Kiko Loureiro, Stef Buriez, Mario et Chris de Gojira, Thomas VDB, Laurent Karila, Sacha Dunable, Les Tambours du Bronx, Nils Courbaron, Eric Perrin du Hellfest et Olivier Garnier, Christian Lamet et d'autres que j'oublie sûrement, font réellement chaud au cœur et nous donnent de l'énergie !

**Merci Sylvain, bon courage, il en faut ! Et toi qui viens de lire cette interview, va t'inscrire sur Savage Lands et pourquoi pas y faire un don ?**



## ARCHIVE

### LILLE, ZENITH (2002)

Juin 2002, j'obtiens une interview d'Archive, je suis fou car leur album *You all look the same to me* a largement squatté ma platine ces derniers mois, direction donc les loges du Zénith de Lille pour rencontrer le collectif. Et là, c'est le drame ! Même quand les mecs sont super sympas et font tout pour te mettre à l'aise (ce qui n'est pas toujours le cas, coucou Shar-ko), ton interview peut virer à la galère. Premier élément perturbateur : la coupe du Monde, si la France a fait pâle figure, la compétition continue et mon entretien se déroule en même temps que Brésil-Turquie, une demi-finale accrochée que le groupe, fan de foot, suit du coin de l'œil et de l'oreille. Deuxième élément perturbateur : la technique, à l'époque, j'enregistre les interviews avec un micro et celui-ci déconne, c'est une catastrophe de devoir faire comme si tout allait bien alors que tu sais pertinemment que l'enregistrement que tu vas récupérer sera rempli de coupures et de grésillements. Troisième élément perturbateur et non des moindres : ils sont Irlandais et déconneurs. Et j'ai beau me débrouiller un peu en anglais, suivre une conversation avec 3 Irlandais amateurs de jeux de mots et excités par un match de foot, c'est du sport ! Leur accent à couper au couteau me force à d'énormes efforts de concentration et c'est ensuite avec de très nombreuses écoutes que je pourrai enfin comprendre ce qu'ils voulaient me dire... et rire à leurs calembours.

#### Extrait

#### **Vous lisez les critiques sur votre travail ?**

Danny : On ne parle pas français ! On aimerait bien...

#### **(rires) Oui, mais ce qui est paru en anglais ?**

Danny : Dans l'ensemble, on a été assez bien accueillis.

Craig : Que pense de nous la presse française ?

#### **Ce que j'ai lu était plutôt élogieux, pratiquement tout le monde vous compare à Pink Floyd...**

Craig : oui, ça revient souvent

#### **Vous prenez ça comme un compliment**

Darius : Oh oui !

#### **Ça ne vous énerve pas un peu à la fin ?**

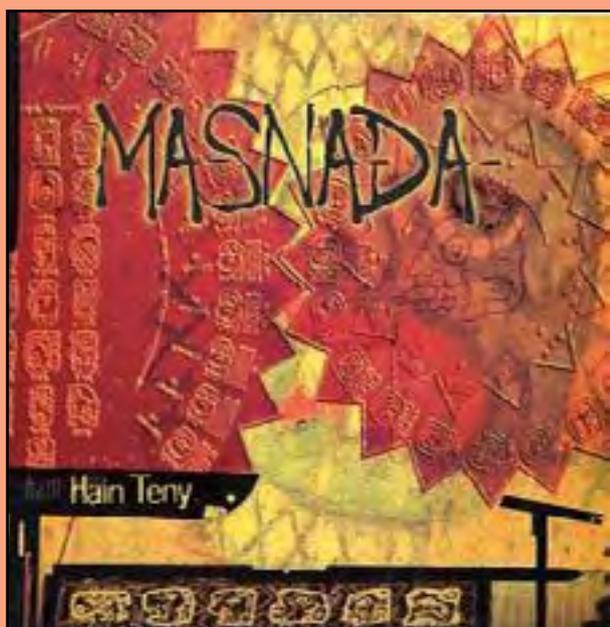
Craig : Il faut bien comprendre qu'il n'y a pas des tonnes de groupes qui, comme les Floyd, ont mis des éléments atmosphériques dans leur musique.

**[NDO : pas évident de traduire, en anglais ça donnait «put space in their music» et Darius a enchaîné en déconnant sur l'ambiguïté «put space» // «put spice» (espace/épice) ... puis Danny lui a lancé un «space man» qui n'a rien arrangé à la poursuite sérieuse de la réponse !]**

Mais on adore ce que fait Pink Floyd, c'est clairement une de nos grandes influences, on le revendique et on est assez content que les gens pensent à eux en nous écoutant.

#### **Un autre nom qui revient, c'est Radiohead, pour le chant sur les titres plus pop...**

Craig : Je suis un peu moins d'accord, là, je crois que c'est plus parce que Radiohead est la référence absolue actuellement en terme de pop, je ne chante pas vraiment dans le même état d'esprit.



## MASNADA

**HAIN TENY**

[Autoproduction, 1999]

Masnada fut une grosse claque sur scène, et aussi une grosse claque sur album. Rencontré au passage des Eurockéennes, Hain Teny tient une place spéciale dans ma discographie sélectionnée...

### **Extrait**

Non content de posséder un gros son, un beat effrayant, il faut aussi que Masnada agrmente ses intros, de rythmes électroniques, l'achèvement, n'en est que plus fatal. «Coward», un autre déluge sonore, changement de rythme, break, pas facile de les suivre, accrochez vous, petit passage étouffé, on fait monter la sauce, doucement, bruyamment, Go, Masnada, reprend plus speed, vous laisse sur le bord de la route, c'est pire que les montages russes, un relief impressionnant. «Told», troisième morceau de cet opus, petite intro à la basse, cris d'outre-tombe, effrayant, des guitares peu rassurantes, heureusement, Jeremy vous rassure, doucement, un pur chef-d'oeuvre, cris, choeurs pour se sauver de la nuit. Break, dans l'influence d'Incubus, indéniable, voix et basse, de façon groovy-fusion. Le Maelström Masnada, se déchaine...

■ Pooly



## THE RASMUS

**DEAD LETTERS**

[Playground Music Scandinavia, 2003]

Mine de rien, j'ai chroniqué quelques disques pour le W-Fenec. Aucune idée du nombre, bien moins qu'Oli, Ted ou Aurelio, mais j'ai modestement contribué à l'alimentation de la base de données du site. J'assume tout ce que j'ai écrit... ou presque. Je reconnais m'être un tout petit peu enflammé à propos de Dead letters de The Rasmus. D'autant que je me souviens bien avoir bassiné du monde avec ce disque ! Me replonger dans cette chronique "hasardeuse" m'aura au moins permis de corriger quelques fautes d'orthographe.

### **Extrait**

The Rasmus joue parfois la carte du rock lourd et entraînant au refrain entêtant («In my life», «Time to burn»), et s'aventure même dans la «romantic song» («Not like the other girls», «Funeral song») pour mieux retrouver les ambiances chaudes et électriques («Back in the future») dans l'esprit surf américain... c'est difficile à croire pour des nordiques, mais c'est pourtant vrai. En bref, onze titres de bon calibre, qui jouent l'atout sympathie et qui restent crédibles. A consommer avec générosité et surtout sans se prendre la tête. Car c'est bien de ça dont il s'agit. Une bonne bouffée d'air frais de la part de quatre copains qui s'amuse, tout simplement. Faisons de même et ce à partir du 13 janvier 2004, date de sortie française !

■ Gui de Champi



## PIERRE LA RUDA SALSKA

**En tant que fan de La Ruda Salska, retrouver Pierre et Manu dans Villa Fantôme m'a procuré un réel plaisir et m'a rappelé dans le même temps d'excellents souvenirs d'un groupe qui a brûlé les planches de France et de Navarre des centaines de fois. Retour vers le futur avec Pierre...**

**Il y a 25 ans, avec La Ruda Salska, vous vous apprêtez à sortir en indépendant L'Art de la joie qui débouchera sur une signature chez Yelen ! Quels souvenirs gardes-tu de cette époque ?**

Tu sonnes juste en évoquant L'Art de la joie, car le disque va être édité au printemps en double vinyle via le label angevin Wiseband, il est déjà disponible en précommande sur le site du label... C'est évidemment un grand souvenir, car c'est l'album qui nous a définitivement lancés après Le prix du silence qui avait marqué les esprits. Nous avons fixé ce disque avec les moyens du bord en nous enfermant pendant un mois dans la grange de Rodolphe. C'était une période d'un

enthousiasme violent, car on sentait qu'on touchait au but. Nous avons enregistré entre les duvets, les câbles et les cannettes en nous relayant pour dormir sur place afin de garder le matos. Un deuxième album est un tournant dans l'histoire d'un groupe. Avec des morceaux comme «Que le bon l'emporte !», «Le bruit du bang» et évidemment «L'art», on savait qu'on avait la came pour y croire. La vie n'était pas pour autant simple, loin s'en faut, mais on quittait peu à peu «L'école des sous-sols» et c'était musicalement une période bénie.

**Nous fêtons nos 25 ans, mais ça fait plus de trente ans que tu fais des groupes et des concerts. Éprouves-tu toujours le même plaisir à entrer en studio ou à tourner et faire des concerts qu'à tes débuts ?**

Je suis souvent inquiet en studio, tendu, car c'est le révélateur d'un travail accompli en amont et on n'est jamais sûr de rien. Est-ce que le texte va prendre par exemple ? Je ne me laisserai jamais par contre du miracle de voir un morceau naître lorsqu'il sonne tel qu'on l'espérait. C'est, je crois, en musique ma plus grande joie. La scène pour moi est très importante. J'ai besoin de cette adrénaline qui bouscule. J'ai dépassé depuis bien longtemps le millier de concerts, mais je n'aborde jamais ça à la légère, car le plaisir passe par le fait de se sentir en phase, dans l'instant.

Si on est à côté de ses pompes, c'est un fardeau, on se sent enfermé... Par bonheur c'est très souvent pour moi une libération.

**Tu es le premier artiste que j'ai interviewé pour le compte du W-Fenec, avec beaucoup de recul, je m'étais bien débrouillé ?**

C'était un long entretien au moment de la signature chez Yelen Musiques, un moment important dans l'histoire du groupe. Un très bon papier.

**Quels sont les trois albums et les trois groupes qui t'ont marqué ces 25 dernières années ?**

Par exemple : Back to black d'Amy Winehouse, Truelove's gutter de Richard Hawley ou Dirty radio de Sally Ford. Concernant les groupes, pour quoi pas The Last Shadow Puppets, The Killers ou encore Dead 60's ou Fontaines D.C...

**Tu as fait énormément de concerts avec La Ruda. Instinctivement, quels sont les trois concerts dont tu gardes le meilleur souvenir ?**

Le premier au «Café de La Poste» à Saumur en 1993 et l'avant-dernier en juillet 2019 sur la grande place du Théâtre de la ville devant 8 000 personnes. Cela résume bien notre parcours. Entre-temps mille concerts et mille histoires. Les plus grandes scènes et les plus petites. Pour faire le nombre, je citerais également le concert au Festival Fuji Rock en 2011 au Japon qui fut pour nous l'occasion d'une tournée mémorable.

**Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

Le caractère «streamable» permet d'écouter dans l'instant un artiste suite à la lecture d'une chronique. C'est un aspect qu'on peut trouver positif. Cependant l'immédiateté ôte une part d'excitation, de celle qu'on pouvait avoir lorsqu'on se mettait en quête d'un disque qui semblait nous parler. La chronique quoiqu'il adienne est très importante pour intriguer, nous guider dans cette masse de propositions.

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore un peu «exceptionnel», tout le monde dans le groupe était «connecté» ?**

Non et pour ma part je ne suis toujours pas réactif sur ce point ce qui me vaut souvent des reproches, car on me fait observer que cela fait perdre du temps. Je conteste ce point, car en un coup de fil on fait parfois l'équivalent de trois jours de mails. À l'époque cependant, Philly était très investi sur les réseaux et il proposait un re-

tour après chaque concert aux abonnés de notre newsletter, Le bruit du bang. C'était très interactif et on pouvait suivre le groupe au quotidien sur la route.

**Ta manière d'utiliser Internet a-t-elle évolué avec le temps ?**

Sincèrement, je l'utilise peu sauf parfois dans le cadre de la musique pour découvrir tel groupe ou tel morceau... souvent après lecture d'une chronique justement. Je ne suis pas doué pour ça. Je n'en ai pas le goût.

**Tu es nostalgique de cette époque où les contacts étaient plus «vrais» ?**

Peut-être, mais je mesure que chaque époque a ses codes... Le téléphone portable a changé beaucoup de choses et je ne me fais toujours pas à son utilisation, à l'addiction qu'il engendre. Mais quand j'étais même, je passais beaucoup de temps devant la télé juste par habitude... Ce n'était pas souhaitable non plus. Pour être franc, voir des écrans partout me fatigue.

**Va-t-on avoir la chance de retrouver Villa Fantôme en concert en 2023 ? Et pourquoi pas une tournée avec Lénine Renaud, vos frères de label et composé de membres de Marcel et son Orchestre avec qui vous avez énormément tourné ?**

À partir d'avril 2023, la fréquence de nos concerts sera beaucoup plus régulière. L'album aura un an et les choses vont se décanter peu à peu. Le public est chaque fois un peu plus nombreux. Cela va dans le bon sens. Nous jouerons au Festival des Feux de l'Été par exemple à Saint-Prouant où les Marcel ont joué l'année dernière. On finira par se croiser. Dans l'attente nous serons plusieurs fois avec les Liquidators, groupe ska de Lille, dans lequel évolue JB. Quant à jouer avec Lénine Renaud, c'est tout sauf une mauvaise idée. Pour conclure, c'est bien d'évoquer Marcel et son Orchestre, car cela nous ramène à ta première question et L'Art de la joie quand, à l'époque, on faisait tournée commune avec eux. Cela a duré un an et c'était très, très, très intense... Je les salue au passage.

**Merci Pierre, merci Fred Lombard.**

■ Gui de Champi  
Photo : Christian Ravel



## LA RUDA SALSKA

### LES VIEILLES CHARRUES (2000)

Au cours de l'été 2000, je postais sur le forum du groupe Masnada des "reviews" journalières de l'édition 2000 des Eurockéennes. Oli, qui visitait le forum, m'a demandé de rédiger une chronique de la journée du dimanche, Pooly ne pouvant assister à l'intégralité de la journée. On dirait que ça s'est bien passé, car Oli m'a ensuite proposé de collaborer lors d'un prochain concert ou un prochain fest. Je lui indique que je compte me rendre à la fin du mois aux Vieilles Charrues et ni une ni deux, Oli m'accrédite avec mon frère ! Je profite de mes accès presse pour solliciter via Patricia de Yelen une interview de Mass Hysteria et de la Ruda Salska. Pierrot, le chanteur du groupe de ska rock, nous accueille dans l'algeco servant de loges. Pour une première interview, je suis verni !

#### *Extrait*

**Vous êtes essentiellement un groupe de scène [ouais] et donc vous allez sortir un album «live» cet automne [oui, au mois de novembre] : est ce que vous pensez que vous allez réussir à restituer tout votre côté live dans ce disque pour les**

#### **gens qui ne vous connaissent pas ?**

Non, on ne le restituera jamais tout à fait, et puis tant mieux parce que sinon cela ne servirait plus à rien que les gens viennent nous voir, mais disons qu'on va essayer de se rapprocher de l'esprit du live. Ça ne sera jamais tout à fait pareil, parce qu'il y a aussi la notion du rendez-vous, la notion du visuel. Ça étalonne pas exactement le même son que quand on est sur scène, mais du moins ça sera joué beaucoup plus instinctif parce que c'est vrai que les morceaux qu'on joue sur album, quand on les joue sur scène, c'est pas tout à fait la même ambiance, le même climat. Donc on va essayer de se rapprocher de ça et c'est vrai qu'on sera plus dans l'essence même de la Ruda, même si le côté studio est intéressant. Il faut concevoir le studio et le live de façon complètement différente : ce sont 2 exercices de style à part, et donc qui se traitent un petit peu différemment. On met volontiers plus les choses à plat sur un studio, justement, le rôle du live est d'aller au-delà de la chanson et lui donner l'interprétation qui soit plus instinctive. Donc c'est une autre facette des morceaux, une autre facette de la Ruda. C'est vrai que le live, ça répartit beaucoup plus notre esprit.



## BURIED INSIDE CHRONOCLAST

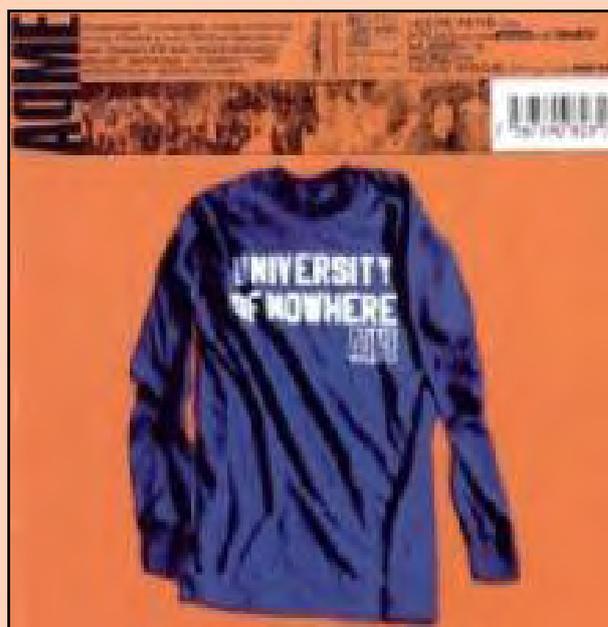
[Relapse Records, 2005]

Parfois un album se distingue, non seulement par la musique, mais aussi par le concept entier (maintenant entièrement banni avec le mode shuffle et l'attention chaotique d'une vie moderne esclave d'un rush d'adrénaline fournie par un petit parallélépipède bourré d'électronique nous (r)accrochant à Internet), liant chacun des titres à un ensemble cohérent issue d'une vision globale. En une phrase comme en cent...

### **Extrait**

À la limite du screamo parfois, un Envy à la vitesse d'exécution millimétrée, aux ambiances éthérées comme sur un «Time as imperialism», qui démarre doucement mais sûrement, et met sa stratégie d'échec et de domination en place.

■ Pooly



## AQME

### UNIVERSITY OF NOWHERE

[Nowhere, 1999]

Après la découverte d'albums dans notre boîte aux lettres, on a également reçu des «demos», il y avait donc des groupes totalement inconnus dont l'un des premiers réflexes était d'aller à La Poste pour nous faire parvenir leur bébé. Parfois, ce n'était franchement pas terrible, d'autres fois, il y avait coup de foudre. Je suis tombé amoureux de ce University of Nowhere d'AqME, sans pouvoir l'expliquer, je sentais un truc que d'autres (et ils étaient nombreux) n'avaient pas. En cherchant bien, on doit trouver des maxis chroniqués chez nous de groupes qui n'ont plus rien fait ensuite mais on a aussi eu le nez creux pour pas mal de combos qui ont fait une carrière assez exceptionnelle ! Et on a suivi AqME tout au long de son histoire avec ses hauts, ses bas, ses séparations, ses réinventions, ses embûches et ses succès.

### **Extrait**

L'intro toute tranquille de «A jamais» nous ramène aux côtés «pop» du combo qui n'hésite pas quelques secondes plus tard à embrayer sur les côtés «néo», «core» et même «noisy», Toma entre deux roulements promène sa voix dans tous ces registres... La montée de riffs successifs de «Words» débouche sur un titre en anglais qui n'est pas sans ME rappeler quelques KoRneries. .

■ Oli



## G-REM MASNADA

**Masnada et le W-Fenec, c'est une longue histoire d'amour, Gui de Champi a géré leurs lumières sur de très nombreuses dates, j'ai géré leur site web durant quelques temps, c'était plus qu'un «groupe chronique» dans nos pages, c'était une autre famille qu'on retrouvait sur des week-ends, entre petites et grandes scènes... Ne pas reparler un peu de cette époque sans eux, c'était impensable et celui qui tient toujours le micro, c'est G-Rem !**

**Il y a 25 ans, vous prépariez la sortie de votre EP Hain Teny, quels souvenirs gardes-tu de cette époque ? Tu avais accès à Internet ?**

J'en garde évidemment de grands et bons souvenirs ! Les répètes dans le garage d'Anton et Vince, notre première expérience studio et notre premier EP. Le début de notre aventure... Nous étions une véritable petite famille dans le microcosme musical de notre ville Jarny. C'était aussi une époque où plein de groupes rock jouaient dans les cafés, les petites salles de concerts... des tas de rencontres en vrai et une certaine émulation entre les formations locales. Pour ce qui est d'Internet, et bien j'ai le souvenir d'avoir ouvert Netscape Navigator, sans trop savoir ce que c'était, pour la première fois dans la salle informatique de la fac et ça devait être dans ces années-là. Mais une chose est sûre, rien de tout ça à la maison...

### Tu te souviens de ta première rencontre avec Gui de Champi ?

Alors, je n'ai plus le souvenir exact de notre première rencontre mais ça devait être à l'occasion d'un concert sur Nancy au début des années 2000 (?). Nous avons aussi un forum de la «Masnada team» dans lequel Gui était actif. Au-delà de notre première rencontre, je me souviens surtout des nombreux moments que nous avons partagés, sur la route dans le camion, dans les soirées après les concerts... Il faisait partie de l'équipe, notre Gui de Champi, et a même été notre lighteux !

### Vous tourniez beaucoup et on s'est souvent croisé sur les routes, tu as un souvenir particulier partagé avec un des membres du W-Fenec ?

C'est clair ! Toujours un plaisir de revoir un membre du W-Fenec ! Après notre concert aux Eurockéennes en 1999, je me souviens que l'on avait reçu un courrier d'Oli et Pooly du W-Fenec. Un courrier dans lequel ils disaient tout le bien qu'ils pensaient de nous, nous qualifiant même de révélation de ce festival, rien que ça. Le début d'une grande histoire d'amour... Nous nous sommes ensuite rencontrés plusieurs fois sur des concerts, des interviews et même en studio. À chaque fois, ce fut de grands et bons moments. Je me souviens d'un after en Belgique où, un tout petit peu alcoolisés, nous avons fini par jouer à la pétanque dans un escalier avec un certain André Gielen... ou encore une autre fois où Oli a gentiment accepté de me renvoyer mes baskets que j'avais «oubliées» aux 4 Ecluses à Dunkerque.

### Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?

Déjà, je me souviens que j'allais acheter des magazines comme Rocksound pour y lire les chroniques d'albums et reviews de concerts. Tu as raison, la chronique était très importante et pouvait conditionner l'achat du disque. Elle l'était tout autant pour le groupe qui venait de sortir son album. Aujourd'hui, tout est accessible en masse. Avant tu achetais des CDs et tu prenais le temps de les écouter. Maintenant, tu as des milliers d'albums en mp3 que tu n'écoutes même pas. Dans l'opulence du streaming, je pense que la chronique faite par des personnes avisées peut encore délivrer quelques repères et aider à faire un certain tri.

### En quoi as-tu changé en 25 ans ?

J'aimerais te la faire à la Julio Iglesias «Je n'ai

pas changé»... mais la vérité se rapprocherait plutôt du morceau de Michel Delpech «Quand j'étais chanteur» :).

J'ai vécu de grands et bons moments avec Masnada. Aujourd'hui, je suis papa de 2 filles et je vis d'autres grands moments. Une autre partie de ma vie. J'ai énormément de respect pour les groupes qui sont encore présents comme Mass Hysteria ou encore Lofofora. Au niveau musical, je t'avoue sincèrement être un peu largué et serais incapable de te sortir le nom d'un nouveau groupe qui déchire.

### Tu es encore dans la musique puisque tu fais des «covers», tu peux nous en dire plus ?

La glotte commençait à me chatouiller un peu, j'ai alors décidé de m'équiper pour pouvoir enregistrer quelques covers. J'ai commencé à publier sur Facebook et les retours étaient plutôt bons. J'ai alors créé **Rock My Cover**, concept dans lequel je chante sur des instrus trouvées sur le net et où je fais également appel à de vrais gens pour les instrus sur certains morceaux. L'occasion de garder un pied dans la musique et de se faire plaisir. Tu peux retrouver tout ça sur Facebook et sur Youtube.

### Tu crois que le W-Fenec existera encore dans 25 ans ?

Je l'espère sincèrement. Ce serait beau.

### Merci G-Rem ! Au plaisir de se recroiser en vrai un de ces quatre !

■ Oli





## DISTURBED

### PARIS, ZENITH (2001)

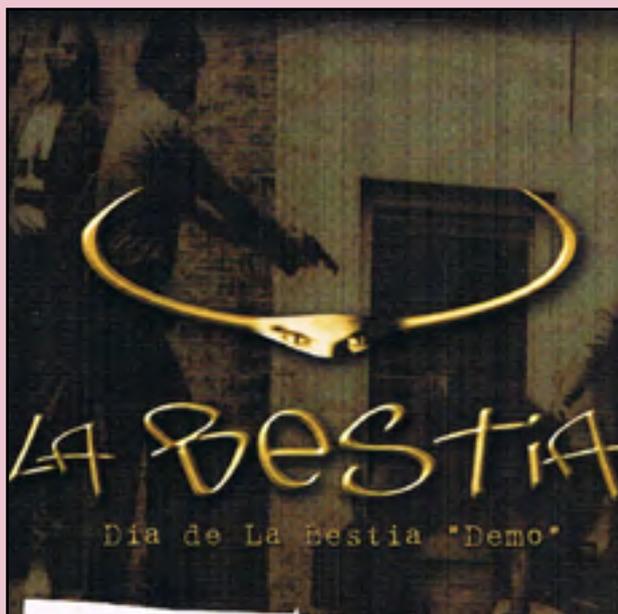
En janvier 2001, le W-Fenec a trois ans et alors qu'on est parti de rien dans nos cambrouses respectives, me voilà invité au Zénith de Paris pour interviewer un des groupes les plus en vue cette année-là : Disturbed. Leur album *The Sickness* fait un carton (5 millions de copies écoulées) et Marilyn Manson les emmène dans sa tournée européenne. C'est donc une très grosse date et je me retrouve dans un univers qui m'est encore assez peu connu entre backstage à l'américaine et tourbus grand luxe. En 25 ans, même si on a eu l'occasion d'interviewer pas mal de grosses machines, on ne s'y habitue pas aisément, alors quand c'est la première fois, je suis accompagné de Sébastien Paquet et on n'est pas trop de deux pour animer la discussion avec un Dan (guitariste) plutôt bavard.

#### **Extrait**

**Qu'est-ce que tu penses d'Internet, c'est un outil de promotion ou alors, ça te fait peur avec Napster ?**

Internet est un excellent moyen de communi-

quer, on parle avec plein de groupes, on reçoit des mails du monde entier, ce sont des gens qu'on n'aurait jamais pu rencontrer, on a des mails du Brésil, de Nouvelle-Zélande, de partout dans le monde. Pour Napster, il n'y a pas de problème, on est favorable à Napster. Si on a des chansons qui sont enregistrées, c'est pour les faire écouter aux gens. Peu importe comment ils se les procurent... Quand on était un petit groupe, on distribuait nos démos gratuitement pour être écouté, là c'est pareil mais pour le monde entier. Il y a des gens qui viennent au concert et qui nous disent «Si je suis là aujourd'hui, c'est que j'ai entendu vos morceaux sur Napster et que je suis devenu fan». C'est bien, je ne voudrais pas qu'on nous vole des morceaux pour les mettre sur Napster, des trucs qui ne sont pas encore sortis, mais une fois que le morceau est terminé et qu'on le donne à écouter, autant qu'un maximum de gens puissent l'entendre. Ce n'est pas un problème parce que les mecs qui chargent les morceaux, ils viennent aux concerts, ils achètent les T-Shirts, ils deviennent fans du groupe et en parlent à leurs potes et tout cela fait que c'est bien pour nous !



## LA BESTIA

### ROUEN, BATEAU IVRE (1999)

Le W-Fenec ne serait pas le site qu'il est maintenant, sans le support du début des groupes locaux que chacun des membres a rencontrés, et en particulier pour moi, La Bestia, un groupe énorme à la gentillesse inégalée. RIP à Jimi, Mickael et les autres qui nous ont quittés trop vite. Mon premier live report, un soir de décembre où les trottoirs s'étaient transformés en patinoire.

#### **Extrait**

La Bestia arrive enfin, avec son chanteur énergique, son bassiste déluré, son guitariste charismatique, et son batteur concentré. Le style ? Comme annoncé bien fort sur les affiches qui inondent le campus : du néo-métal pure souche, influence Lofofora et consorts. La Bestia a réussi à faire bouger du monde sur Rouen. Un pogo s'improvise dans la salle, excellent. Jump ! Jump ! Jump ! Hola, on veut que ça bouge. 11 chansons, un set court mais rondement mené, pas de rappel, La Bestia ne triche pas avec son public.

■ Pooly



## BILLY THE KILL

### DEMO

(Autoproduction, 2005)

Il m'est arrivé une fois dans ma carrière au sein du W-Fenec de chroniquer un disque qui ne sortira jamais. Il s'agit de la première démo de Fred Allérat aka Billy The Kill. C'est d'autant plus frustrant que cette démo est juste géniale. Simple et épuré, ce premier témoignage sonore (qui donnera naissance à trois albums dont deux chez Kicking Records) est synonyme d'une période où Fred m'hébergera pendant les exams que je passais à l'époque du côté de Dijon. Pendant les sessions de révision, Fred me jouait ses chansons (dont "I can write some song" qui fera office de message d'accueil de mon répondeur) et j'ai eu le privilège d'être un des premiers à entendre tout ça.

#### **Extrait**

Enregistrée à l'arrache près de son home sweet home, cette démo de Billy The Kill laissant présager d'excellentes choses pour l'avenir bénéficie avant tout d'une incroyable force : la vérité. Pas besoin d'une armada d'instruments et d'une prod' ricaine pour faire voyager celui qui écoute. Juste quelques pop songs, de jolies mélodies et des frissons qui passent par les enceintes. [...]. «I can write some songs» qu'il dit le Billy. Et dieu sait qu'il a foutrement raison.

■ Gui de Champi



## OLIVIER ET STEPHANE JAFF

**Les frères Stéphane et Olivier Laick avaient d'excellents goûts et ont monté un label avec lequel ça a tout de suite matché ! Bumblefoot, Nihil, eNola, Enhancer sont passés par cette écurie qui est ensuite devenue At(h)ome ! 23 ans après leurs débuts, ils sont toujours là, nous aussi !**

**Il y a à peu près 22 ans, vous montiez un label dénommé Jaff, quel est le premier souvenir que vous avez de cette époque ?**

Olivier : J'avais 30 ans, j'avais déjà occupé 4 postes différents dans le service commercial d'une major, bien compris que les évolutions vers d'autres métiers comme la promotion ou le marketing... étaient quasi impossibles et je n'avais pas envie de finir mes jours à me faire chier bien au chaud dans une grosse boîte... Je suis parti complètement à l'aventure avec l'en-

vie d'apprendre des métiers que je ne connaissais pas, en m'associant avec des gens qui ne les connaissaient pas plus. J'étais hyper excité, c'était l'aventure !

Stéphane : À l'époque, on habitait sur Paris pour aller travailler dans le 95, alors perso, mes souvenirs c'est surtout la A15 (rires). Mais plus sérieusement, c'est l'effervescence de la scène metal de l'époque ! On est allé voir Enhancer en concert dans toutes les salles du 95 je pense. Tu avais tous les jeunes groupes de la Nowhere qui montaient, ce qui avait réveillé toute la scène ! Les collectifs qui se montaient dans toute la France, les «papa» de la scène qui retrouvaient une nouvelle jeunesse comme Lofofora, Mass Hysteria, No One Is Innocent, des festivals qui se montaient - comme le Fury Fest - et puis du rock à la radio, Europe 2, Le Mouv, à la télé : Enhancer à Nulle Part Ailleurs... Le rock en culture mainstream de la jeunesse, c'était marrant quand même !!!

**Avec 22 ans d'expérience, que dirais-tu au toi de 2000 ?**

O : J'étais complètement inconscient ! Porté par la passion de la musique et l'envie de défendre

des artistes pas forcément bankables pour les grosses maisons de disques mais que j'aimais.

S : Emmagazine plus d'expérience et de réseau avant de monter une boîte, petit !!!

### En quoi as-tu changé en 22 ans ?

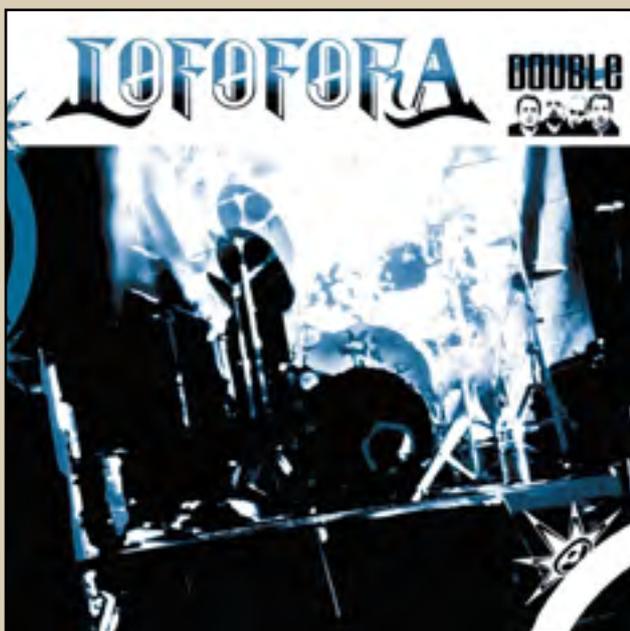
O : J'ai des poils blancs dans la barbe.

S : Tu prends du «cuir» comme on dit. Le label est souvent au centre des attentions... et des reproches. «Quand ça marche, c'est que la musique est bonne. Quand ça ne marche pas, c'est la faute du label». Alors quand tu es là par passion, que tu mets ton propre argent sur la table, et que tu passes ta vie à chercher des solutions pour tes artistes, il faut avoir un peu de recul pour ne pas prendre mal ce genre de petites devises. C'est formateur. À l'heure de l'uberisation des artistes, du crowdfunding et du label service, je milite pour promouvoir le travail, l'expertise des vraies structures label et du métier de producteur.

### Vous aviez accès à Internet ?

O : Oui bien sûr, j'utilisais l'outil depuis quelque temps mais c'était la préhistoire on ne recevait quasi pas de mails, on travaillait avec un truc très étrange qui s'appelle un téléphone fixe pour faire les relances médias, les négos, etc...

S : On a eu Internet dès le départ. J'ai toujours été branché par la technologie pour ma part, en 2000, j'avais 23/24 ans, je m'occupais de la promo locale de ce premier label, j'ai directement commencé à répertorier et contacter ces nouveaux médias qu'on appelait des «webzines»... dont un certain W-Fenec. Je montais des opés avec les ancêtres des Spotify/Deezer qu'étaient FranceMP3 ou Mcity - avec qui j'avais fait un



partenariat sur Bumblefoot je me souviens, j'ai encore les flyers quelque part dans mon bureau.

### Jaff a, entre autres, lancé Enhancer qui revient sur scène cette année. En 2000, vous pensiez qu'un groupe aussi «à la mode de l'époque» pourrait résister ainsi au temps ?

O : Je pense que quel que soit le style musical, quand tu as eu un certain succès, tu marques les gens. Enhancer, AqME, etc... ce sont des groupes qui ont été écoutés par toute une génération, tout le monde écoutait du rock à l'époque dans les collèges, lycées, tout le monde avait un t-shirt Nowhere... Donc je ne suis pas surpris qu'en se reformant, ils suscitent encore de l'intérêt. Je suis content pour eux, on a fait un bout de route ensemble, j'en garde d'excellents souvenirs et Enhancer c'était puissant en live ! Mais «résister au temps» c'est plus un terme que j'emploierais pour des artistes dont la carrière dure sans interruption discographique comme Iggy Pop... ou Lofofora au hasard (rires)

S : Je me souviens surtout qu'après leur signature chez Barclay/Universal, j'avais tous les webzines de France et de Navarre qui m'appelaient pour avoir des places de concert. Car, contrairement à nous, leur nouveau label ne considéraient pas les webzines comme des médias (rires).

### Après Jaff, il y a eu At(h)ome, j'ai l'impression qu'on a une relation «privilegiée» avec vous. C'est juste un point de vue ou vous êtes en réalité super sympas avec tous les médias ?

O : On a une relation privilégiée, c'est sûr, car en 2000 on développait nos premiers partenariats avec vous. On s'est connu enfants et on a grandi ensemble, c'est peut-être un détail pour certains, mais pour moi ça veut dire beaucoup. On est des descendants de sidérurgistes... Lorraine cœur d'acier ! On est des gens fidèles et entiers, ça peut faire tâche dans un milieu parfois très superficiel mais c'est comme ça et ça ne changera pas.

S : Cœur avec les doigts.

### Il y a 25 ans, lire une chronique était quasi obligatoire tant l'écoute n'était pas toujours possible, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?

O : Il y a 25 ans, l'écoute était possible mais il fallait s'en donner la peine c'est-à-dire aller chez un disquaire... C'est l'écoute immédiate qui était impossible, mais rien n'était immédiat au final, pour consommer il fallait se déplacer. Aujourd'hui, tu n'as plus d'effort à faire, ça te tombe tout cuit dans le bec en 3 clics et quand ça n'est



pas le cas, tout le monde gueule. La pénurie des matières premières avec le COVID qui a entraîné des ruptures et rallongé les délais de production/livraison dans tous les secteurs nous le montre bien. Mais pour répondre à ta question l'écoute ne remplace pas la chronique, la chronique c'est bien plus, c'est un point de vue, un disque expliqué par quelqu'un qui va donner sa vision d'un album mais en le mettant en perspective par rapport à une discographie et un courant musical. Il y aura donc du subjectif et de l'objectif dedans, c'est une explication de texte en quelque sorte. Elle sera toujours nécessaire et intéressante pour les gens qui ont envie de creuser un peu, s'informer... et ne pas être d'accord avec le journaliste parfois ! (sourires)

S : J'ai toujours regretté un manque de curiosité. La génération actuelle a accès à tout, tout de suite. Et au final, plutôt que d'être curieuse, elle se contente de «consommer» ce qu'on lui met en avant que ce soit sur Netflix ou Spotify. On surconsomme la dernière nouveauté et on en oublie de regarder d'où elle vient. Je ne caricature pas tant que ça. Je ne fais pas non plus de nostalgie poussiéreuse. Juste à l'époque des disquaires et des vidéoclubs, ton album ou ton film que tu avais «réussi à trouver» n'avait pas la même saveur qu'une suite morne de liens suggérés par un algorithme. La chronique, le conseil de passionné, permet, je trouve, de dépasser cette manière de consommer la musique et de revenir dans un monde où on échange, on débat, on défend... C'est précieux, ça fait sortir des sentiers battus, tant pis pour l'algo !

**L'actu du label ce sont les sorties de Kent, Darcy, Cachemire, Flor Del Fango, Lenine Renaud**

**ou Bukowski, c'est riche et varié, à part leur label quel est leur point commun ?**

O : Le dénominateur commun de tous nos artistes c'est de nous, Stéphane et moi, toucher artistiquement sur album et/ou en live et qu'on pense que cela fait sens de les accompagner dans leur carrière. On essaye d'avoir des artistes «importants» dans leur registre quelle que soit la musique qu'ils proposent.

S : On veut être le reflet de la scène française. Tous ces artistes en font partie.

Et j'avoue qu'en ce moment, on signe beaucoup de rock. J'ai cette envie d'essayer de participer à un renouveau de la scène, on en parlait tout à l'heure. Et il n'arrivera jamais si on ne fait pas ce travail de production, de signature de nouveaux artistes, de travail de développement. Si ce qu'on fait sur Cachemire, Lofofora, Headcharger ou Tagada Jones donne l'envie à un jeune de prendre une guitare ou à une gamine de se mettre derrière des futs de batterie, je considérerai qu'on a réussi un truc !!!

**Vous croyez que le W-Fenec existera encore dans 25 ans ?**

O : Je ne sais pas mais je vous le souhaite ! Et puis, vous n'avez pas le droit d'arrêter avant nous (rires) Merci pour cette interview et pour le soutien depuis tout ce temps !

S : (rires) Exact ! Tant qu'on ne s'arrête pas, vous ne vous arrêtez pas, obligé ! Et je vais te dire, avec ce qu'on a prévu pour les années à venir, vous avez intérêt à faire chauffer vos crayons !!!

**Merci Olivier et Stéphane !**

■ Oli





## dEUS

### PARIS, SALON DU PANTHÉON (2008)

Cette première interview que j'ai menée pour W-Fenec est sans conteste l'une des plus marquantes à ce jour. J'avais un peu d'appréhension pour plusieurs raisons : la première est évidente, le devoir d'accomplir ma mission avec réussite et de rassurer mes collègues sur mes compétences ; la deuxième concerne le statut du groupe à cette époque là, je m'étais remis dans une période dEUS, tout en sachant qu'un nouvel album allait arriver, allait-il être à la hauteur ? Et la troisième est plus personnelle, Tom étant un musicien que j'admire énormément, d'une classe géniale en plus, n'allais-je pas être intimidé en quelque sorte ? Voire totalement dépassé par l'événement : le rencontrer.

Arrivé dans ce lieu occupé par des gens guindés, un peu à l'opposé de l'ambiance du dernier concert de dEUS auquel j'avais participé, à savoir dans un appartement à Montréal, j'aperçois un Tom plutôt fatigué qui avait enchaîné je ne sais combien d'interviews durant toute la journée, entrecoupées de sessions photos. J'étais le dernier à m'entretenir avec lui, je le sentais moyen, et au final ça a été une crème de bout en bout.

À la fin de l'interview, il me fait : "Ted, tu viens nous voir demain soir, hein ?" J'étais gêné car je n'avais pas pu avoir de place, c'était complet depuis un bail et son label de l'époque n'avait pas pu m'avoir d'invitation, et il me répond de façon assurée "Non non, tu viens, je te le confirme, tu es sur ma guest list personnelle." Je rentre chez moi heureux comme tout d'avoir pu rencontrer quelqu'un que j'estime beaucoup en tant qu'artiste et puis quand j'ouvre la porte de mon appartement, je le découvre sens dessus-dessous, un vrai carnage, je venais de me faire cambrioler et voler des affaires dont mon ordi. Dans le genre «ascenseur émotionnel», je crois qu'il est dur de faire mieux.

#### *Extrait*

**Pour terminer, avec le temps, il y a t'il une question pour laquelle tu ne souhaites vraiment plus répondre ?**

La scène belge !

**T'as vu, je te l'ai pas posée !**

Non et je t'en remercie. Vraiment, celle sur la scène belge, j'en ai marre donc passons (rires).

**Merci beaucoup Tom !**

Merci à toi ! Tu viens voir dEUS demain ?

■ Ted



## MOUSS MASS HYSTERIA

**C'est Mouss de Mass qui a répondu à notre petite série de questions «anniversaire», on en a profité pour avoir quelques infos sur le Tenace qui arrive...**

Tout d'abord nous, Mass Hysteria, souhaitons un joyeux et furieux anniversaire à W-Fenec qui suit la scène française et étrangère depuis 25 ans avec sérieux et probité... Champagne !

**Merci ! Il y a 25 ans, vous défendiez Le bien-être et la paix sur scène, vous imaginiez encore jouer «Knowledge is power» ou «Donnez-vous la peine» 25 ans plus tard ?**

Concernant «Donnez-vous la peine» ou «Respect to the dancefloor» nous les jouions encore il n'y a pas si longtemps... Ils ne sont plus sur la set-list mais peuvent bien réapparaître... donc un oui absolu quant au fait de les jouer aujourd'hui en live.

**Quels souvenirs as-tu de cette époque ?**

Mes souvenirs sont lumineux et plein d'innocence car je ne me doutais pas de l'aventure humaine des plus furieuses qui s'annonçait... c'était rock'n'roll à bloc, on jouait encore dans les

bars et les café-concerts, on dormait sur place ou parfois chez l'habitant, c'était fou !

**Tu avais accès à Internet ?**

J'ai eu Internet dès que ce fut possible mais en ce temps-là, il n'y avait aucune plate-forme, ni réseau, bref, quelques sites... C'était utile pour les mails mais c'était l'âge de pierre d'Internet...

**Pour ce numéro, on a interviewé des membres de Leto, Sriracha, La Ruda, ArtSonic, c'est pas si simple de résister au temps, comment Mass y arrive ?**

Résister au temps... il n'y a pas de recette mais pour Mass, ce qui fait que nous sommes encore là avec passion, c'est juste que nous avons encore une «complicité» et ça c'est la base. Quand on est ensemble, on est content d'être là et on se le dit. On a encore la connerie pour se marrer, se vanter et surtout de ne pas se prendre au sérieux. Il n'y a pas de chef ou leader... Mass Hysteria est une petite entreprise familiale qui échappe à la crise et on croise les doigts pour que ça dure encore un peu voire longtemps !

**Vous tournez beaucoup et on s'est souvent croisé sur les routes, tu as un souvenir particulier partagé avec un des membres du W-Fenec ?**

J'ai des souvenirs avec W-Fenec lors d'interviews où l'on se marrait bien mais surtout lors d'after dans les loges... mais ça, ce n'est pas à moi de balancer !

**On ne balancera pas non plus ! Il y a 25 ans, lire une chronique était une évidence, aujourd'hui, ça a encore du sens quand tout est «streamable» ?**

Bien sûr qu'une chronique est encore utile et pleine de sens ! Tout est streamable mais l'un va avec l'autre. Il ne faut pas négliger le «old fashioned» au nom du tout moderne ! Je compose mes textes comme au premier jour, j'avais quinze ans, c'est-à-dire que je compose exclusivement au stylo et papier. Jamais je n'ai utilisé un ordinateur, une tablette ou autre pour composer. J'écris tout à la main. Des centaines et des centaines de feuilles raturées à chaque album. C'est pas écologique mais je m'en fous. L'écriture, c'est un stylo, du papier et un cerveau, point.

**Vous préparez la sortie de Tenace, on peut avoir un mot sur ce nouvel opus ?**

Pour la composition des textes, j'avais gratté comme une fourmi japonaise pendant la triste période COVID. Des tonnes d'écrits et des ébauches... puis début 2022 alors que je rentre en compo d'album, je jubilais grave d'avoir autant de matière pour composer en me disant que je serais plus serein et confiant pour une fois ! Et puis je ne sais pas comment cela est arrivé mais j'ai perdu tous mes écrits !!! Impossible de mettre la main dessus. J'ai tout retourné chez moi j'étais comme un fou... même la cave... j'ai tout retourné ! C'était dans un carton qui a dû partir à la poubelle avec tant d'autres car on avait fait le vide dans notre appart, ma femme et moi pendant le putain de confinement... Donc, j'ai commencé la compo de Tenace avec une feuille blanche, mon angoisse ! Le propos est peut-être plus brut du coup, moins travaillé dans le style... moins poétique peut-être aussi. Mais la période COVID n'a pas fini de faire des émules car on a vécu un confinement que l'humanité n'a jamais connu, du jamais vu ! Donc cet album est profondément axé sur cette période trouble. J'ai dit ou écrit tout ce que j'avais à dire... et ça va loin !

**Tu crois que le W-Fenec existera encore dans 25 ans ?**

Bien sûr que W-Fenec sera là dans 25 ans et nous ferons même une interview pour expliquer pourquoi on fait une 8<sup>ème</sup> tournée d'adieu...

**Merci Mouss, merci Sabrina (Vercords).**

■ Oli

Photo : JC Forestier



## UNEARTHED

UNEARTHED

[Rage of Achilles Records, 2000]

Dans la même veine que Nothing, au détour d'un déstockage massif de HMV sur Oxford Street, un album à la pochette minimaliste mais à l'artwork intrigant, sorti sur Rage of Achilles Records, attire mon œil, et à 99p mon portefeuille aussi. Un pari musical si économe, je suis preneur. La suite est une grande claque inégalée d'un album précurseur.

### Extrait

Difficile de rester de marbre à l'écoute d'Unearthed, passage calme, étouffé, une saturation lente qui décoche lentement ses notes, pour finir sur «The primate exhibit» plombé jusqu'à la moelle, certains émo-kids vont se faire du mauvais sang et feraient mieux d'apporter un soin particulier aux paroles, «We are told that we are free», monté sur une mélodie anaéro-bique. Déconstruits et construits, par forces de guitares, de mélodies bancales et acérées, les titres de Unearthed prennent toutes leurs dimensions sonores grâce à la dimension temporelle, «The primate exhibit» aura du mal à l'infirmier.

■ Pooly



## XAV E-ZIC.COM

**On n'était pas beaucoup sur la toile à la fin des années 90. Du coup, quand un webzine voyait le jour, on regardait par dessus leur épaule et on sympathisait. Avec E-Zic, c'était plus que des collègues. C'était des potes. Ils ont lâché l'affaire dans les années 2000, mais ça n'empêche qu'on est resté en contact avec certains membres de l'équipe, dont Xavier, le créateur/webmaster du webzine.**

**Il y a 25 ans naissait le W-Fenec. Avec E-Zic, vous êtes arrivés un peu plus tard si ma mémoire est bonne. Qu'est-ce qui t'a poussé à l'époque à monter un webzine ?**

Oui, nous avons commencé en janvier 2000, donc 2 ans après vous. Nous avons créé le site avec Omran un soir après avoir vu un reportage sur les startups, en se disant qu'il fallait que

l'on lance notre projet, et le sujet du metal s'est imposé de lui-même étant donné qu'à l'époque nous jouions dans Kobal. Avec le recul, on en rigole encore avec Omran car nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'était une startup [rires].

**Le W-Fenec et E-Zic avaient en commun de relayer des news, des chroniques et des interviews. Mais votre marque de fabrique, c'était de traiter des groupes français. Pourquoi cette orientation ?**

Cette idée est venue de notre expérience avec notre groupe Kobal, des difficultés que nous avons rencontrées. Le but d'E-Zic était d'aider les petits groupes de metal français à avoir une exposition, à être référencés, à exister en gros sur le Web. E-Zic était un portail, le mot à la mode à l'époque [rires] pour les groupes. C'est vraiment le fil rouge de la création d'E-Zic, nous avons imaginé aussi bien de créer des mini sites Internet pour les groupes, que d'organiser des concerts tout en apportant une ligne éditoriale pour créer une cohésion dans la communauté du metal Français.

**Au début des années 2000, nous n'étions pas beaucoup dans la place, et on se connaissait tous. Avec qui entreteniez-vous les meilleurs rapports ? Quels sont les sites de musique que tu consultes encore aujourd'hui ?**

Nos meilleurs rapports étaient avec vous, W-Fenec ! J'ai des souvenirs mémorables des Euro-rockéennes 2001 avec Ring de E-Zic, Gui et Pooly, et sa fameuse tempête qui a causé l'annulation de Deftones le vendredi, ou le festival à Jarny, le Plein air de Rock avec Gui ! Ça faisait partie de ce petit monde des webzines des années 2000 ! J'étais aussi en contact avec Jimmy de Funcore, avec qui nous avons beaucoup échangé et grâce à qui nous avons rencontré énormément de chroniqueurs qui ont ensuite travaillé avec nous.

**Qui avait la plus grande gueule : toi ou Oli ?**  
Oli évidemment [rires]

**Un temps donné, on avait l'ambition de créer un petit festival W-Fenec/E-Zic, mais ça n'a jamais abouti. Par contre, toi, tu as lancé des soirées E-Zic en 2001 avec Enhancer, Boogia, LETO, Masnada, L'Esprit du Clan. Quel souvenir gardes-tu de cette expérience d'organisateur de concerts ?**

Nous en gardons un souvenir incroyable, on en parle encore avec Omran de ces soirées Sonotone ! Nous avons tellement travaillé pour réussir ces deux festivals, on s'était tellement investi

! Cela nous a permis de découvrir un univers que nous connaissions seulement du côté musicien et évidemment du public ! Le premier avec Enhancer, Masnada, Boogia, LETO et Madcraft a été un succès à tous les niveaux, le deuxième avec Carc[h]arias, Masnada et 3°Est a été super au niveau musical mais plus compliqué au niveau des entrées. Cela nous a mis un coup, nous avons pris peur... on était jeune ! Et nous avons annulé la troisième date qui était prévue avec Nihil en tête d'affiche ! Nous avons regretté pendant des années de ne pas avoir continué, si nous devions recommencer, nous commencerions par ça !

**Quels sont tes meilleurs souvenirs de l'aventure E-Zic ? Es-tu encore en contact avec tes anciens collègues du site ?**

Je conserve un merveilleux souvenir de tout ça, j'ai une certaine nostalgie de cette époque, et le regret de ne pas avoir trouvé une motivation suffisante pour faire continuer le site. Ça a été une formidable aventure humaine, des rencontres incroyables, et la découverte du talent musical de toute la scène metal française. Je suis toujours en contact évidemment avec Omran qui est comme mon frère, ainsi qu'avec Ring avec qui nous faisons de la musique pour s'éclater. Tous les autres, cela m'arrive de les croiser lors de festivals, mais j'y vais de moins en moins, donc c'est devenu très rare ! Il reste les réseaux sociaux pour ça.

**Le W-Fenec a muté il y a une bonne dizaine d'années en format magazine en ligne avec quelques tirages papier. Es-tu attaché à ce format de média ?**

Depuis que j'ai quitté la région parisienne il y a 12 ans, j'ai totalement lâché le format papier car je ne prends plus les transports en commun (rires) donc j'avais été étonné de votre choix de passer à ce format mais, au final, c'est une belle réussite qui prouve qu'il y a toujours de la place pour un bon fanzine dès que la qualité est là. Par contre, j'aime beaucoup lire sa version électronique !

**À l'époque, avoir une connexion personnelle était encore un peu «exceptionnel». Pour travailler dans le web depuis plus de vingt ans, quel souvenir as-tu de tes débuts sur la toile ?**

Le Web, c'est une passion depuis 1997 et mon métier depuis 1999. Le souvenir des débuts avec le bruit des modems, la jungle que c'était, le chat de Caramail (rires), on avait l'impression que l'on pouvait tout faire et tout créer, et ce côté «communautaire» d'avant les réseaux sociaux qui a un peu disparu je trouve. Le premier site

Internet que j'ai créée a été celui de mon groupe Kobal, ça a été la première base de ce qui m'a amené à E-Zic !

**Ta manière d'utiliser Internet a-t-elle évolué avec le temps ?**

Oui, forcément. Les technologies ont évolué, l'avènement des mobiles à la place des ordis, les réseaux sociaux, ont fait évoluer ma manière d'utiliser le web. Et comme c'est mon métier, forcément, je suis obligé de suivre ces évolutions, de m'y intéresser. Je n'utilise quasiment plus mon ordinateur hors du boulot, 90% de ma conso personnelle d'Internet est sur mobile. Après, j'ai suivi les sources des sites que je lisais sur les réseaux sociaux, comme beaucoup de monde je pense.

**Quelle est aujourd'hui la place de la musique dans ta vie depuis la fin du webzine ?**

Elle prend toujours une grande place dans ma vie, je joue toujours de la musique, de la batterie à titre perso et de la guitare en groupe avec Ring. Je passe rarement une journée sans écouter de la musique, c'est devenu tellement facile avec Deezer ou Spotify. Et j'essaie dès que je peux d'aller voir des concerts, essentiellement dans des salles, car je ne suis pas fan de ces gros festivals tels qu'ils existent actuellement. Mais avec le COVID, on sent que la machine n'est pas encore repartie à 100%.

**À l'heure du numérique, ça a toujours du sens pour toi de glisser un CD ou un vinyle dans une platine ?**

Alors, les vinyles n'ont jamais trouvé grâce à mes oreilles, mais un CD oui, je continue à acheter les disques des groupes que j'aime pour les soutenir et aussi quand ils sortent de beaux objets car c'est un plaisir de pouvoir ouvrir le blister et de contempler ces objets physiques qui nous rappellent que la musique n'est pas juste un «son» que l'on consomme comme un jus de fruit ! Je possède d'ailleurs toujours les CDs que les groupes m'ont envoyés à l'époque d'E-Zic !

Merci Xav.

■ Gui de Champi



## TOOL DE SUITE ?

Oui, j'ai pu interviewer mon groupe préféré, une sorte de Graal qui te tombe dessus alors que tu ne fais qu'en rêver. Mai 2002, Tool passe par la France et je n'ai même pas ma place de concert, le ticket, le déplacement et la nuit à Paris, c'est un peu trop cher pour mes économies d'étudiant nordiste. Mais voilà que je reçois un appel de Zomba France le midi, il y a un créneau pour une interview. Dans 6 heures. Pas de question à se poser, go ! En théorie, le management de Tool n'acceptait que 4 interviews et uniquement de la presse «papier», j'ai donc du pipeauter et annoncer travailler pour un quelconque «Rock Magazine» pour passer entre les mailles du filet. Une stratégie validée par l'équipe du label en France, complice de la supercherie ! Arrivé à l'Olympia avec une heure d'avance, je me suis fait virer «non, on n'attend pas à l'intérieur», ok va pour le trottoir... Après l'interview, ça ne traîne pas, dehors ! Il me faut ensuite entrer dans la salle : je n'ai pas de ticket et la liste d'invités est pleine. C'est de nouveau avec (merci encore) la team Zomba que je rentre à l'Olympia, une personne du label me prête son «pass all access», j'entre avec son collègue, lui rend le pass et il ressort le rendre à sa propriétaire... Système D ! Ce sera aussi le cas pour passer la nuit, pas de TGV pour rentrer, rien de prévu, mais la solidarité du réseau internet fonctionne à plein et je trouve un coin chez Nicko, fan de Slipknot, papa de TSK et ensuite de Bring The Noise (merci encore).

■ Oli



## BATTEUR MAGAZINE

En 2014, j'ai l'occasion de chroniquer le deuxième EP d'un groupe de potes de potes qui deviendront progressivement mes potes (c'est bon, tu suis ?). Un style que j'avais un peu délaissé à l'époque (krautrock/prog/psyché) mais que j'ai vite repris grâce à eux et à leur live envoûtant (ils jouaient pas mal sur Paris). Et en réalité, je les trouvais bien meilleurs en concert que sur disque, pour le peu de disques qu'ils ont réalisés, c'est-à-dire deux EPs. 3 ans après cette chronique, je fête mon anniv avec des amis dont fait partie la bassiste du-dit groupe qui m'annonce ce jour là que leur batteur s'est tiré et qui me propose un essai. Sauf que je ne suis pas vraiment batteur, mais bassiste. Elle a l'air de s'en foutre et insiste en me disant que ça peut le faire tout en me rappelant une soirée arrosée dans laquelle elle m'avait vu tenir les fûts apparemment avec succès dans une jam session... Cela fait presque une décennie que je recherchais des musiciens et un projet musical sérieux qui me plaise sur Paris, sans succès, et un vrai gros gros challenge se présentait : jouer de la batterie, un instrument pour lequel je n'avais pas de réelles aptitudes (à part tenir le rythme), dans un groupe qui a un certain passé (donc apprendre 18 morceaux), et dans un style que je n'ai jamais joué. Réapprendre la musique sous un autre angle a été plus que bénéfique pour moi et je dois avouer que je suis, à l'heure actuelle, le seul membre du W-Fenec à jouer dans un groupe chroniqué sur nos pages.

■ Ted



**Nous assistons les artistes & les professionnels de la musique dans l'élaboration de leurs différents projets musicaux.**

- \* Promotion d'albums EPs / singles / clips vidéo
- \* Promotion de concerts tournées / Festivals
- \* Organisation & coordination de journées promotionnelles

**Fort de notre savoir faire et porté par la passion, ARIA Promotion vous accompagne tout au long de vos campagnes promotionnelles.**



**[aria-promotion.com](http://aria-promotion.com)**

✉ [contact@aria-promotion.com](mailto:contact@aria-promotion.com)

☎ +33(0) 5 49 10 50 43



## DELIVERANCE

### NEON CHAOS IN A JUNK-SICK DAWN

(Les Acteurs de l'Ombre)

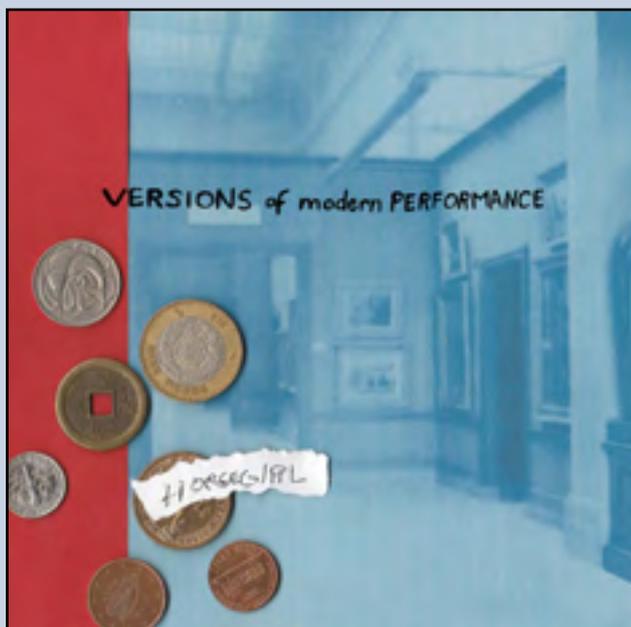
Si on se réfère à Wikipedia, le doom metal, c'est «une musique lente et lourde teintée d'éléments mélancoliques» alors que le black metal «se caractérise par des tempos rapides, un chant hurlé en voix de tête souvent relativement aigüe». Lent d'un côté, rapide de l'autre, lourd et grave d'une part, aigu de l'autre côté. Si on en reste là, les deux styles semblent s'opposer... et pourtant Deliverance n'a jamais été aussi doom et black que sur ce Neon chaos in a junk-sick dawn. Et le pire, c'est que cet amalgame improbable fonctionne !

En moins de 7 minutes (pour une fois), le titre introductif, «Salvation needs a gun», impose ce genre nouveau qui ose marier les contraires, ça part à fond avec une ambiance chargée d'orgues, ça blast, ça hurle, c'est black de chez black et la tempête se calme, la batterie cesse de frapper, les guitares remettent la machine en route mais la pesanteur remplace la vitesse dans l'équation et, abracadabra, on se retrouve au cœur d'une partie doom. Tout au long de l'opus, le désespoir et le mal-être se bousculent pour jouer les premiers rôles, pas la peine de jeter un œil aux textes pour s'en rendre compte, la musique est suffisamment évocatrice... Par acquis de conscience, j'ai quand même vérifié et oui, ce n'est pas franchement tout rose du côté des paroles. Comme si le tableau n'était pas assez complet et complexe, Deliverance ajoute de gros clins d'œil à un de mes groupes préfé-

rés. Enfin, je pense que c'est volontaire mais si ça se trouve, c'est juste le hasard. Toujours est-il que l'introduction d'«Odyssey» ressemble beaucoup aux «quatre notes» de «Shine on you crazy diamond», ces 4 notes jouées et rejouées par David Gilmour ressemblent à celles du début de ce morceau, si leur utilisation est ensuite différente de chez Pink Floyd, je ne peux m'empêcher d'y voir un hommage. Avec cette idée en tête, comment ne pas penser un peu plus loin (sur «Fragments of a diary from hell») que c'est cette fois-ci à «One of these days» que les Parisiens font référence ? Des sons chelous, des claviers, des voix filtrées et une explosion dévastatrice quand le titre débute véritablement. Ok, pour cette analogie, je vais peut-être chercher un peu loin mais réécoute les «4 notes» de «Shine on» puis l'intro d'«Odyssey» et ose me dire qu'il n'y a pas similitude ! Le synthé est d'ailleurs super bien intégré au reste, aussi bien sur les titres très longs où installer une atmosphère est important que sur un morceau plus court comme «Up-tight» qui passe du doom au black (histoire de varier les plaisirs) à l'aide de grands coups sur les notes du clavier.

Si on jouait à un jeu genre «invente le nom du groupe en écoutant son album», je ne choisirais pas Deliverance (même si cela leur va bien, surtout qu'il est question de naissance également sur cette galette), je choisirais plutôt un truc genre Cathedral of Filth, mettant en avant la crasse qui en dégouline et deux références majeures que l'on n'imaginait pas facilement pouvoir se croiser un jour.

■ Oli



## HORSEGIRL

### VERSIONS OF MODERN PERFORMANCE

[Matador]

Horsegirl est un jeune groupe de Chicago formé par trois filles dont l'une était encore au lycée au moment de la sortie de leur premier album, *Versions of modern performance*, en juin 2022 sur le mythique label Matador (Algiers, Queens Of The Stone Age, Interpol). Il semble naturel de penser en l'écoutant qu'elles sont tombées au bon endroit tant leur indie-rock partage pas mal de similitudes avec des groupe passés par le label, comme Yo La Tengo ou Sonic Youth. Et c'est encore plus évident lorsque l'on découvre que Lee Ranaldo et Steve Shelley (respectivement guitariste et batteur du dernier groupe cité) participent à la dernière chanson de ce disque, «Billy», et qu'aux manettes de ce premier album se trouve le producteur John Agnello, qui a notamment façonné le son de disques de Dinosaur Jr., Kurt Vile, Capsula, et plus récemment Duquette Johnston. De l'indie-rock, en veux-tu en voilà, si bien qu'on se retrouve renvoyé dans les années 90 avec des mélodies qui nous parlent presque instinctivement.

À commencer par «Anti-glory». Ce titre passant après une introduction ambient à la fois relaxante et angoissante, faite de nappes et de guitare plaintives, joue sur un couplet motorique avec des voix qui s'entrechoquent puis dérape et lâche ses mélodies sur un refrain absolument magique. Plus on avance dans ce disque, plus on perçoit le rôle important que jouent les guitares dans cette œuvre. Elles peuvent autant former

un mur du son plus ou moins épais (le refrain de «Beautiful song», «Bog bog 2»), que venir appuyer une rythmique tenace (notamment sur l'excellente «Option 8» ou «Billy»), ou bien illustrer des ambiances sombres («The fall of horse-girl») ou lumineuses («World of pots and pans», «Dirtbag transformation»). Fait drôle, seul «The guitar is dead», comme son nom l'indique, ne présente aucune trace de guitare, remplacée par le piano pour l'occasion. Ce *Versions of modern performance* est globalement ample en terme de son et rend un bel hommage à cette scène indie 90s avec quelques gimmicks musicaux bien sentis comme ces «ouuuuuuh» envoyés sur un «Dirtbag transformation (Still dirty)» très Pixies dans l'esprit.

Il n'y a pas grand-chose à lui reprocher au final, on se rassure même de voir que la nouvelle génération continue de s'inspirer dans ce que le rock a donné de meilleur pour nous sortir des galettes dignes d'intérêt. Quand le rock traverse les âges aussi bien, cela nous apporte encore une lueur d'espoir sur le futur de cette scène.

■ Ted

# BRUTUS AU GARAGE

LA DERNIÈRE FOIS QUE BRUTUS A DÉBARQUÉ CHEZ LES ANGLAIS, C'ÉTAIT À L'OCCASION DE LA TOURNÉE DE CULT OF LUNA EN 2019, AVEC UNE PREMIÈRE PARTIE À L'ELECTRIC BALLROOM À CAMDEN. UNE PREMIÈRE PARTIE QUI AVAIT DONC FAIT UNE FORTE IMPRESSION, PUISQU'UNE PARTIE DU PUBLIC SE RETROUVE CE SOIR AU GARAGE, 3 ANS PLUS TARD ! CELA DIT, 2022 EST UNE CUVÉE BIEN DIFFÉRENTE, CETTE FOIS LE GROUPE EST EN TÊTE D'AFFICHE, SUR LES TRACES D'UN BUZZ BIEN MÉRITÉ, ET AVEC UN NOUVEL ALBUM UNISON LIFE TOUT FRAIS SORTI DANS LES BACS. LA PROPOSITION EST DONC BIEN DIFFÉRENTE ET BRUTUS, EN UN SENS, VIENT CE SOIR EN TERRAIN CONQUIS DÉLIVRER UNE ODE SONORE À UNE SALLE COMBLE.

Une première partie venue avec eux sur la tournée, Ghost Woman ouvre cette soirée avec un blues rock un peu alternatif, un peu en retrait. «Pas de lumière en façade !», Evan le guitariste et instigateur du duo lance au régisseur lumière. Ghost Woman joue donc dans la pénombre et y reste, se faisant un peu oublier, ça reste malheureusement un peu gentillet mais

qui n'est pas sans intérêt pour les aficionados du genre. D'ailleurs, avec une ouverture des portes à 19h, et Brutus commençant à jouer à 21h10, il y aurait eu largement la place pour un autre groupe en ouverture, notamment un groupe du coin, pouvant bénéficier du coup de pouce.







Un peu passé 21h donc, Brutus entre sur scène, ouvrant avec «Liar», single sorti du nouvel album Unison life, sans chichis, sans fioritures, sans effusions inutiles, Brutus va droit au but et remet tout le monde en place pour le reste de la soirée, un titre d'ouverture qui donne le La, qui sonne fort et qui fait plaisir. Ça joue bien, ça joue carré, ça fourrage à tour de bras. «Horde II», suivi de «War» issue de Nest au plus grand plaisir du public rassemblé ce soir. Le groupe et en particulier Stéphanie est aux anges d'être là ce soir, ravie de jouer à Londres. Batterie à droite de la scène, de profil, elle tient la barre du voilier Brutus pendant que Peter et Stijn s'occupent du vent dans les voiles en milieu de scène. «Victoria», «Miles away», «Brave», «Techno», les titres s'enchaînent sans répit, délivrés par un groupe en forme. Ça sonne presque comme sur l'album,

avec un son excellent et une performance exemplaire du groupe. Brutus n'est pas très effusif mais prend plaisir à jouer un assortiment de titres de Nest ou du nouvel album, enchaînant un monstrueux «What have we done» qui soulève la foule d'une fougue rageuse; «Space», «Desert rain», «Dust» s'enchaînent dans cette atmosphère magique. Le groupe finit son set avec «Sugar dragon» qui arrondit les angles et charme, si besoin en était, les Anglais entrés dorénavant en communion avec le groupe belge.

**Thanks to Mease, Cathy & Brutus!**

■ Pooly  
Photos : Pooly





## BONKERS CREW

### COCA CHÉRIE

[Autoproduction]

1er décembre 2022. 17h25. Courriel de Lucas de l'agence Stakkato. «Hello, j'espère que tu vas bien :) Je voulais te donner les dernières infos concernant le fameux quintet marseillais et barré Bonkers Crew. [...] J'espère que ce projet assez particulier mais hyper riche te plaira et à bientôt !». En attendant de recevoir le disque, je lance une écoute en ligne et les bras m'en tombent assez rapidement... Barré, c'est le mot. Mais pas que. Surprenant, renversant, et terriblement talentueux sont à mettre au tableau de chasse du groupe.

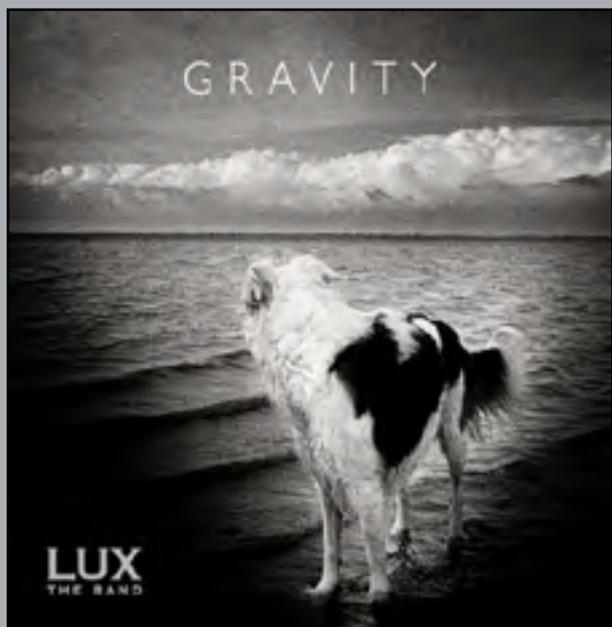
Bonkers Crew, quatuor marseillais, est donc ce qu'on pourrait appeler un groupe surprenant.

Amateur de musique au sens large du terme (mais principalement de rock, mais tu dois le savoir depuis le temps !), Coca chérie, le premier album du combo de la Canebière, me fait clairement sortir de ma zone de confort. Et c'est peu de le dire. Ce bouillon (ou cette bouillabaisse, si tu me permets ce mauvais jeu de mots) de culture est aussi excitant qu'intrigant. Bonkers Crew semble s'être donné une mission principale : casser les codes, jouer à l'instinct et à l'envie, et refuser de s'enfermer dans un style prédéfini. Mêlant (free) jazz, (high) groove, rock (ah !!!) progressif (oh !!!) et électro, les quatre virtuoses (et c'est peu de le dire) s'en donnent à cœur joie pour susciter les émotions chez l'auditeur : l'excitation d'abord (comment rester insensible au prodigieux «Never be the same» ouvrant le disque et au sulfureux «Against the wall», me rappelant, toute proportion gardée, les expérimentations sonores de FFF époque Free for fever ?), l'admiration ensuite («Drive», qui n'est pas mon morceau préféré de l'album, est déconcertant de maîtrise), avant de sombrer dans l'euphorie («Fish and chips», «Spinnin' bin») et le spleen (le magnifique «Now that i'm lonely»). Rien que ça.

Écouter Coca chérie est une expérience à laquelle il est judicieux d'être préparé. Ou pas. Dans les deux cas, c'est un véritable voyage au-delà des frontières du réel que nous offre Bonkers Crew, et chaque passage du disque est comme une expérience sonore nouvelle. Bravo, vraiment, bravo.

■ Gui de Champi





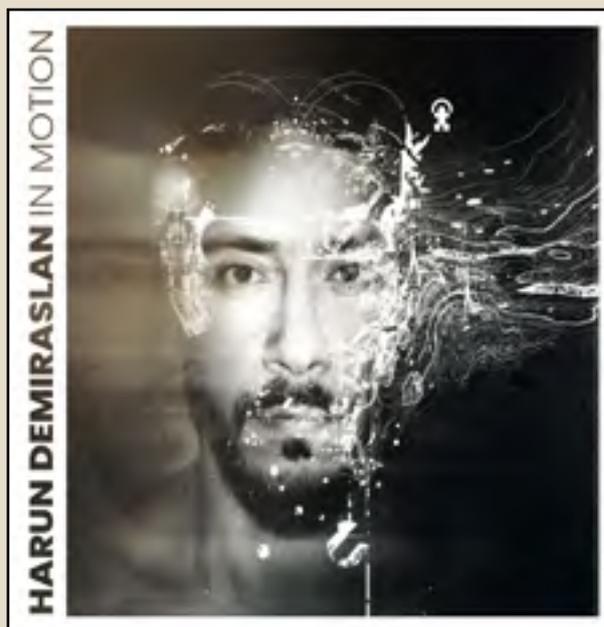
## LUX THE BAND

### GRAVITY

[Laughing Sky Productions]

L'alliance transatlantique, ce n'est pas qu'une notion qui renvoie à l'organisation créée en 1949 par peur du bolchévisme. Cela peut aussi prendre la forme d'une rencontre musicale entre deux artistes, en l'occurrence, du côté américain, Angela Randall, chanteuse et auteure new-yorkaise, et du côté français Sylvain Laforge, guitariste rock. De cette alliance musicale placée sous le signe du blues rock naît LUX The Band. Un premier album en 2018 (Super 8), et pas mal de concerts plus tard donnés des deux côtés de l'Atlantique, Angela et Sylvain écrivent 10 titres, les enregistrent, accompagnés de quelques autres zicos au Studio Black Box sous la direction artistique de Peter Deimel (The Kills, Last Shadow Puppets,...) et prénomment leur album Gravity. Un Gravity bien sous tous rapports, dans un style blues rock très accessible. Le duo qualifie son style de velvet rock et c'est une définition qui leur va bien, avec cette voix chaude et douce, comme un mix entre Nathalie Merchant (10.000 Maniacs) et Dolorès O' Riordan (The Cranberries), sur une musique certifiée 100% blues rock avec quelques pointes folk ou americana. Une galette bien faite, du velours musical qui respecte les traditions et ça fait plaisir.

■ Eric



## HARUN DEMIRASLAN

### IN MOTION

[Klonosphere]

Guitariste en soif d'aventures, Harun Demiraslan donne ici en solo une suite à Step In Fluid puisque cet album est aussi instrumental que prog', pour les amateurs de métal tranchant, il faudra attendre le retour dans les bacs de Trepalium (prévu cette année). Toujours en mouvement, si In motion fait la part belle à la guitare, Harun n'a pas délaissé la partie rythmique puisque Shob (bassiste passé par Eths) et Morgan (passé par Myrath, Klone, Eths, Headcharger, Kells, Kadinja, Eyeless, In Other Climes...) assurent plus qu'un accompagnement et donnent des allures de «vrai groupe» à ce projet. Une odyssée qui n'a vraiment pas grand-chose de solitaire car quelques amis viennent apporter leurs couleurs aux morceaux, citons notamment Richard Daudé ou Christophe Godin (Mörglbl, Gnô...) pour les fans de 6 cordes mais aussi Matthieu Metzger et le saxophone qu'il incorpore si bien aux titres méandreux (tels ceux d'Anthurus d'Archer ou Klone). Les compos nous promènent au gré du vent, des rythmes et des cases plus que des effets qui évitent la démonstration des banques de son, donnant à l'album une belle homogénéité malgré une vraie diversité puisqu'on peut passer d'influences jazz («Under the sun») à d'autres électro («I bisimilah Lily») ou folkloriques (le superbe «Nomad» découvert dans United guitars Vol. 3).

■ Oli



## MAUVAIS SANG

### DES CORPS DANS LE DÉCOR

[December Square]

Mauvais Sang, c'est un peu comme les matriochkas, ces poupées russes qui s'empilent les unes dans les autres, tu en ouvres une, et tu en trouves une autre. Là c'est pareil, un «Mauvais Sang» peut en cacher un autre. Car le Mauvais Sang chroniqué ici pour son premier LP, baptisé *Des corps dans le décor*, est la création d'un jeune quintet français. Mais «Mauvais Sang», c'est notamment le deuxième film de Leos Carax, sorti en 1986, dont s'inspire largement le groupe, dans lequel joue son acteur fétiche, Denis Lavant, qui vient d'ailleurs poser quelques phrases sur l'album. Et «Mauvais Sang», c'est aussi le second recueil d'Arthur Rimbaud. Arthur Rimbaud, auteur du court poème sur une vieille prostituée, *Venus Anadyomène*, qui est mis en musique dans *Des corps dans le décor*. Tout ça peut paraître un peu compliqué, mais c'est pour mieux présenter la cohérence et le fourmillement artistique du projet.

Alors, je n'ai pas vu le film «Mauvais Sang», même si je connais la très belle scène culte de la fuite de Denis Lavant sur «Modern love» de David Bowie (tout comme j'adore l'entracte dans son autre film, «Holy Motors», sorti en 2012, avec le cover de «Let my baby ride» de RL Burnside par Doctor L, mais je m'égare...). Mais il n'est pas nécessaire d'être fan de Leos Carax pour être touché par cet album, il n'est pas obligatoire d'avoir lu les œuvres complètes d'Arthur Rimbaud pour être sensible à la poésie, il n'est

pas non plus recommandé d'aimer l'indus et le classique pour apprécier *Des corps dans le décor*. Enfin, sur ce dernier point, c'est préférable. Car cet album est complexe dans ses références comme dans sa musique. C'est comme si Matthieu Boogaerts rencontrait Nine Inch Nails ou Mogwai pour réciter des poésies en spoken word. Une voix (parfois deux) légère et fragile, qui vient susurrer ses textes sur des constructions parfois agressives, stridentes, disruptives (le puissant et délicat «Décor», l'enivrant «Bushman hole», les métalliques «3H47» et «Vénus Anadyomène»), ou des chansons plus classiques «Le refuge de la Vormaine» ou «Ventriloque», voire des titres plus rock comme «Dieux». On s'accroche aux mots et au chant, on s'imprègne des thèmes, on est secoué par la musique, par les musiques. Bref, pour te donner un avant-goût de ce premier album réellement atypique et tout aussi réussi de Mauvais Sang, tu peux visionner le single «Décor» sur ton écran préféré. Sinon, tu peux suivre l'avis de Juliette Binoche dans *Mauvais Sang*, le film : «Tu mets un disque ? Vite, avant que la mélancolie ne s'empare de tout».

■ Eric



## GO PUBLIC!

### BETWEEN NOWHERE AND GOODBYE

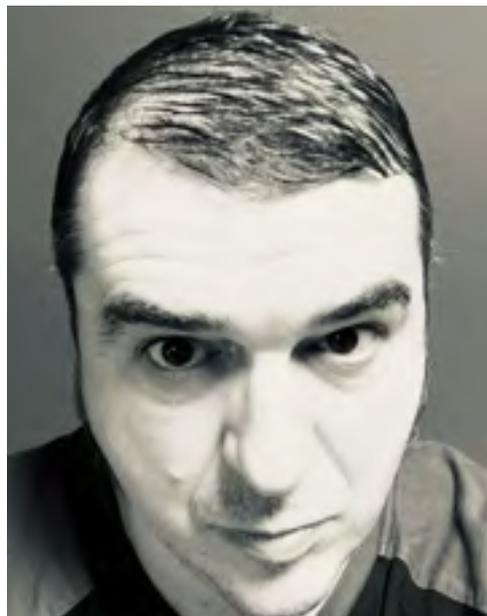
(Twenty Something)

Dernière chronique, deux jours après la deadline, on est pas mal. J'ai connu bien pire, à savoir deux jours (voire plus) après la sortie prévue du mag. Hum... Mais ça va couler tout seul, j'ai gardé le meilleur pour la fin et ce disque tourne en boucle depuis que je l'ai récupéré directement des mains du producteur début novembre. C'est pas 50 Cent, c'est 20 Machin. Consommons local ! Leur local à eux il est situé du côté de Lyon, même s'ils ne le fréquentent pas tant que ça, vu que certains sont disséminés un peu partout en France, genre Montpellier, Bourges... Il y a déjà eu plein de chroniques dithyrambiques (amplement méritées) sur cet album dans d'autres carnards et si tu ne les as pas déjà lues, tu trouveras l'interview par mon dénicheur de tuyaux Gui de Champi juste derrière pour te renseigner davantage mais ce qui est sûr, c'est que pour parler de GO PUBLIC!, je ne ferai pas état ni de «all star band», ni de Bob Mould. Que ce soit bien clair ! C'est peut-être le dernier papier que je rédige pour ce mag mais c'est surtout le premier sur lequel je m'étais positionné, parce que je savais sinon que mon camarade mentionné précédemment allait sauter dessus. Hop, coiffé au poteau. Arf, mince, on n'était pas loin de la métaphore footballistique.

Tiens, c'est marrant, c'est le 4ème groupe de Lyon que je chronique pour ce mag mais la chose la plus cocasse, c'est que la première ligne de chant de «2 old 2 die», qui ouvre somptueuse-

ment l'album c'est : « I have never been right on time ». Elle ne pouvait pas mieux tomber celle-là. Bon, je ne vais pas parler de tous les groupes ni de mon pote Hugo qui fait la batterie mais il faut quand même que je mentionne Sixpack et donc Salim, le chanteur à l'origine du projet. Dans son salon dans un premier temps, puis qui a eu la très bonne idée de rendre ça davantage public. Si comme moi vous avez aimé l'emo/punk des Stéphanois dans les 90's, vous n'allez pas être dépayés. Et cette voix nom de nom... quels frissons à chaque fois que je l'entends ! Ce n'est pour autant nullement une copie conforme mais une suite assez logique, de gars n'ayant jamais racroché les crampons. Métaphore footballistique : check. Yeah ! Ce que j'aime par-dessus tout, c'est d'avoir réussi à concilier sur l'ensemble du disque, ce punk-rock à consonance émotionnelle et mélancolique très typé années 90, avec un hardcore mélodique daté au carbone 80's, tout en ne sonnait pas passéiste pour un sou. Au contraire, ça sonne même plutôt actuel, merci Alex Borel du Warmaudio pour cela. L'ensemble est homogène sans être redondant, ça fourmille de petits riffs, la rythmique est foutrement énergique et si je n'ai pas spécialement envie de distinguer un morceau parmi d'autres (bon, ok, il y a quand même «Snowball», et puis «63426», mais aussi «In a park», sans oublier «Restless kid» ou encore «Caribbean '68»...), je suis bien curieux de voir tout ça en live. Ça tombe bien, le groupe part à la rencontre de son public le mois prochain et la date parisienne du 16 février est notée en vert dans mon agenda. Oui, avec Vanilla Blue et Zero Gain ça devrait faire 2-1 pour Sainté.

■ Guillaume Circus



## GO PUBLIC!

**SI TU RECHERCHES LA NOUVELLE SENSATION PUNK-ROCK, FRANÇAISE DE SURCROIT, PAS BESOIN DE CHERCHER BIEN LOIN : GO PUBLIC! DEVRAIT LARGEMENT TE CONTENTER. ALL STAR BAND AVEC DES MEMBRES DE GROUPES MAJEURS DES ANNÉES 90 ET UN BASSISTE AUJOURD'HUI MAJEUR ET NÉ DANS LES ANNÉES 90 (OU PRESQUE !), GO PUBLIC! EST PRÊT À CONQUÉRIR LE MONDE... ET À SQUATTER TA PLATINE. ÉCHANGE D'AMABILITÉS AVEC SALIM, LE CHANTEUR ET INITIATEUR DU PROJET.**

**Salut Salim et merci beaucoup de prendre le temps de répondre à quelques questions. Pour commencer, peux-tu nous présenter les troupes ? La formation du groupe trouve-t-elle sa genèse dans ce concert surprise que tu avais donné avec d'autres musiciens, dont Hugo le batteur, à La Maroquinerie en 2017 pendant la tournée anniversaire des Burning Heads ?**

Bonjour W-Fenec mag, bonjour Guillaume, et merci pour l'intérêt que vous portez à Go Public! et son actualité !

L'envie de refaire un groupe ne m'a jamais vraiment quitté et effectivement, ce petit concert surprise à La Maroquinerie en ouverture des Burning Heads, ainsi que la participation à Under their influence, leur album de covers, m'ont sûrement donné l'envie de recommencer. Tout comme les deux années de COVID. N'étant ni un bon instrumentiste, ni familier avec la Musique Assistée par Ordinateur et surtout

ayant toujours préféré faire de la musique en groupe, j'ai d'abord proposé à Varou, guitariste de Condense et du Peuple de l'Herbe, s'il voulait bien participer pleinement à la création et à la composition de l'album tout en procédant aux arrangements de mes compos folk. L'idée était de faire ensemble un truc électrique et énergique. À partir de là, on a passé du temps à faire des démos avec une batterie programmée, des guitares et des basses, le tout composé et arrangé par Varou, des voix et tout le reste. Plusieurs titres de l'album sont des compositions de Varou. Lorsqu'on a jugé bon de répéter pour enregistrer, on a pensé à solliciter plusieurs personnes.

Le but pour moi, et comme cela l'a été pour chacun des projets auxquels j'ai participé, c'est toujours de faire un disque. On a d'abord branché un copain batteur puis Thibault, ancien bassiste de Not Scientists. Varou le connaissait via ses activités pour Pressure Tour. Quant



à moi, je le connaissais uniquement par ses prestations scéniques. Et nous étions tous les deux d'accord pour lui proposer de jouer avec nous, tant nous étions impressionnés par son jeu et sa présence scénique. Après quelques répétitions, nous avons enregistré une première session dont nous n'étions pas satisfaits du tout. Il y a eu alors une grosse remise en question et nous avons décidé de tout refaire avec un autre batteur. Thib' et Varou avaient, à ce moment-là, des engagements avec d'autres projets et il leur a fallu le temps de les réaliser. À partir du moment où nous nous y sommes remis, nous avons taillé dans le gras et raccourci pas mal de choses dans chacun des titres. Varou a également beaucoup réarrangé et modifié ses thèmes de guitares, tant en ce qui concerne les parties rythmiques, les parties lead et les guitares additionnelles. Recruter Hugo qui est un ex-Parkinson Square, ex-Garlic Frog Diet, ex-Dot Dash!... était comme une évidence car on le connaît depuis très longtemps mais aussi parce qu'il est un grand amateur de punk rock et qu'il joue ce type de musique depuis toujours. Il fallait aussi quelqu'un qui assimile très vite les titres et lui pouvait faire cela. Nous avons donc beaucoup modifié les maquettes pour dynamiser les titres et les réenregistrer au studio Warmaudio avec Alex «Boule» Borel qui a également mixé et masterisé l'album.

**Recruter Thib, c'est pour faire baisser la**

#### **moyenne d'âge ?**

Et oui, le «millennial a accepté de jouer avec des vieux boomers» selon ses mots. On a bien ri de ça ensemble et c'est très bien, ce partage générationnel.

#### **Between nowhere and goodbye, votre premier album, vient de sortir. Toutefois, il a été enregistré il y a un petit moment. Comment s'est passé le processus d'écriture, et quelles ont été les différentes étapes d'élaboration de ce disque ?**

Oui, il est sorti le 10 décembre dernier sur le label Twenty Something, division contemporaine du label Nineteen Something. Comme évoqué précédemment, nous avons d'abord maquette à deux, puis Hugo a bossé de son côté avec nos pistes. Idem pour Thibault qui, à partir des pistes de basses jouées par Varou, a eu carte blanche pour les adapter à sa sauce. En termes de calendrier, tout cela s'est étalé sur 15 mois, mais en temps réel, c'est allé très vite en fait ! Suite à l'enregistrement des instrus, il y a eu deux sessions pour les voix en novembre 2021 et en février 2022. Boule a mixé courant mars/avril et on a fait suivre au label courant mai avec les visuels. La chance que nous avons eue, c'est que l'usine de fabrication a réussi à presser très rapidement.

**Go Public! va ravir les fans de Sixpack qui sévissait dans les années 90 du côté de Saint-Étienne. La question va te sembler un peu**



**provocatrice, mais pourquoi jouer «encore et toujours» de la power-pop punk brillante et acidulée ?**

J'espère avant tout que le disque plaira à des personnes de tous horizons. Quant au genre et au style, c'est tout simplement de la musique que nous aimons et pratiquons, même si nos goûts et expériences personnelles sont plus étendues que le punk-rock. Concernant les qualificatifs, je te laisse le soin de les donner [rires].

**Thib, Varou et toi êtes basés dans la région Lyonnaise, tandis que Pierre, votre deuxième guitariste et ancien Burning Heads et actuel guitariste de Monde de Merde et Brokken Roses mais qui ne joue pas sur l'album, est du côté de Bourges et Hugo vit à Montpellier. Comment ça s'organise chez Go Public! pour répéter/créer/faire vivre l'esprit de groupe avec cette distance ?**

Le travail à distance s'est imposé et ce n'est pas mon fort. C'est pour cette raison et aussi parce que je souhaitais me concentrer sur la voix que j'ai proposé à Pierre de nous rejoindre. Nous nous sommes mutuellement fait écouter nos disques respectifs, dont le prochain Brokken Roses, dès le stade des démos, et il avait aimé. Comme pour Hugo, c'était tellement plus simple de demander à quelqu'un qui connaît, maîtrise et aime ce genre-là. On correspond via e-mail et Messenger. Tout le monde révise ou apprend les morceaux sur son PC, et nous allons nous retrouver pour quelques répètes avant la tournée. Le groupe vivra vraiment à partir de ces répètes et de la tournée prévue du 16 au 26 février 2023.

**Pourquoi sortir tout de suite un album sans passer par la case EP/maxi/split et la case concert ?**

C'est vrai, on pourrait dire qu'on fait les choses

à l'envers par rapport à des personnes qui décident de monter un groupe, passer du temps dans un local et commencent par des concerts. Pour Go Public!, l'idée était d'abord d'avoir les titres nécessaires pour pouvoir enregistrer, trouver un label et sortir un album. Puis ensuite de donner une vie à ces morceaux sur scène. Il y a de plus en plus de projets de ce genre grâce aux nouveaux moyens d'enregistrements et de communication : cela permet de partager une idée, un esprit et ce même à distance. Mon format préféré pour la musique rock est le LP, à l'inverse des musiques plus dansantes ou afro-caribéennes où le single serait le format roi. Et à partir du moment où un label nous fait confiance, il faut absolument que le disque ait une vie sur scène pour le défendre.

**Comme tu viens de le dire, une tournée est donc prévue pour le mois de février prochain. Quelle place donnes-tu ou souhaites-tu donner au live compte tenu de vos activités musicales et professionnelles respectives ?**

La tournée se déroulera du 16 au 26 février. Les autres membres du groupe tournent encore très régulièrement. Mais moi, cela fait longtemps que je n'ai pas fait de concert et je suis heureux de pouvoir en refaire avec ces gars-là. Par contre, nos activités respectives ne vont pas nous permettre d'avoir une vie de groupe classique.

**En créant le groupe, l'aspect concert était-il un élément déterminant aux activités du groupe ?**

La partie concert était dès le départ une volonté de se faire plaisir et résulte aussi d'un accord avec Twenty Something pour assurer notre part dans la diffusion du disque.

**Quels sont tes objectifs à court, moyen et long terme pour Go Public! ?**

À ce jour, les deux objectifs initiaux sont presque atteints : d'une part, le disque existe, il est sorti, la tournée prévue est presque bouclée, il nous manque à l'heure actuelle deux dates à caler. Et au soir du 26 février, à la fin du concert, le second objectif sera atteint. Un troisième objectif est aussi d'arriver à assurer l'équilibre financier de la sortie de Between

nowhere and goodbye et de la tournée. Quant à la suite, je ne sais pas.

**Le disque sort chez Twenty Something, le label de Frank Violence et d'Eric des Thugs, qui va également éditer le deuxième album de Vanilla Blue comprenant dans ses rangs un ancien Sixpack. Sortir le disque avec cette structure est-elle une évidence ?**

Oui, ce sont les premières personnes à qui j'ai pensé envoyer les démos. Nous sommes en relation depuis très longtemps. Les Thugs nous avaient fait jouer plusieurs fois avec eux. Frank, quant à lui, est Stéphanois, il a sorti le tout premier et d'autres EP de Sixpack sur Bonanza Records, l'ancêtre de Slow Death si on peut dire ! Frank et Eric avaient réédité les disques de Sixpack sur Nineteen Something. Ce sont des personnes qui œuvrent pour le rock en France depuis tant d'années ! Rien ne garantissait que Go Public! les intéresse, et le fait qu'ils aient trouvé de l'intérêt à cet album est la première récompense pour ce projet.

**Pour les nuls en anglais comme moi, de quoi parlent les textes de Between nowhere and goodbye ?**

Il s'agit de portraits, de scène de vie de différents personnages, d'âges différents, hommes ou femmes, qui ont pour points communs d'avoir rarement eu la parole, de ne pas pouvoir la prendre, et d'en avoir assez d'être des «laissés pour compte». Des personnages qui sont emplis de cette rage que l'on peut ressentir lorsqu'on est désespéré, mais qui ont aussi beaucoup de cette force qui permet de ne pas abandonner. Le disque peut s'entendre comme un hommage «international» aux pauvres, aux rejetés aussi à ceux qui luttent. Il y a un seul texte qui parle de gens devenus des «références» de la lutte des opprimés, c'est «Caribbean '68», librement inspiré des parcours de vie, et surtout de leurs jeunes années, d'Aimé Césaire, Frantz Fanon et Angela Davis. Je n'ai aucune prétention à parler à la place de quelqu'un. Cela a été difficile d'écrire simplement, même sur un format court comme la chanson. Je me suis repris, beaucoup corrigé. L'objectif absolu était de ne pas tomber dans la démagogie. J'espère avoir évité cet écueil.

**Je ne pense pas me tromper en exprimant le fait que Bob Mould, et ses multiples activités, est une de tes influences majeures. Ça ne te saoule pas d'être comparé à lui depuis 30 ans ?**

Non, ça ne me saoule pas. À vrai dire, ça me fait rire maintenant et c'est quand même flatteur, donc je l'accepte sans problème. J'aimerais jouer aussi bien que lui, mais je n'ai pas travaillé assez pour cela. J'ai un grand respect pour son œuvre, à quelques exceptions près, mais non, ce n'est pas mon influence majeure. Pour l'anecdote il y a une autre voix nasillarde, qui s'appelle aussi Robert et qui m'a beaucoup inspiré quand j'étais adolescent et qui est un excellentissime chanteur : c'est Marley.

**Et qu'est-ce qui t'inspire aujourd'hui dans la musique ? Ton dernier coup de cœur ?**

Mes influences personnelles ont leur bases d'abord autour de la black music des années 60/70, du blues, du reggae. Et ensuite, le punk-rock anglais avant tout avec The Clash même si avec le recul, je pense que la créativité des Buzzcocks est une des clés de voûte de cette musique «acidulée» dont tu parles. Ensuite, ma découverte du hardcore américain a été une révolution dans mes goûts musicaux et ça, je le dois à Saint-Étienne. J'ai un respect de même nature pour ces artistes black music que pour Ian MacKaye et le label Dischord Records par exemple. Encore plus même pour Dischord Records et consorts en termes de DIY. Parmi les groupes récents à guitares que je connais, celui qui me plaît le plus est Algiers du label Matador Records.

**Le W-Fenec fête ses 25 ans. Quand tu regardes dans le rétroviseur, es-tu nostalgique de cette époque du milieu/fin des années 90, quand le portable, Internet et les réseaux sociaux n'existaient pas, et qu'il fallait faire jouer l'huile de coude pour faire connaître son groupe, monter une tournée et toucher les fanzines ?**

Je n'ai pas été sur la route ces dernières années. Les informations dont je dispose sont celles des groupes qui tournent maintenant, et c'est visiblement de plus en plus difficile... Je le constate sur le montage de la tournée préparée par Thibault. Aujourd'hui, les condi-

tions proposées par les organisations de concerts ne correspondent plus à la réalité des contraintes d'un groupe pour se déplacer, même si je suis conscient que c'est aussi très difficile pour ces structures, qu'elles soient formelles ou informelles. Ça n'a pas l'air plus facile de trouver des dates en 2022, et après la COVID, on peut constater que ça se complique, tu ne crois pas ? À l'époque, je ne te dirais pas que c'était mieux. Ne pas gagner d'argent n'est pas le problème mais un groupe a besoin de fonds pour concrétiser ses projets, qui plus est s'il est totalement indépendant. Je pense d'abord aux groupes qui font le choix de vraiment en faire leur vie, c'est un choix que je respecte profondément... et parfois, on a l'impression que les organisateurs et autres acteurs du circuit pensent que ces groupes n'ont pas d'autre besoin que jouer. De ne plus avoir à dupliquer 100 K7, à se taper des collages d'enveloppes à déshydrater la langue, à supporter le coût des timbres et des notes de téléphone de malade, sans parler des fax, tout ça pour chercher des concerts, je pense qu'il ne faut pas le regretter ! Concernant la scène et le fanzinate, je n'ai pas suivi ça depuis de longues années, je ne saurais pas en parler correctement.

**C'est la fin. Un dernier mot à ajouter ?**

Longue vie au W-Fenec mag ! On espère vous voir sur la route ! Achetez le disque !

**Merci à Salim, salutations Punk-Rock à Frank et mes amitiés à Guillaume «Pages Blanches» Circus.**

■ Gui de Champi

Photo live : ImmortalizR

Portrait Pierre : Turtle Grace

AVAILABLE IN LP SUMMER 2023



AVAILABLE IN DIGITAL :

[HTTPS://ESCAPE-PUNKHC.BANDCAMP.COM/ALBUM/SCREAMS-OF-ANGER](https://escape-punkhc.bandcamp.com/album/screams-of-anger)

CHANMAX  
RECORDS   
DIY DU DAMARON PIA POK  
1999

  
BLACKOUT PROB



SOUL 



## NEIL YOUNG WITH CRAZY HORSE

### WORLD RECORD

[Reprise Records]

Neil Young aura donc attendu notre vingt-cinquième anniversaire et donc son 42e album studio pour être chroniqué dans nos pages. Si à 77 ans, il n'entendra pas pour autant parler de nous, c'est la moindre des choses de lui faire un petit coucou dans ce numéro pour la sortie de World record. Car si j'ai autant d'intérêt pour le rock, je le dois en grande partie à mes parents qui m'ont largement biberonné au rock des années 70'. Si ma mère est plutôt team Alvin Lee et mon père un grand amateur d'Eric Clapton, il y a des artistes qui mettent tout le monde d'accord au rang desquels Pink Floyd, Led Zeppelin et donc Neil Young. C'est donc une histoire de famille, comme celle de ce nouvel opus qui présente celle de Neil via de très belles photos (en couverture, c'est son père), une histoire de transmission, d'héritage, que ce soit la culture rock'n'folk ou la planète qu'on lègue à nos enfants.

Un avenir dans lequel le vieux Young marche main dans la main avec ses frères et sœurs («Walkin' on the road [To the future]»), mais la fin des guerres et le triomphe de l'amour reste un vœu pieux, très marqué par la période flower power... L'album évoque le futur avec les pieds dans le passé, enraciné dans le folk traditionnel (guitare, harmonica, piano) avec un son résolument moderne. C'est en effet à un autre vieux briscard du rock que le papi du folk a confié son

bébé : Rick Rubin ! S'il affiche les 60 ans, pas question pour lui de partir à la retraite, les plus grands font toujours appel à lui (Red Hot Chili Peppers, The Smashing Pumpkins, Slayer, Audioslave, SOAD, The Mars Volta, ...) et il leur rend bien. Acharné du bon son, Neil Young a voulu limiter la compression et sort donc ses 11 morceaux sur un «double album», chaque note peut donc «sonner» comme s'il les jouait à nos côtés. Qu'elles soient douces et délicates (comme sur «Love Earth» ou l'ultime «reprise» de «This old planet») ou plus sauvages et distordues («The world [Is in trouble now]» ou l'indomptable «Chevrolet»), on profite au maximum de cet effet de proximité et de toute la chaleur dégagée par le cheval fou.

Si chez moi, la fibre rock de Neil Young est profondément ancrée dans mon subconscient puisque je l'ai plus souvent écouté «sans le savoir» qu'en connaissance de cause, pour de nombreux autres artistes (Pearl Jam, Nirvana, Sonic Youth, les Pixies pour ne nommer que quelques-uns qui n'ont cessé de clamer leur amour), c'est une référence qui compte. Et quand une légende vivante sort un nouvel album, on y prête attention, encore plus quand c'est un album qui n'est pas qu'un énième opus, c'est un étendard pour le folk rock et l'environnement.

■ Oli



## DES LIONS POUR DES LIONS

**NO(S) BORDER**

(MaAuLa Records)

Une nouvelle curiosité a déboulé sans prévenir sur nos radars récemment. Une troupe communicative venue d'Angers nommée Des Lions Pour Des Lions, qu'on pourrait décoder par «des lions qui jouent pour des lions qui écoutent». Ces quatre félins, dont l'un est l'ancien bassiste des Dirty Hands, un groupe phare du rock angevin des années 90, ne tiennent pas en place, à l'image de leur musique. Mutante, audacieuse, libre et sans frontière, elle se nourrit de chacun de leur membre pour exister. Ainsi la formation se compose de cuivres (saxophone, trompette, trombone), de cordes (dobro, guitare, slide guitare, basse), de claviers, de percussions in-

diennes (tasha, dhol) et africaine (calebasse) et d'un accordéon (avec la présence du Réunionnais René Lacaille en tant qu'invité) avec un chant expressif majoritairement en français qui amalgame celui du rock «à la française», avec celui du découpage syllabique en poésie, ou les chants du monde les plus divers (avec une préférence tout de même pour ceux des tribus).

Le deuxième album du groupe, No(S) border, est une magnifique démonstration de ce qu'ils sont capables de faire, à savoir mêler le rock, le jazz et les musiques traditionnelles de manière universelle, le tout sous forme de transe extatique. Par exemple, l'inaugurale «Donne prends» ou «Fanfares brutes» sont la parfaite symbiose entre les intentions pop enjouées de Chocolat Billy et l'effet «fanfare de rue» de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp. Le quatuor adapte sa musique à l'humeur du moment, avec par moments des atmosphères plus sombres voire mystérieuses («La grande aventure», «No(S) limits»), mais garde toujours un espace important pour la danse hypnotique et contamine par ses rythmiques chatoyantes (la possédée «Do u tek» et ses influences rock ou «A table» et ses sonorités africaines sont des exemples de chansons où la percussion mène la danse). Et quand il s'agit de reposer l'auditeur, Des Lions fait résonner l'accordéon pour faire valser notre âme avec «La petite aventure». On aime cette sauvagerie espiègle et ce don de soi, les «lions qui écoutent» le rendront à ces «lions qui jouent» !

■ Ted





## MONOLITHE NOIR

RIN

(Humpty Dumpty Records / Capitane Records)

Nous suivons attentivement les aventures d'Antoine Pasqualini depuis 2010 et sa pleine contribution dans Arch Woodmann, groupe sous-estimé, à notre humble avis, qui a mis fin à ses activités à l'été 2014. Entre-temps, le Breton a collaboré avec pas mal de musiciens/projets/groupes, (dont Botibol, Overhead, Fabiola, Insecte, Trésor, Les Juliens, Percussive Ensemble avec le batteur de BRNS) et a fondé vers 2013

son projet solo, Monolithe Noir. Certains l'auront deviné, ce patronyme découle directement du film culte de SF «2001, Odyssée de l'espace» de Kubrick, et plus particulièrement d'une scène dans laquelle un monolithe noir, plein de mystères et situé dans un cratère, est visité par une équipe d'astronautes sur fond de polyphonie vocale, qui se trouve être le requiem de Ligeti. À l'image de cette scène, la musique d'Antoine est faite d'étrangetés, baignant dans un univers pas forcément facile d'accès où l'expérimentation guide souvent ses choix.

Monolithe Noir est le fruit de la relation particulière qu'entretient Antoine avec son synthétiseur modulaire et ses machines. Une poignée de disques montre rapidement ses premiers travaux en 2013 (L'état de mon rêve) et 2014 (Holy the visions) : une musique électronique teintée de drone, d'ambient et d'electronica. Puis suivront rapidement d'autres réalisations, tout format confondu, qui ouvriront le projet à de nouvelles sonorités musicales (notamment la pop, le rock et la folk) : Holy divisions et Modern nothing en 2015, Le son grave en 2017, Slowly changing en 2019, Moira en 2020, Perdu en 2021, Feuten aod, musique inspirée par le film documentaire «Plogoff des pierres contre des fusils», et Rin en 2022. En somme, Monolithe Noir n'arrête pas de produire, une vraie boulimie qui débouche sur des chansons passionnantes et immersives pouvant aisément illustrer un paquet de films, quand on y pense sérieusement.





Rin est le dernier album en date de Monolithe Noir. Influencé directement ou indirectement par la Bretagne («Rin» signifie «secret» en breton et quelques titres sont des idiomes bretons : «Finvus», «Askre», «Balafenn», «Brik»), le folklore d'Emmanuelle Parrenin (dont Maison rose), le jazz d'«In the end his voice will be the sound of paper» du Trondheim Jazz Orchestra et Kim Myr avec Jenny Hval, et de formations comme Beak ou Radiohead, il se distingue de ses prédécesseurs. Écrit à deux avec Yannick Dupont (Yokai, Jahwar, Ottla), Rin a en effet la caractéristique de proposer des titres confectionnés (quasiment) en live avec des instruments à la fois acoustiques et électriques (on y trouve les résonances d'un vieil harmonium ou de flûtes à bec), mais aussi taillé pour le live avec l'ajout à cette occasion de Christophe Claeys à la batterie. Monolithe Noir prend alors une tournure beaucoup plus vivante, plus souple, moins mécanique, même si la répétition prend un rôle majeur dans l'œuvre de ce projet en général. En somme, il s'agit d'une nouvelle entité, d'un groupe et non plus un homme derrière ses machines. La différence est énorme, et on se dit que ce n'est pas un hasard si les Belges arrivent sur

nos pages avec ce disque qui est à cheval entre l'électronique et le rock. Rock dans le sens où le jeu rythmique tient plus de l'homme que de la programmation, rock dans le sens où les mélodies sont plus incandescentes qu'auparavant, rock dans le sens où les chants (celui d'Antoine sur «Finvus», «Brik» et «Landmaersk», ou de Jawhar sur «Barra bouge») nous ramènent à la réalité. Comme si Monolithe Noir émergeait des abysses froides et invisibles pour enfin se dévoiler au monde.

De fait, peut-être inconsciemment, les titres de Rin nous parlent directement, font mouche. Naviguant avec sûreté entre diverses eaux (electronica, pop, [kraut]rock, prog, folk, ambient), ce nouvel album détonne par ses sonorités souvent aux antipodes l'une de l'autre (l'hypnotique «Balafenn» vs l'agité «Vieillism» vs la flegmatique «Askre»). Surprenant, magique, harmonieux, beau, désinvolte et doté d'une force d'écriture rare, ce Rin marquera à coup sûr la discographie de Monolithe Noir. Pour longtemps, on l'espère.

■ Ted

Photos : Victor Pattyn

# CLUTCH AU BATACLAN

ALORS QUE LE 10 DÉCEMBRE 2022 ACCUEILLAIT LE QUART DE FINALE DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL AU QATAR OPPOSANT LA FRANCE À L'ANGLETERRE, LE BATACLAN A FAIT LE PLEIN POUR LES AMÉRICAINS DE CLUTCH. L'ÉQUIPE W-FENEC, TELLE CELLE DES BLEUS, A DÛ FAIRE FACE À UN FORFAIT, EN BON DIDIER DESCHAMPS DES WEBZINES, JE CHERCHE MON «ATTAQUANT DE POINTE» POUR FAIRE QUE CE LIVE REPORT SOIT À LA HAUTEUR DE LA SOIRÉE. MALHEUREUSEMENT JE JOUERAI EN LIBÉRO CE SOIR, UNE «ÉQUIPE BIS» EN QUELQUE SORTE. LES AMÉRICAINS CHANGEANT LEUR SETLIST TOUS LES SOIRS, IL FAUT S'ATTENDRE À DE L'INATTENDU.











J'arrive en avance et sais que mon binôme de la soirée arrivera en cours de soirée. Les Anglais de Green Lung ayant posté leur sound-check sur Instagram, je sais qu'il y a un crash barrière et que les photos pourront être plus variées que celles prises pour le concert de Black Midi dans cette même salle, concert pour lequel aucun crash n'avait été installé.

Je me positionne donc pour aller shooter les premiers anglais de Tigercub à une heure où le match n'a pas encore débuté. Le groupe arrive donc avec le sourire, qu'ils perdront à la fin de la soirée alors que nous tentions de les aborder en parlant du match...

Signés récemment sur le label de Stone Gossard (Pearl Jam) et Reagan Hagar, les Anglais attirent notre attention dans un style qui est pourtant différent de celui de la tête d'affiche du soir. Le groupe formé en 2011 semble pourtant timoré sur scène, mettant plusieurs titres avant de trouver ses marques et de se

lâcher. Le chanteur Jamie Stephen Hall paraît immense sur scène et semble difficile à photographier et il s'avère que le mec me prend une tête si vous ajoutez à cela le fait que le groupe joue dans l'espace que lui laissent les batteries de Green Lung et Clutch, la perspective donne le vertige. Le leader accompagné de James Allix (batterie) et Jimi Wheelwright (basse) trouve peu à peu ses marques.

Passé «Favorite Song», le titre «Sleepwalker» issu de leur deuxième et dernier album en date As blue as indigo commence à faire vraiment vrombir les murs du Bataclan. Le morceau «Blue Mist in my head» aux relents Foo Fightersiens se termine et il est temps d'aller chercher le plan large à l'étage pour rendre compte de la ponctualité des parisiens pour cette belle affiche un soir de match. Le temps de croiser Michel Valentin du Parisien qui nous prendra deux photos pour son article car ce soir, il faut se l'avouer, le crash photo n'est pas







plein malgré une superbe affiche. Ce n'est pas Virginie, collègue photographe - croisée aux côtés de Culotte du superbe groupe folk Still (revenez ! vous nous manquez) - qui attend toujours la réponse de sa demande d'accréd qui dira le contraire. Le temps de prendre une petite mousse au bar pendant que le groupe enchaine un combo «The perfume of decay», certainement le morceau le plus lourd de la soirée, et «Stop beating on my heart (Like a bass drum)» très aérien et chanté.

Le dernier morceau du set est «Beauty» qui va définitivement chercher vers la basse lourde du combo de Josh Homme époque Songs for the deaf avec un certain brio qui dénote néanmoins un manque d'éloignement de la musique de ses pairs. Une excellente mise en bouche pour cette soirée. Tigercub est un groupe à suivre qui avec un peu de maturité saura trouver un style qui lui est propre.

Setlist : Favourite song / Sleepwalker / Blue mist in my head / Memory glands / The perfume of decay / Stop beating on my heart (Like a bass drum) / Beauty

Green Lung monte sur scène révélant deux posters sur les côtés chacun présentant un bouc marchant sur ses deux pattes arrières...

Bienvenue dans le monde de l'occulte. Green Lung a été plébiscité par la presse anglaise et figure parmi les jeunes groupes de metal britanniques les plus convaincants actuellement. Leur style oscille entre le hard rock doomy et le proto-metal. Le groupe entame son set par le morceau éponyme de leur premier album, «Woodland rites». Les membres arborent tous fièrement les tatouages représentant les différents logos du groupe, réalisés à Frankfort la veille. Les Anglais envahissent plus d'espace, au propre comme au figuré. Les cinq membres du groupe ont plus d'espace que le trio qui les a précédés et il est évident qu'ils sont là pour en découdre. Même si pris isolément, il serait impossible de croire qu'ils font tous partie du même groupe. La section rythmique a un style «passe partout» alors que le clavier et la guitare présentent plus un style baba cool avec bandeau et cheveux longs, tandis que le chanteur ne dépareillerait pas dans Black Rebel Motorcycle Club. La formation nous joue un heavy à l'anglaise mâtiné de Black Sabbath et maîtrise parfaitement son sujet. Les claviers accompagnent les guitares mais savent aussi produire des solos dignes de messes sataniques. Il est évident que le groupe ne joue pas dans la même ligue que les Tigercub.











Le groupe enchaîne ensuite sur deux supers morceaux de leur dernier album sorti en 2021 mais qu'ils défendent réellement sur cette tournée en 2022. Les titres «Leaders of the blind» et «Old gods» réveillent définitivement le public et les photographes doivent déjà quitter le pit. Le fait de prendre du recul confirme que la salle est chaude et est prête à accueillir la tête d'affiche. Le morceau «Graveyard sun» se fait balade typée 90's avec une montée en puissance. Cette chanson restera certainement l'un des climaxes de la soirée car il y a comme un écho aux événements passés dans cette salle. Un mix de moments calmes et une accélération tout en lourdeur. Comme si ceux du 13 novembre étaient là, un moment un peu mystique qui sort certainement de mon imagination mais qui restera, de longues années, gravé dans mon esprit. Restant dans la thématique, «Reaper's scythe» continue le set d'une belle manière pour être ensuite conclu définitivement par «Let the devil in» et un riff de guitare quasi incantatoire. «Let the devil» conclura la prestation dans le même thème et la salle est désormais chauffée à blanc avant l'arrivée de Clutch. Le groupe aura joué 4 titres de son dernier album Black harvest et deux de son précédent Woodland rites. Un set beaucoup trop court tant ce groupe est une belle découverte mais nous sommes là pour Clutch et il est temps qu'ils montent sur scène.

Setlist : Woodland rites / Leaders of the blind / Old gods / Graveyard sun / Reaper's scythe / Let the devil in

Clutch arrive sur les planches à peu près à l'heure à laquelle les Bleus entrent dans le stade au Qatar. La veille au soir, les Américains avaient joué le dernier album en intégralité, nous n'aurons ce soir que 4 morceaux, mais qu'importe tant leur discographie leur permet de jouer aisément deux heures sans aucune fausse note. Le chanteur Neil Fallon, à peine entré sur scène harangue la foule pour faire monter encore la température de quelques degrés. Le Backflag derrière le batteur est désormais totalement visible avec la pochette du dernier album surplombant le groupe, qui lui, contrairement au frontman sera plutôt fixe sur scène. Tim Sult à la guitare et Dan Maines à la basse semblent figés sur place tant ils sont concentrés sur leur instrument respectif. «Passive restraints» de 1992 ouvre la soirée et nous prouve que Clutch n'est pas venu

faire de la figuration. Le public attend les nouveaux titres avec impatience tant l'album recèle de nombreux hits dont le quasi éponyme «Slaughter beach» qui sera particulièrement bien accueilli.

La formation piochera ce soir dans la plupart de ses albums, notamment Blast tyrant qui verra trois de ses titres joués et il en sera de même pour Earth rocker ou Psychic warfare. Les deux derniers titres avant rappel nous font découvrir un Neil musicien avec son harmonica et une plus inattendue avec une cloche à vache sur «DC sound attack». Le set se termine par un morceau qui dénote dans la setlist par son côté psyché avec des lights à la hauteur de ce qui pourrait s'apparenter à une invasion Alien sur «Spacegrass». De retour après le rappel, le groupe enchaîne tout de suite avec «Ghoul wangler» et juste après ce titre, Neil nous félicite pour la victoire des Bleus avant d'entamer un de leur titre les plus connus, «Electric worry». Et leur «We'll come back this summer» était annonciateur de leur venue au Hellfest en tant que tête d'affiche. Comme le disent les Inspector Cluzo qui ont eu la chance de tourner avec eux aux US : « Comme tous les vrais bons groupes, Clutch est toujours régulier, pas de haut et de bas toujours régulier, la marque des grands. » Après ce concert, il est évident que les français ont raison sur Clutch.

Setlist : Passive restraints / The mob goes wild / Earth rocker / Red alert (Boss metal zone) / Nosferatu madre / (Notes from the trial of) La Curandera / The house that peterbilt / Sucker for the witch / Skeletons on Mars / X-ray visions / Firebirds! / Slaughter beach / Burning beard / The regulator / D.C. sound attack! / Spacegrass /// Ghoul wrangler / Electric worry / The face

**Merci à Ted d'avoir géré l'accréd et Charles de Him Media d'avoir accepté. Grande première avec Live Nation, on remet ça quand ?**

■ JC

Photos : JC Forestier











## LE GROS 4

ZENITH DE STRASBOURG 2022

[Vercords]

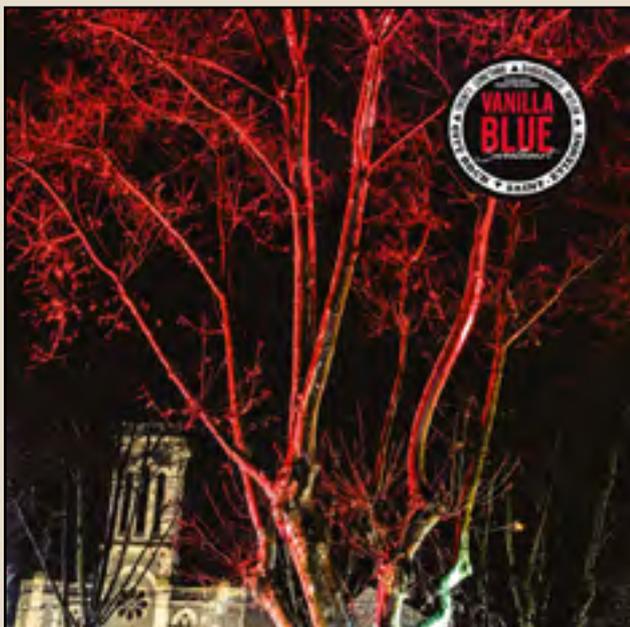
C'était gros, c'est encore très gros. Malgré un faux départ avec les restes de COVID, la tournée emmenant Mass Hysteria, No One Is Innocent, Tagada Jones et Ultra Vomit à travers la France et quelques-uns de ses Zéniths s'est élancée au printemps 2022. Après Dijon et Lille (notre live-report dans le Mag #51), c'est à Strasbourg qu'ils ont posé leurs amplis. Captés pour une diffusion sur le tube d'Arte mais aussi pour rester graver en DVD et Blu-Ray, les quatre concerts bénéficiaient d'un nouveau mixage, plus précis que le «live» et nous sont servis dans un gros coffret. Un emballage superbe, qui, une fois ouvert nous délivre une affichette de la tournée avec les différents crédits au dos et 6 disques, 4 CDs, un par groupe, et 2 DVDs, deux prestations étant à choisir sur chacun, soit le concert en intégralité, soit en sélectionnant directement son morceau préféré. La seule petite remarque négative que je puisse faire, c'est que j'aurais aimé en avoir plus ! Pourquoi pas des photos, une petite vidéo backstage, et pourquoi pas une reproduction de setlist ou de pass, un médiateur ou je ne sais quoi... des broutilles mais qui font toujours plaisir aux grands enfants que nous sommes. J'ai bien conscience que ce genre de choses a un coût et que le label a opté pour un beau coffret et un prix mini (à peu près autant que la place de concert pour se refaire la soirée à l'infini, c'est pas mal !).

Les concerts de Strasbourg étant assez similaires à ceux de Lille, je te laisse revoir ma review

du live pour avoir mon sentiment sur chaque set, il y a juste un peu plus de featurings ce soir-là et notamment toute l'équipe sur «Furia» et Mouss qui vient accompagner Ultra Vomit sur «Mouss 2 Mass». Je t'avoue ne pas encore être totalement remis de cet inédit et que, rien que pour lui, j'ai tendance à renfourner assez régulièrement le CD (ou le DVD, ça dépend) du live d'Ultra Vomit. Sinon, bien que très fan des No One Is Innocent également, c'est vers Mass Hysteria (oh, quelle surprise) que se tendent mes oreilles. Le mixage du son est énorme, la qualité du montage et des prises de vue est très impressionnante, on ne rate rien des concerts et celui de Mass Hysteria est celui qui m'a le plus touché. Pourtant, j'ai dû les voir plus de 50 fois ces 25 dernières années, même un peu plus car j'ai commencé mon adoration dès mes deux premiers concerts en l'an de grâce 1997, donc je les ai vus et revus et je les connais à peu près par cœur. Les voir sortir le grand jeu pour un set comme celui du Hellfest, bien sûr, mais les voir à un tel niveau scénique en salle et tout en gardant un contact aussi chaleureux avec le public ou les photographes du tout premier rang, mais quelle claque ! Et donc, je ne m'en lasse pas. Ultra Vomit a aussi une scénographie travaillée qui vaut le coup d'œil, l'autre DVD (avec No One Is Innocent et Tagada Jones donc) restera plus souvent dans son étui, il y a un beau travail sur les couleurs et quelques flammes mais rien d'aussi bluffant que pour les deux très gros autres.

Si tu étais au Gros 4, il te faut un souvenir impérissable de cette soirée, il existe désormais. Si tu n'y étais pas, tu as raté une date historique mais tu peux encore te rattraper et pogoter dans ton salon.

■ Oli



## VANILLA BLUE

### SWEETHEART

[Twenty Something]

Vous connaissez Frank Frejnik ? Oui, le fameux Frank Frejnik de Punk Rawk/Rock Sound /Violence/Slow Death ... ? Je vous souhaite de le rencontrer en tout cas. Un chouette gars. Mais aussi un sacré rigolo. Pour preuve, c'est le genre de type qui peut t'envoyer un super skeud de son label trois jours avant le bouclage de ton zine pour le chroniquer. Un super skeud dont tu as envie de parler là, tout de suite, maintenant, parce que justement, il est super. Alors du coup, tu négocies un délai supplémentaire auprès de ton rédacteur en chef en lui disant, « ouais, mais tu sais, c'est important, ce disque est top, on est dans l'actu... ». Et comme je ne suis pas le dernier à rendre mes textes (et que pour ce numéro, j'ai été assez bon élève), j'ai le droit à un petit temps supplémentaire, le temps d'écouter encore et encore Sweetheart de Vanilla Blue et de t'en faire un retour qui ne sera jamais à la hauteur de la qualité du disque.

Comme tu as encore un peu de mémoire, tu dois te rappeler, et ce à juste titre, que Vanilla Blue, j'en ai déjà parlé il n'y pas longtemps. C'est vrai, c'était dans le numéro 49, pour Dark cities, le premier album. Mais comme le groupe, moins d'un an après ce chouette premier disque, récidive (et de belle manière) en proposant un second opus toujours chez Twenty Something, le prétexte est bon pour en remettre une couche à propos du groupe Stéphanois. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est en meilleure forme

que l'équipe de foot locale.

En parlant d'équipe, on ne change pas celle qui gagne. Du coup, c'est Alex « Marcel » Borel qui est de nouveau aux manettes (il est partout celui-là !). Tandis qu'au niveau de la compo (aussi bien au sens musical qu'au sens footballistique), on prend les mêmes et on recommence, avec toutefois l'arrivée de Franck Berger à la batterie, permettant à Junior de passer à la guitare. Le club des 5, en publiant (très) rapidement un deuxième album, aurait pu tomber dans le piège de la facilité et de la redite. C'est mal connaître Vanilla Blue qui, une nouvelle fois, réalise la prouesse de proposer un disque attachant, virevoltant, émouvant et intensément brillant. Mais en déclarant son indéfectible amour (comme élégamment mentionné dans la biographie de Patrick Foulhoux) à Mega City Four et à l'indie rock Britannique aussi sucré qu'acidulé, Vanilla Blue ouvre un peu plus son champ d'action pour conquérir le monde.

En écoutant les quatorze plages de Sweetheart, c'est tellement simple, épuré et joliment exécuté qu'on pourrait croire que c'est à la portée de tout le monde. Que nenni. Il faut avoir du cœur pour écrire des chansons si brillantes. Du cœur, et du talent, évidemment. Dès «Albuzy wings», les mélodies s'entremêlent pour le plus grand bonheur de mes petites oreilles. Pas d'artifice, de grosse production ou je ne sais quoi. C'est cash, ça joue collectif, sans pression et avec beaucoup de détermination. Le vigoureux «Pagan crap» et le génial «My precious friends» (mon morceau préféré) te donneront des frissons. «Out of time» (que les Foggy Bottom vont adorer !) et «The gift» te feront reprendre ton souffle avant d'enquiller sur le dansant «You got to live» et sa partie cuivrée, l'enivrant «Eternal sunset» et les remuants «Again and again», «An empty seat» et «Half of us». Mention spéciale à «Panic», punk hardcore un peu hors propos mais tellement jouissif avec la participation de Jerry A de Poison Idea. Et tandis que le fabuleux «Sweetheart» et le lancinant «Darker than blue» clôturent de belle manière ce deuxième LP (livré avec un CD live des titres du premier disque), je ne peux que me rendre à l'évidence : ce groupe aux guitares harmonieuses et aux mélodies imparables est fait pour moi. Merci Vanilla Blue. Et merci Frank de faire repousser les deadlines pour la (bonne) cause du rock 'n' roll.

■ Gui de Champi



# POGO CAR CRASH CONTROL

**C'EST EN VISIOCONFÉRENCE QUE JE RETROUVE OLIVIER, CHANTEUR ET GUITARISTE DES POGO CAR CRASH CONTROL POUR ÉVOQUER AVEC LUI LE DERNIER ALBUM EN DATE DU GROUPE MAIS AUSSI LEURS BRILLANTS CLIPS ET L'ANNÉE À VENIR...**

**À quel moment commencez-vous à travailler sur un nouvel album ?**

Dès qu'un album est sorti, moi je commence à faire des riffs, à composer, si l'album est fini, on a le champ libre pour en faire un autre.

**La pochette propose enfin un «car crash», c'était une volonté de votre part ou c'est un hasard ?**

Notre tout premier logo, c'était un panneau de signalisation routière avec un «car crash» dessus et c'est vrai que, je ne sais pas pourquoi, on n'a jamais repris l'esthétique automobile par la suite. Simon a eu cette idée de pho-

to, il trouvait que ça allait être rigolo qu'on me renverse et que de l'autre côté de la pochette, ce soit le reste du groupe dans la voiture.

**Il y a quoi dans le verre ?**

De la bière (rires).

**Qui est en tort ?**

Je pense que c'est eux, ils me roulent dessus ! C'est interdit de renverser quelqu'un !

**Fréquence violence peut faire référence à un média qui semble «old school», t'écoutes beaucoup la radio ?**

Ça évoque la radio «Vous écoutez Pogo Car Crash Control sur Fréquence violence» mais en fait, c'est juste le titre d'une chanson qui parle de l'infobésité, le fait qu'on soit saturé d'informations par les panneaux, les messageries, les réseaux sociaux... Ça ne parle pas vraiment de radio. C'est «fréquence» au sens technique, l'album traite de science-fiction donc c'est plus dans ce domaine-là, mais le titre sonne bien et ça fait un peu radio en effet.

**Comment on arrive à écrire un titre comme «Passe-moi le bébé» ?**

J'ai eu 30 ans et autour de moi, y'a des bébés qui commencent à arriver et je trouve toujours gênant cette scène familiale où on se passe le bébé. Je trouvais ça marrant car ça sous-entend «refile-moi ton fardeau». On se refile un bébé de bras en bras comme si c'était un cadeau alors que tu n'en veux pas forcément, c'est un peu ironique. C'est imagé, il ne faut pas le prendre au pied de la lettre !

**Je suis fan de «Recommence à zéro», vous avez pensé à faire des versions «en anglais» pour conquérir le monde ?**

Ça nous aiderait énormément de faire comme Céline Dion ! (Rires) J'en parlais encore avec Simon au téléphone il y a quelques minutes, on aimerait bien faire des concerts dans d'autres pays mais la langue française, c'est compliqué. Même moi, j'écoute pas de punk en espagnol ou de metal en polonais, donc ça nous aiderait de faire des versions anglaises, ça nous permettrait peut-être de faire une carrière internationale mais c'est beaucoup de boulot... Ça reste une idée farfelue. Quand on a commencé le groupe, on a chanté en français sans penser que ça nous fermerait des portes mais c'est notre force, notre originalité.

**Vous savez si vous êtes écoutés à l'étranger ?**

Globalement, c'est France, Canada, Belgique, Suisse... Que des pays francophones. Il y a toujours des gens qui se perdent et qui tombent sur nous mais c'est clairement la francophonie. On fait deux dates avec The Exploited, ils adorent ce qu'on fait, y'a quelques groupes étrangers avec qui on s'entend bien.

**Musicalement, ça peut marcher partout ...**

Ça me fait très plaisir que tu dises ça... J'aimerais y croire ! Sans aller jusqu'aux États-Unis, rien que l'Allemagne, ça m'irait très bien !

**Vous avez fait des doubles clips, d'où est venue cette idée ?**

Une chanson, c'est assez court, pour faire une histoire dans un clip, c'est dur, il faut que ce soit raconté rapidement, que le scénario tienne sur un ticket de métro et souvent on n'a pas le temps de mettre toutes les scènes, toutes les séquences auxquelles on pensait. Avec deux chansons qui se suivent, ça permet de faire un petit court-métrage, ça fait 6 minutes de vidéo, ça permet à Pierre et Romain qui ont réalisé les deux double clips de raconter une histoire plus longue. Celui de «Fréquence violence» est en deux parties avec une esthétique pop/années 2000 puis une fracture et un truc qui nous ressemble un peu plus, c'est plus farfelu et décadent. L'autre, celui de Romain, mon frère, l'histoire est plus globale avec les voyages dans le temps.

**Vous pourriez faire un clip lambda ou il faudra toujours pousser plus loin dans les idées et/ou la réalisation ?**

Ça me fait très plaisir de ce que tu dis parce que je ne savais pas qu'on faisait des clips si hors du commun que ça, quand t'as la tête dedans, t'as pas de recul, t'as pas un regard extérieur...

**Y'a des centaines de groupes qui se filment dans un hangar et qui sont contents...**

Ah oui, je vois ce genre de clips... On en a un dans un hangar aussi ! (rires) C'est «Conseil» mais il a des effets de montage et les visages sont déformés...

**C'est un de vos premiers clips, depuis ça a toujours été cherché plus loin...**

Tout le mérite revient en partie à mon frère, que je salue, c'est lui qui a posé cette esthétique présente dans nos clips. Quand Romain n'était pas disponible, on a fait appel à d'autres réalisateurs mais ils se sont inspirés de l'univers posé par Romain. On a commencé le groupe dans les années 2010, c'était l'âge d'or de Youtube, ça a vraiment décollé et c'était indissociable du groupe d'avoir des clips originaux, c'est pour ça qu'on met le paquet.

**Ils ont encore de l'importance...**

Tu trouves ? J'ai l'impression que c'est plus les réseaux sociaux, l'interaction avec les gens, montrer la vie des groupes...

**Je pense que filer un lien de vidéo, c'est pas mal pour se faire une idée du groupe...**

C'est toujours une vitrine promo intéressante, c'est comme ça qu'on prend l'exercice, c'est un moyen d'en dire un peu plus sur la mentalité du groupe. Du coup, on fait des clips à la con.

**D'autres sont-ils prévus ?**

Je crois qu'on en a fini pour la promo de cet album, mais si une idée et l'occasion se présente, peut-être qu'on en fera un.

**Il y a deux titres «Bonus» sur l'album, pourquoi les présenter comme des bonus ?**

À la base, ils font partie de l'album mais on a décidé de les enregistrer et de les sortir avant Fréquence violence sur un maxi appelé Aluminium, ça nous a permis de passer en studio et d'être présent. On les a mis en bonus parce qu'on trouvait dommage que les gens achètent l'album sans ces deux titres sortis avant.

**Ils auraient pu être intégrés à la tracklist sans le signaler...**

T'as raison, le problème, c'est qu'on trouvait que le son était assez différent pour ne pas s'intégrer facilement dans le tracklisting, on a préféré les mettre à l'ancienne, à la fin, en bonus track.

**Le W-Fenec fête ses 25 ans dans quelques jours...**

C'est dingue ! W-Fenec, 25 ans ! Félicitations !

**Vous auriez aimé débiter à la fin des années 90' ?**

Moi, je suis extrêmement nostalgique, tu me proposes une machine à remonter dans le temps pour aller à n'importe quelle époque, je saute dedans ! Évidemment que j'aurais aimé commencer Pogo Car Crash Control dans les années 90'... Encore faut-il pouvoir y aller en comparant avec aujourd'hui, si j'étais né dans les années 90', je me dirais qu'il faut aller dans les années 80' ou 70'. Avoir une machine à re-

monter dans le temps et monter le groupe dans les années 90', là, oui, ce serait excessivement excitant ! Dans les années 2010, on avait à peine la vingtaine donc on a pleinement vécu cette décennie, j'ai adoré parce qu'il y avait un truc qui se passait au niveau du garage, des artistes comme Ty Segall, Fidlar ou Bass Drum of Death. Il y avait beaucoup de noise music aussi, à Paris, il y avait des concerts tout le temps, plein de groupes garage-punk qui se formaient, on a débuté dans cette ambiance-là, j'ai adoré et pour le coup, elles ont pris fin !

**Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour 2023 ?**

Que ça continue ! Qu'on se porte bien, qu'on fasse des concerts...

**Plus de musiciennes sur scène ?**

Oui, par exemple ! Plus de femmes en 2023...

**Il y a des choses de prévues ?**

On a une surprise... On va faire la tournée Warm Up du Hellfest ! Ce sera au printemps sur quinze dates, on aura un tourbus, on est super content ! Ça va être une performance physique, faudra enchaîner 15 dates j'ai déjà commencé à faire du sport ! Je découvre un monde !

**Merci, on se verra donc peut-être sur le Warm Up...**

On passe pas loin de chez toi, à Lens, on joue au Louvre...

**Merci Olivier, merci Virginie Simannel.**

■ Oli

Photos : JC Forester (Pogo Fest 2022)





## SENBEÏ

### TOITSU II

(Banzaï Lab)

*Ils sont tout près ! - Tenons fermée  
Cette salle où nous les narguons  
Quel bruit dehors ! Hideuse armée  
De vampires et de dragons !  
La poutre du toit descellée  
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,  
Et la vieille porte rouillée  
Tremble de tous ses gonds.*  
Extrait des Djinn - Victor Hugo

Ils sont là ! À nos portes ! Ils débarquent à nouveau en cette fin d'année 2022 ! Toujours plus nombreux, plus vindicatifs, plus bruyants ! Qui ça ? Mais l'armée de Senbeï, voyons ! Ce projet collaboratif initié en plein confinement, où les réseaux sociaux étaient effectivement les seuls liens entre les personnes. Une première armée d'environ 500 contributeurs au service de Senbeï pour une première salve sortie en novembre 2020 (Toitsu cf. Mag #46). Deux ans plus tard, l'armée n'a pas pris sa retraite. Et courant 2021, quand Senbeï procède au rappel des troupes, c'est plus de 1000 personnes qui se retrouvent sur la page Facebook pour apporter leur pierre à l'édifice, leur coup de Katana à la victoire finale. Un financement participatif passe par là, et la seconde invasion arrive pour décembre 2022. Toitsu II, (Toitsu = unification), tous ensemble pour te taillader les oreilles de bon son.

Pour cette deuxième attaque, on retrouve les mêmes ingrédients : Senbeï aka Hugo Sanchez,

beatmaker prolifique au style caractéristique mêlant gros beats, orchestrations lyriques, et larges inspirations asiatiques, avec un goût prononcé par la culture japonaise. La pure patte Senbeï. Que ce soient des chants classiques ou des instruments traditionnels, tous les sons ont un petit goût de l'empire du soleil levant. Pour trouver des morceaux d'occident, il faudra attendre les featurings de Miscellaneous pour une couche de rap anglophone, Swift Guad pour la couche francophone ; sont aussi invités le turntablist DJ Nixon ainsi que deux autres tripoteurs de sons : Degiheugi et Proleter. Pour compléter la liste des participants, il faudrait que je cite l'ensemble des contributeurs plus ou moins anonymes qui ont participé à ce deuxième LP, mais vu qu'ils sont plus de 1000, ça va être un peu lourd niveau name dropping. Disons qu'on peut en entendre un petit paquet se présenter sur le dernier morceau, «lssh» ; et quelques happy few ont le privilège d'être représentés sur la pochette, dessinée par le mangaka Godtail.

Au final, un album toujours aussi réussi et aussi foisonnant qu'un bassin rempli de carpes koi dans un jardin japonais. Une prouesse pour Senbeï qui prend plaisir à co-construire son art, avec pour ce deuxième opus, une certaine homogénéité plus présente que dans le premier. À croire qu'en bon chef de guerre, malgré une armée toujours plus dodue, il a su les faire marcher, pas au pas, mais en rythme, ensemble («lssh»), et c'est ce qui les rend irréductibles.

■ Eric



## THE HYENES

### KRAKATOA UNPLUGGED SESSIONS

(Upton Park)

Il y a dix-sept piges, The Hyènes pointait le bout de sa truffe pour faire la BO du film «Enfermés dehors» d'Albert Dupontel. Derrière, c'est trois albums studio et un enregistrement sur un BD-concert. La formation est aujourd'hui composée de Vincent Bosler au chant, Luc Robène à la guitare, Olivier Mathios à la basse et Denis Barthe à la batterie.

Nouvelle galette, nouvelle approche. Le groupe revient avec son Krakatoa unplugged sessions qui reprend exclusivement des compositions du groupe. Oui, mais c'est quoi Krakatoa ? Un volcan Indonésien mais ça va pas tellement nous servir. Sinon, c'est une salle de concert en Gironde lan-

cée par le fondateur de l'association Transrock. Pour la petite anecdote, l'homme est alors manager de Noir Désir... Comme par hasard !

Le contenu sur les titres est sans fioritures. Du premier album est seulement retenu «Quand ça gueule» que je vais préférer dans sa version originale avec un son plus crade. De Peace and loud sortent «On dormira quand on sera mort», «Black B» et «La peur». Les compositions retenues du plus récent Verdure sont à la majorité : «Johnny vs Johnny» (que je peux aisément me passer en boucle), «S'il avait fait beau», «Ici bas», «Hel s'en Fou», «Bègles», «Tu peux dormir tranquille» et «Efface». Pas moins de sept titres sur douze du petit dernier studio arrivé dans les bacs en 2020. Sur l'ensemble de la prestation vient en renfort Guillaume Schimdt au saxophone et au piano Rhodes. Dans ce format, le musicien joue un rôle essentiel dans la transformation des morceaux. Le fan des ricaneuses pourra se régaler à entendre ses morceaux préférés dans un nouveau costume.

L'inédit «Nazillon de nuit» aurait eu toute sa place dans cet unplugged. Musicalement, ça aurait pu coller avec l'ambiance. Cela, nous aurait rappelé que cette pépite était sortie en réaction au score du FN sur le premier tour de l'élection présidentielle 2012 (17,6%). Dix ans plus tard, le parti sous une peau neuve fait 41,45% sur un deuxième tour. «Nazillon de nuit» aurait été aussi d'actualité. Mince, j'ai encore fait une parenthèse. Mais c'est ça The Hyènes. Ils étaient partis pour déconner et puis finalement, c'est devenu sérieux. Cela dit, c'est toujours un plaisir.

■ Julien

Photo : Roger Merpillat





## BADBADNOTGOOD

### TALK MEMORY

(XL Recordings / Innovative Leisure)

Voici un disque arrivé chez nous (sans livret !) avec un retard notable, soit plus d'un an. Cela n'a pas la moindre conséquence puisque nous n'étions même pas informés de la sortie de ce nouvel album de BadBadNotGood, groupe de jazz canadien se frottant à plein de styles (le hip-hop avec Ghostface Killah sur *Sour soul* en 2015, ou encore ce fameux *IV* à consonance electro-soul-jazzy marqué par une multitude de collaborations sorti en 2016). Les Canadiens nous prennent à contre-pied cette fois-ci, puisque ce *Talk memory* s'inscrit comme un retour aux sources jazz. En effet, curieux de savoir

où le combo allait nous amener en 2021 (rock ? œuvre expérimentale ? free-jazz ? classique ?), on se retrouve donc face à face avec un jazz qui aime toujours autant chercher de nouvelles formes orchestrales, se réinventer, sans pour autant oublier sa forme traditionnelle. Un album instrumental dense et varié qui rend hommage aux musiciens et compositeurs qui ont inspiré le travail du groupe (dont les inévitables John Coltrane ou Miles Davis).

Avec ce *Talk memory*, le groupe continue de nous éblouir de sa classe et de sa technique. Musiciens aguerris, ils ont pris le temps de faire un bilan après de longues tournées pour analyser le passé et faire « parler la mémoire » par des improvisations en studio en gestation longue (deux ans), contrairement à avant où elles s'effectuaient davantage sur scène. Ceci étant dit, on vous laisse imaginer un album retranscrivant à merveille ce qui pourrait être un concert dans un petit club de jazz avec ses différents mouvements et progressions, piano/forte, legato/staccato, orchestre/solo, romantisme/dramatisme, qui se reflètent autant dans des styles évidemment jazzy (« *Unfolding (Momentum 73)* », « *Open channels* ») mais aussi soul (« *Love proceeding* ») voire rock (« *Beside april* »). *Talk memory* est en définitive une exploration du beau en collectif (Arthur Verocai, Laraaji, Terrace Martin, Brandee Younger et Karriem Riggins sont venus prêter mains fortes aux Canadiens). Par conséquent, on ne regrette pas d'avoir attendu plus d'un an cette première sortie du groupe chez XL Recordings.

■ Ted





## A.A. WILLIAMS

### AS THE MOON RESTS

[Bella Union]

Un de mes grands regrets musicaux de 2022 sera de ne pas avoir assisté au concert de A.A. Williams et Karin Park un dimanche soir dans la salle à la programmation très pointue de l'Empreinte à Savigny le Temple. Cette soirée était annoncée comme dark et les feed-back sur les réseaux sociaux n'ont fait qu'accroître mon regret. L'artiste est apparue dans une newsletter d'un de nos labels référents, mais c'est surtout son concert avec Karin Park en ouverture qui m'avait poussé vers ce disque. Karin Park n'est autre que la moitié de Årabrot et a sorti cette année un excellent Private collection (Pelagic Records si tu nous lis, nous attendons le CD pour en dire du bien).

Revenons à A.A. Williams. Pour résumer ce disque *As the moon rests*, c'est comme si Lacuna Coil avait eu la charge de faire la BO d'un James Bond. Une pop gothique absolument magnifique. Pour vous donner une idée, elle joue également du violoncelle avec la non moins magnifique Jo Quail tout en s'étant produite cette année au Hellfest. Une sorte d'exception culturelle anglaise. Après un premier album, elle sort en numérique un album de covers enregistré pendant le confinement, sobrement intitulé *Songs from isolation*. Sur ce disque, nous pouvons lire à livre ouvert ses influences : The Cure, Deftones, The Smashing Pumpkins, Nick Cave ou encore Nine Inch Nails. Alors que l'exercice pourrait s'avérer périlleux, A.A. Williams excelle en nous faisant

presque oublier les originaux.

Revenons au dernier disque en date sorti en octobre, dès le premier titre «Hollow heart», A.A. Williams pose son univers à la fois vaporeux dans les mélodies et les riffs sont lourds dans le refrain. Les chansons sont très cinématographiques. Le second titre, «Evaporate» vient confirmer cette impression. Le Mayfield Ensemble chargé de rendre symphonique cette pop heavy gothique réussit parfaitement à pousser les compositions à un autre niveau qui transcende la simple «pop music». Les textes sont noirs sans que cela ensevelisse l'auditeur. «As the moon rests», titre éponyme en fin d'album, est un réel voyage dans l'intimité de la chanteuse, les paroles semblent murmurées parfois, comme des confessions. Il ressort de cet odyssée musicale une certaine mélancolie froide. Nous sommes, pendant plus d'une heure, transportés par la voix et les mélodies de A.A. Williams et cela peut sembler une éternité, comme un écrin de noirceur dans lequel le temps n'a pas de prise et nous donne envie de replonger encore et encore.

■ JC



## LE REPARATEUR

**SUPER, MERCI**

[Slow Death / Trauma Social]

On ne va pas se mentir, moins on a affaire à son réparateur et mieux on se porte. Sauf qu'avec celui-ci c'est différent, on aime avoir de ses nouvelles, surtout quand elles sont aussi bonnes que ce Super, merci.

Pourtant, je vais être honnête, j'avais quelque peu oublié le duo Lyonnais (nos routes ne s'étant guère croisées) depuis leur 45t Même pas un quart d'heure de sexe il y a une dizaine d'années. Du punk-rock/garage relativement basique pour ce qui est de la musique, avec des titres dépassant rarement la minute et des textes irrévérencieux (« Ferme, ta gueule, Charlotte Gainsbourg ! »), même s'il pouvait y avoir quelques fulgurances par moments (« Amoureux de ta femme »). C'est donc sans aucune attente que j'ai lancé la lecture de ce nouvel album et bim, grosse calotte ! Nan mais c'est quoi ce bordel qu'ils font, rien qu'à deux (guitare/chant et batterie) ?

Premier truc qui me marque : le son. Super, merci Kris Banel du studio Warm Audio. Non seulement il dépote, mais en plus il me rappelle un autre groupe... Bon sang, mais c'est bien sûr ! NOFX ! Vraiment, c'est limite du plagiat sur certains titres, riffs mais on s'en fiche complètement, tellement c'est jouissif et bien mieux que ce qu'ont sorti, ces vingt dernières années, les Californiens bientôt en retraite (à même pas 64 ans, quel scandale !).

La deuxième évolution concerne la composition. Clairement, ils ont passé un stade. Ça rentre dedans en mode offensif, question énergie et ça rentre dans la tête aussi, niveau mélodies. L'écriture des textes également est mieux ficelée, avec deux lectures possibles. Un peu comme leurs camarades Poésie Zéro, avec qui ils ont par le passé partagé un split CD, même si faut pas déconner, ils sont plus finauds que ces derniers. Une première lecture donc un peu bas du front, rigolarde et une deuxième avec un sous-texte plus développé, où il est question de société de consommation (« Mon cœur balance »), de violences policières (« Police partout »), d'écologie (« 500 Litres »)... de vrais gauchistes, quoi, même si les féministes en prennent aussi pour leur grade (« Les femmes sont tellement folles »). Il fallait oser chanter « Les femmes sont si glissantes, on se croirait à la patinoire ». En contrepartie, dans « Politesse », toute ressemblance avec des personnages existants n'est pas du tout fortuite. Sinon, pour celles et ceux que la chose politique rebute, il est aussi question d'échec amoureux amer (« Encore raté ») et d'autres sujets plus légers dans l'entraînante « Autoroute ».

Au final, sans même toutes ces considérations, c'est avant tout un très bon disque de punk rock, qui n'a certes pas fini dans mon onze majeur de 2022 mais sans pour autant cirer le banc des remplaçants. J'ai souvent fait appel à lui en fin d'année et avec ce qui se profile en 2023, de par son effet cathartique, il ne va pas trop prendre la poussière. Super, merci Le Réparateur. Et Slow Death aussi.

■ Guillaume Circus



## KLONE

### MEANWHILE

[Kscope Music]

Klone a atteint des sommets avec *Le grand voyage* mais, contrairement à *Icare* se rapprochant du soleil pour finalement chuter, le groupe a su garder ses distances pour ne pas se brûler les ailes et rester là-haut, au-dessus des nuages pour nous proposer ce *Meanwhile*...

Si le ciel est menaçant (encore un artwork sublime), le chant de Yann et les guitares amènent de la sérénité, les notes sont claires, étincelantes, «*Within reach*» peut bien s'obscurcir, le ton peut bien se durcir, on sait qu'on ne sera jamais abandonné par cette lumière qui brille toujours quelque part, même au cœur de l'orage. C'est aussi ce qui rend encore plus beau cette foudre qui s'abat sur nous au cœur du morceau, on profite du spectacle de l'orage en se sentant en sécurité. Ce premier morceau est d'un niveau d'écriture assez exceptionnel, il donne le ton... Si l'architecture de «*Blink of an eye*» est plus classique, le titre bénéficie du renfort du saxophone, d'une jolie ligne de basse et de samples intrigants pour tirer son épingle du jeu. Le poignant «*Bystander*» joue sur la tension et une lente progression vers une explosion déchirante, je le trouve moins «efficace» que «*Within reach*» mais comment ne pas être touché et ému en l'écoutant ? Si «*Scarcity*» n'offre pas de prise particulière, c'est un de ces morceaux qui donne du corps à un album, Klone révisé ses [hauts de] gammes pour nous préparer à un «*Elusive*» très immersif, la distorsion emplit l'espace, les diffé-

rentes couches d'instruments se complètent, le mixage sublime la composition, c'est un petit régal. On plonge ensuite en «*Apnea*», une guitare chaleureuse échange avec des boucles assez froides, le groupe se frotte à d'autres sonorités, varie le chant et brise sa routine et repousse toute monotonie. Le saxophone de Matthieu se refait une jolie place sur «*The unknown*» et me laisse espérer de le revoir un jour en live avec le groupe... De par son refrain tranchant, lourd et puissant, «*Night and day*» témoigne de cette nouvelle force qui ne passe pas forcément par la vitesse d'exécution, l'atmosphère est privilégiée à la percussion. Un peu plus rythmé «*Disobedience*» mise sur les cassures et des sonorités fouillées pour tirer son épingle du jeu, c'est réussi, aussi. Sans fausse note jusque-là, on sait que Klone a de nouveau écrit un somptueux album, le titre éponyme enfonce le clou, entre les arrangements, le clavier, la montée dans les graves, les variations rythmiques ou le chant sirénien, on ne sait plus où donner de la tête dans ce tourbillon émotionnel.

Masterclass de Klone, *Meanwhile* installe un peu plus le combo au firmament. Véritable valeur refuge pour parer à la tourmente, on se sent toujours bien en écoutant leurs créations, quand bien même la mélancolie ou la rage s'en emparent, on y est comme chez soi.

■ Oli



# KLONE

**ALORS QU'ON AVAIT PRÉVU DE FAIRE UNE INTERVIEW LORS DE LEUR CONCERT À LILLE, ÇA N'A PAS ÉTÉ POSSIBLE, LES KLONE ÉTANT DÉBORDÉS AU MERCH'. PAS GRAVE, ON S'EST FAIT ÇA AU CALME EN VISIO, CHACUN CHEZ SOI...**

**Ce nouvel album sonne un peu comme «Le grand voyage retour» ?**

Sur les premiers retours que j'ai eu, pas mal de gens disent que ça change du Grand voyage parce qu'il y a plus de distorsions dans les guitares, c'est plus un disque à gros riffs qu'avec des arpèges, y'a du growl dans la voix mais il est aussi dans la lignée logique de ce qu'on a fait par le passé.

**Y'a un côté tempétueux qu'on n'avait pas dans le précédent et c'est plus proche de ce**

**que vous faisiez il y a 10 ans...**

Oui, il y a un petit retour aux grosses guitares si tu compares aux deux derniers disques, mais on garde des éléments comme les voix, les traitements, la mouvance générale. On peut dire que c'est plus proche d'un The dreamer's hideaway ou Black days dans nos plus anciens disques, un peu moins noir cependant.

**La sortie est prévue dans 1 mois, l'album est prêt depuis longtemps, c'est pas un peu long d'attendre ?**

On commence à avoir l'habitude (rires), c'est un peu pareil à chaque fois... Là, il se trouve que pas mal de choses ont retardé la sortie. Les compos sont prêtes depuis longtemps mais il y a eu le COVID, on a encore tourné avec Le grand voyage, on a fait un mois de tournée aux États-Unis... on s'y fait, si on n'est pas patient, faut arrêter ! Le disque devait sortir en septembre mais KScope, le label anglais, a besoin des masters six mois à l'avance pour les vinyles donc cela a repoussé la sortie. Ça nous a laissé le temps de souffler, de se reposer, d'avancer sur de nouvelles choses et de faire quelques dates comme celles de Lille où tu as pu voir quelques-uns des nouveaux morceaux en live.

### **Ils ne sont d'ailleurs pas encore beaucoup mélangé aux autres ?**

C'est une histoire d'accordage de guitare, on a changé la setlist à Lille, je ne sais plus dans quel ordre on a joué les titres, je sais qu'il y a «Rocket smoke» en deuxième, on a aussi joué les nouveaux dans les premiers pour voir comment les gens réagissent alors qu'ils ne les connaissent pas, avoir un peu leur ressenti.

### **Chris Edrich a enregistré l'album, qu'est-ce qu'il vous apporte en studio ?**

Il a participé à l'album mais il a surtout été présent pour le mix, c'est Romain Bernat, notre autre ingé-son live qui a enregistré, Chris a travaillé à distance, il est à Dublin, c'était pas simple pour qu'il soit là pour les prises batterie, on a fait des transferts de fichiers pour qu'il écoute. Sur l'artistique, on a l'habitude de travailler seul sans avoir quelqu'un qui vienne mettre son nez dans nos compositions. Chris a surtout bossé sur le son, on n'a pas eu de retour sur les titres, savoir si c'est trop court, trop long, on travaille ensemble depuis 2015 donc ça se passe assez bien. Le seul problème, c'était la distance, pour travailler le mix de l'album, on était aux États-Unis dans un tourbus pour écouter le truc au casque en recevant des WeTransfer et en faisant des retours par e-mails, c'est pas évident, c'est long, c'est chiant... On a refait une session de mix de trois jours quand on est revenu en France, on a bossé ensemble, à distance, on écoutait chez nous sur nos enceintes et on a pu mettre

en avant quelques éléments, on a peaufiné les premiers mix. C'est pas simple de bosser un mix quand t'es pas sur place. Avec Francis Caste, on était avec lui, ça allait beaucoup plus vite...

### **Prendre des gens qui gravitent autour de Klone pour la production, c'est une question de sécurité ?**

On n'avait jamais bossé avec Chris sur un mix studio, il avait enregistré le live acoustique, c'est un autre exercice, c'est de la prise de son live avec deux guitares, un accordéon et une voix. Il nous suit depuis longtemps, il connaît bien nos attentes, on s'était dit que ce serait cool de bosser ensemble sur une prod' d'album, là, il était dispo c'était donc l'occasion, on n'a pas cherché ailleurs. Même au niveau du budget, c'est un avantage, on n'a pas la prétention de vouloir aller enregistrer aux États-Unis ou mixer avec un gros nom à la mode du moment. À chaque fois qu'on bosse avec des gens avec qui on a un bon feeling, ça c'est toujours bien passé, on ne s'est pas posé 50.000 questions, ça s'est bouclé très vite, c'était facile.

### **«Within reach» puis «Bystander» sont sortis en avant-première, pourquoi ces morceaux -là ?**

Le premier qu'on a balancé c'est «Within reach», c'est aussi le premier titre de l'album, on a pris cette habitude de mettre en avant le 1er titre de l'album, c'est une belle introduction à notre retour avec des éléments atmosphériques, y'a des gros riffs et un break assez hargneux avec un côté vénèr où Yann chante avec une voix un peu plus gueulée que sur nos derniers disques. On trouvait cool de montrer qu'on n'avait pas lâché ça, ça a toujours fait partie de notre musique. Pour «Bystander», on n'y avait pas pensé au départ mais on a demandé l'avis de proches et 3-4 titres ressortaient dont celui-là, Chris nous a poussé à le mettre en avant, il y a de la nouveauté dans les harmonies dans les guitares, dans les voix et il y a ce côté hargneux aussi, c'est un bon condensé pour nous représenter aujourd'hui... À la base, ce morceau, on l'avait appelé «Féerie compliquée», il y a un côté féérique dans la musique et pour les zicos qui comptent les temps, c'est pas mal de mesures composées,



à jouer y'a pas mal de choses pas évidentes.

**«Meanwhile» ça aurait pas mal, c'est un bon morceau et c'est le titre de l'album...**

Il était dans la short list avec «Night and day» et «Apnea». On a préféré mettre des titres plus rentre-dedans, on aime beaucoup «Apnea» mais il est très aérien, moins représentatif de l'album. Ce qui est marrant, c'est que c'est une compo d'Aldrick qui est beaucoup plus métal que moi dans l'approche et a composé le morceau le plus calme du disque !

**Aldrick a dépanné Gojira cet été alors que vous étiez en pleine tournée aux États-Unis, c'est quoi le sentiment qui domine quand tu apprends la nouvelle ?**

On le savait un peu avant, j'étais trop content pour lui, c'est une super opportunité. On est fan du groupe, c'est trop de la chance pour lui, c'est une expérience très cool. Se retrouver aux États-Unis dans des salles beaucoup plus grosses que celles qu'on faisait. En même temps, faire la première partie de Deftones dans des arènes énormes avec plus de 10.000 personnes, c'est un truc de fou. Logistiquement, c'était un peu chiant parce qu'il a fallu qu'on s'organise mais on ne s'est pas vu en train de lui dire de ne pas le faire, même si notre première tournée aux États-Unis était aussi quelque chose d'important, cette oppor-

tunité-là ne se présente pas tous les jours. Ça c'est très bien passé, j'étais très content pour lui. Il est parti faire une dizaine de dates avec Gojira au milieu de notre tournée et il a fini avec nous.

**Comment ça se passe concrètement, vous aviez imaginé ce cas avant de partir ?**

Le sujet était là avant mais on ne savait pas quand ça allait se faire (NDLR : Christian est rentré en France pour assister à la naissance de son fils), on a dû s'organiser avec les papiers pour aller aux États-Unis, pour obtenir un visa depuis la France, c'était trop short en terme de délai. On avait la possibilité de trouver quelqu'un aux États-Unis mais jouer avec quelqu'un qu'on ne connaît pas, avec qui on n'a jamais répété, ça ne nous branchait pas trop. Il se trouve que Pain Of Salvation, le groupe avec qui on tournait aux États-Unis, jouait sans bassiste, leur basse est sur bande, Enzo est aussi guitariste alors on a mis la basse sur bande et Enzo a pris la gratte, on a fait comme eux. Comme on joue au click avec les samples, les arrangements, c'était assez simple et économique même si ce n'est pas évident au niveau des repères sur scène avec une personne en moins. Les gens n'ont rien capté, ils ne nous ont jamais rien dit, cool.

**L'artwork est superbe, c'est une commande**



### **ou c'est une œuvre qui existait ?**

On ne fait plus de commande avec Klone depuis 2008 car à chaque fois on s'est retrouvé avec des pochettes qu'on aimait pas trop, on devait faire des choix par défaut... On n'a plus la même approche, Yann et moi, on est à l'affût de graphistes, depuis Black days, c'est que des compositions qui existent qu'on a trouvé en fouinant sur Instagram. Quand on a une pré-sélection avec Yann et qu'on a bien avancé sur les compos, on se fait une session et on voit ce qui pourrait coller. C'est plus simple que de faire confiance à quelqu'un pour créer quelque chose qu'on a en tête, devoir expliquer ce qu'on imagine et de le retrouver sur papier, c'est quasiment impossible... Y'a des gens pour qui ça marche, nous jamais. Quand on a vu cette image, on a su direct que c'est ce qu'il nous fallait pour le disque, ça collait trop bien avec la musique. Avec Yann, on se fait une écoute du disque avec la probable pochette en grand et on vérifie que l'imaginaire marche bien pour tous les morceaux. Le côté nuageux, aérien avec l'animal rageux, ça colle très bien avec les nouveaux morceaux, tout le monde a validé.

### **La release party se fait au Trabendo avec The Old Dead Tree, qui a choisi le groupe ?**

On a un tourneur qui nous cale la date et qui nous produit, c'est Syncope Prod, sur cette

date, il y a aussi Cartel Concerts. Il te manque un groupe sur l'affiche, c'est pas encore annoncé, c'est Patron, c'est cool parce qu'on a pu choisir les groupes. D'habitude, on n'a pas notre mot à dire, soit le tourneur met les groupes de son catalogue, soit c'est l'organisateur qui gère, là on a pu choisir. Parmi les dernières sorties Klonosphère, j'ai beaucoup aimé Patron, le disque est mortel, c'est l'occasion pour lui de jouer dans une grosse salle à Paris. Et The Old Dead Tree, c'est un groupe qui est présent sur la scène française depuis longtemps, il s'est reformé, il refait des concerts. Il y a un ou deux mecs du groupe qui suivaient notre actu, avec qui j'ai échangé quelques messages, on est très content de faire ça avec eux. Ça aurait pu être Hypno5e ou Hangman's Chair qui sont des groupes qui colleraient bien artistiquement mais c'était pas possible. Ça va faire une belle affiche avec des styles complémentaires et variés. J'espère que les Parisiens vont aimer cette affiche, et pour les journalistes, c'est une bonne occasion de voir Patron en live et j'espère qu'ils vont accrocher.

### **Vous allez aussi repartir en croisière...**

Pas cette année ! Pas mal de monde croit que c'est cette année mais c'est en 2024 ! C'est annoncé super tôt mais c'est comme ça que le festival procède. On va donc pour le moment se concentrer sur la France et sur l'Europe



puisqu'en mars on va tourner avec Devin Townsend.

**En 2020, de nombreux concerts ont été annulés, à quel point ça a impacté la vie du groupe ?**

Ça nous a mis dans une ambiance assez étrange. Au début, on pensait que ce serait très court... On se disait «un mois ou deux, on va s'en remettre» mais ça a traîné, économiquement, ça a joué des tours à pas mal de salles et d'assos. Produire des concerts, c'est devenu plus difficile, t'as le COVID, t'as les frais d'essence, c'est un merdier dans tous les sens pour mettre en place une tournée. J'étais pas si flippé que ça pendant la période COVID mais pour un organisateur, c'est encore un risque de produire une date. J'ai organisé des concerts pendant 10-15 ans et c'est flippant car quand c'est ton argent propre qui entre en jeu, tu investis beaucoup en temps et en argent et au final, t'as peut-être des dettes à payer, tu te mets dans la merde pour faire plaisir à des gens... On était aussi content de pouvoir rester à la maison et d'avancer sur plein de choses, continuer de faire de la musique, avoir du temps pour soi... On a refait des dates à la fin de l'année et je ne ressens plus le truc

bizarre au moment de la sortie de la période de confinement avec des concerts assis... Avec du recul, je trouve ça étrange car fin 2020, on faisait des concerts avec des gens assis et masqués alors qu'il y a plus de cas par jour en ce moment... Les restrictions étaient certainement abusées, aujourd'hui tout le monde s'en fout...

**Vous avez joué en Australie, aux États-Unis, il y a des pays où vous voudriez aller ?**

Il y a pas mal d'endroits où on aimerait aller se promener, notamment l'Amérique du Sud, y'a deux jours je lisais une interview de Mario de Gojira qui disait que c'est là que le public est le meilleur, c'est hallucinant combien les gens sont à fond. Les lives que j'ai vu de groupes qui jouent là-bas, c'est assez fou, on aimerait bien découvrir pour ça et aussi parce que je n'y suis jamais allé. Je suis aussi intrigué par le Japon, j'aime bien ce pays et sa culture, si on peut faire des dates là-bas... Pareil pour la Chine, je n'irais pas forcément en vacances mais j'aimerais y être pour avoir le ressenti des gens qui y vivent, dans pas mal de pays qui sont sous des formes de dictature, tu n'as pas forcément cette sensation. Je suis allé en Turquie, en Tunisie qui sont des pays avec des gouver-

nements autoritaires où tu ne fais pas ce que tu veux mais les gens sur place ont un regard différent de nous qui sommes occidentaux et avons des images par les médias. Chez nous, on fait comme si c'était tout beau tout rose, quand t'as un gouvernement qui frappe ses manifestants, à l'étranger, c'est les méchants contre les gentils mais quand c'est chez nous, c'est normal. J'aimerais voir comment ça se passe quand on y est et en discuter avec des gens qui le vivent au quotidien.

### **Il y a des pays où Klone marche bien ?**

Dans nos stats Spotify, les États-Unis sont devant, ensuite c'est la France et l'Allemagne. J'étais surpris de voir que les États-Unis sont le pays où on fait le plus d'écoute, avant la tournée, ce n'était pas le cas, donc c'est peut-être grâce au bouche à oreille... Il y a aussi plus d'habitants et c'est davantage dans leur culture. On s'est aussi retrouvé sur des grosses playlists «prog métal» et «rock prog» chez Spotify.

### **Vous avez rencontré Steven Wilson depuis 2020 ?**

Non, pas du tout. On n'a jamais eu d'écho et même l'espoir de faire un jour sa première partie, c'est réglé car il ne prend pas de groupe en première partie. La seule fois où je l'ai rencontré c'était en 2003 à Bordeaux au Koslow, il jouait devant 200 personnes. Je l'ai vu à la fin du concert pour lui donner notre premier album et je ne l'avais pas trouvé sympa, l'anglais très froid qui te zappe super vite... Je ne sais pas quel regard il a chez KScope sur les groupes, peut-être qu'il ne cherche pas à écouter tout ce qu'il sort. Je sais que notre manager le connaît car il échange avec lui mais je n'ai pas de retour sur notre musique.

### **On peut avoir ton retour sur le dernier Porcupine Tree ?**

J'ai bien aimé mais c'est pas un disque que je vais réécouter 50 fois, j'ai pas un affect de ouf avec ce disque, c'est pas aussi important que Stupid dream ou Lightbulb sun, des disques qu'il a sorti avant In absentia, je préfère ce qu'il a fait de plus pop. Là, ça me touche moins, je me suis peut-être aussi un peu trop gavé parce que je l'ai beaucoup écouté, le Transmission IV

ou ses albums solo...

### **Il y a 25 ans, c'étaient les débuts de Klone, quand tu envoies la démo au W-Fenec, c'était une démarche évidente ?**

Ouais. Ça devait être les pré-maquettes de Duplicate. Je devais lire 2-3 webzines, il y avait peut-être VS Webzine, Nawak Posse je ne me souviens plus mais il n'y en avait pas beaucoup. Quand tu commences la zic, t'es content de savoir ce que les gens en pensent...

### **Les zines sur le net sont aujourd'hui très nombreux, comment se fait le tri quand on fait de la promo ?**

J'envoie le lien promo à tout le monde, j'ai pas de restriction particulière. Après, certains écrivent mal ou ne disent pas grand-chose, ils font ce qu'ils veulent mais je ne vais pas relayer... C'est dur de faire le tri, je dois avoir plus de 200 contacts de webzine... Je connais un peu les conditions, plus de 90% des gens font ça en plus de leur taffe à côté, ça prend du temps de répondre aux messages, aux sollicitations de tous les attachés de presse, tous les labels, quand t'as une vie de famille et qu'on bosse, j'arrive bien à capter la complexité d'être au taquet sur tout, j'ai beaucoup de respect pour ceux qui font ça. Et donc pour vous qui faites ça depuis 25 ans ! C'est beaucoup, hein !

### **Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour 2023 ?**

Que la sortie du disque se passe bien, qu'on fasse plein de dates de concerts, qu'on arrive à tourner à l'étranger, que le projet continue d'avancer petit à petit comme depuis le début. On est content d'être là, on est toujours vivant, on n'a jamais lâché, tenir un média sur la longueur, c'est compliqué, mais tenir un groupe aussi. Quand je vois le nombre de projets qui ont disparu depuis que j'ai commencé à jouer... Je suis content de toujours faire ma passion sans faire de concessions sur quoi que ce soit. J'espère que ça continuera !

**Merci Guillaume, merci Klone.**

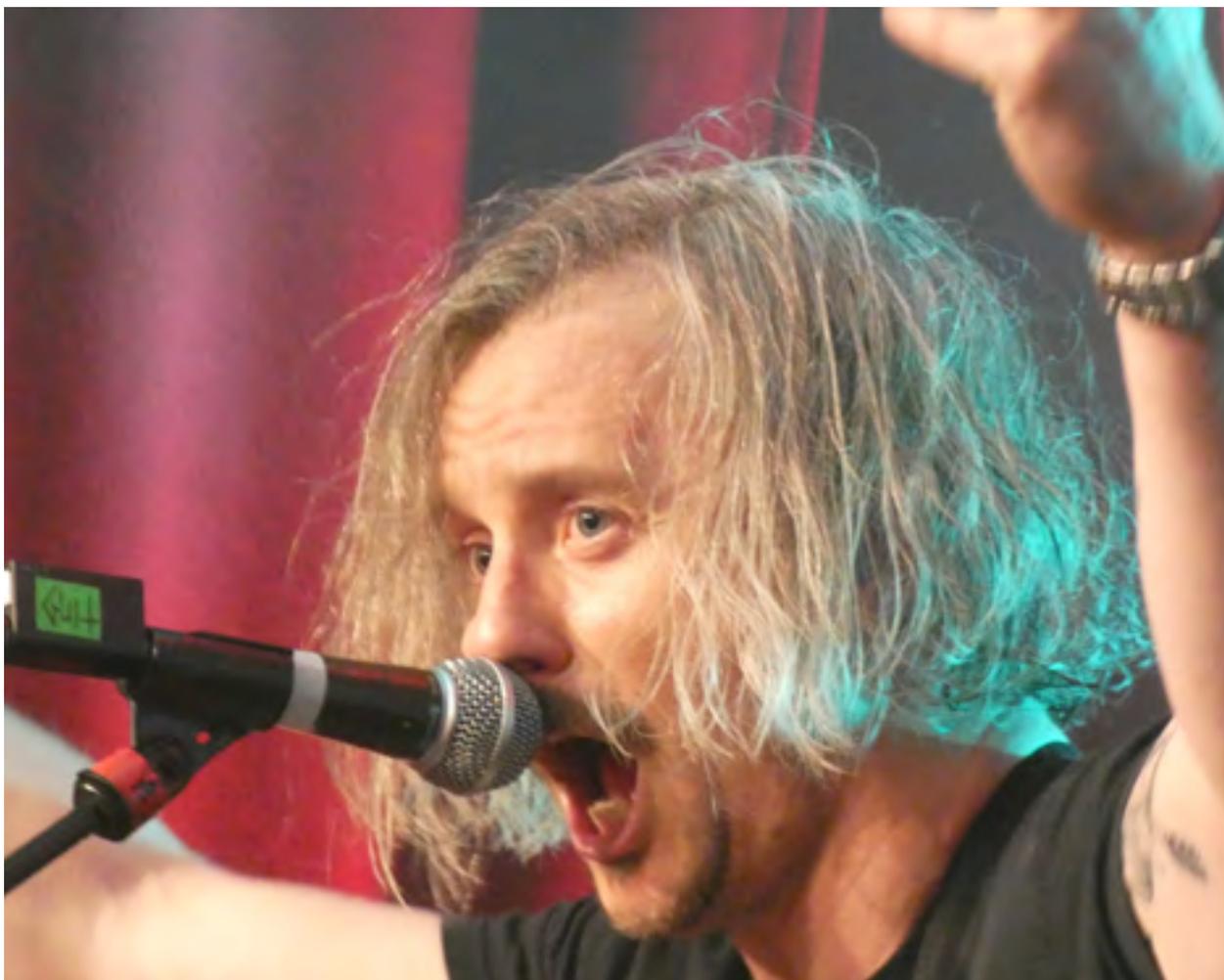
■ Oli  
Photos : Oli

# KLONE THE BLACK LAB

«ON JOUE À LILLE BIENTÔT, TU VIENS ?» QUELLE QUESTION ! LE TEMPS DE RENTRER DU BOULOT, DE SE FAUFILER DANS LA CIRCULATION, D'INSULTER LE GPS QUI A COMPLÉTÉ L'ADRESSE AVEC «RUE DES CHARMES» AU LIEU DE «RUE DES CHAMPS» (C'EST PRESQUE PAREIL, Y'A JUSTE 10 MINUTES DE DIFFÉRENCE !), DE SE GARER À UNE CENTAINE DE MÈTRES CAR LE PARKING EST PLUS QUE BLINDÉ ET ME VOILÀ À TEMPS POUR UNE BELLE SOIRÉE DANS LA MÉTROPOLE...

Il aura fallu attendre le 2 décembre pour que je mette les pieds, les oreilles et les yeux au Black Lab, nouvel épicode de la vie musicale lilloise. Le lieu (magnifiquement décoré et aménagé) propose à la fois des salles de répétition, un studio d'enregistrement, un magasin, un bar, un restaurant et une salle de concert ! Le projet ambitieux est devenu une réalité, un vrai lieu de vie pour les musiciens locaux qui

peuvent y grandir mais aussi un lieu de passage, bientôt obligé, pour les groupes d'envergure internationale qui voudraient rencontrer leur public dans des conditions idéales dans un esprit très «familial». C'était ma première fois mais en à peine quelques minutes, j'étais déjà chez moi ! Je n'étais pas venu spécialement pour faire du tourisme mais il est important de partager ce genre de sentiments, pas







toujours semblables dans les grandes salles de concert. Si j'ai bravé le froid en ce vendredi soir, c'est pour vivre une soirée avec un plateau de haut niveau puisqu'il présente trois groupes que j'aime énormément.

Avec décontraction, ce sont les régionaux de l'étape qui ouvrent la soirée, Junon monte sur scène et ne met pas longtemps à tout fracasser ! Les ex-General Lee ne font pas dans la dentelle, si, sur disque, on trouve des moments de répit, sur scène, la tension ne redescend jamais, même les parties plus mélodiques semblent prendre leur élan pour nous mettre une mandale. Et si une impression de fin du monde chaotique émerge de la scène, l'ensemble est sacrément carré, le hasard n'a pas sa place et ne l'aura jamais de la soirée.

Cela fait 10 ans que j'écoute Lizzard et je ne

les avais jamais vus en concert ! C'est désormais chose faite et je vais réécouter leurs albums différemment car c'est une sacrée démonstration qu'ont livré les Limougeauds. Laissant beaucoup d'espace «vide», ils ne sont que trois et assez éloignés les uns des autres, leur musique emplit la salle de bonnes ondes. Ce qui est bluffant, c'est qu'en studio, on écoute un truc assez cérébral, très pensé, qui semble demander une précision d'horloger et une concentration maximale alors que sur scène, le trio la joue à la cool, déconne «la prochaine, c'est ma tournée...», et prend juste du plaisir à partager ses titres. Pourtant, ces morceaux sont bel et bien ceux qui sont gravés sur disque avec des variations rythmiques, des envolées, des moments de grâce et d'autres plus martiaux. Je suis aux anges et la salle est également conquise.



La tête d'affiche du soir est Klone, eux, je ne compte plus les fois où je les ai vus et je serais donc bien plus critique sur leur prestation. Et pourtant, j'ai la chance de déjà connaître un peu les titres du nouvel album à paraître en février, donc je rentre assez vite dans le show qui débute avec trois extraits de *Meanwhile* («Within reach», «Night and day» et «Bystander») et le hit désormais incontournable «Rocket smoke». On sent que ces morceaux ne sont pas encore totalement maîtrisés, le mix est ajusté en direct, il y a un peu de flottement, peut-être aurait-il fallu les jouer plus «tard» dans le set plutôt que d'attaquer «à froid» avec ceux-là. Il n'y en aura pas d'autres ce soir, pas de «Apnea» ou de «Meanwhile» mais je croise les doigts pour qu'ils soient présentés sur la prochaine tournée. Avec le classique «Immersion», le public trouve des repères et le combo se lâche davantage, cette deuxième «partie» du concert sera bien plus chaleureuse et détendue, les titres de *Here comes the sun*, *Black days*, *The dreamer's hideaway* ou *Le grand voyage* nous emmènent en terrain connu. Les Poitevins jouent ce soir sans artifice, ils n'ont pas embarqué leurs

films et c'est donc sans les superbes images hypnotiques qu'on profite de «Keystone», sans celles du clip qu'on écoute l'ultime «Yonder», uniquement avec le jeu de scène (Aldrick et Guillaume sont en forme) qu'on vibre avec «Nebulous». Même si c'est toujours un bonheur de vivre l'expérience Klone sur scène, j'ai préféré leur concert, plus immersif, de Dunkerque en novembre 2019. Les Lillois, eux, ne gâchent pas leur plaisir, ils en redemandent et dévalisent le stand de merch' en réclamant au groupe de plus nombreux passages dans les environs... Après la date de Nantes, le lendemain où il n'y avait plus qu'un seul débardeur à vendre, le combo prend un peu de repos avant de repartir en tournée au moment de la sortie de l'album...

**Merci à Guillaume et aux Klone, bravo à l'équipe du Black Lab, coucou à Alex et aux Junon, à Bru (Unswabbed), Thomas et Jool (Ananke).**

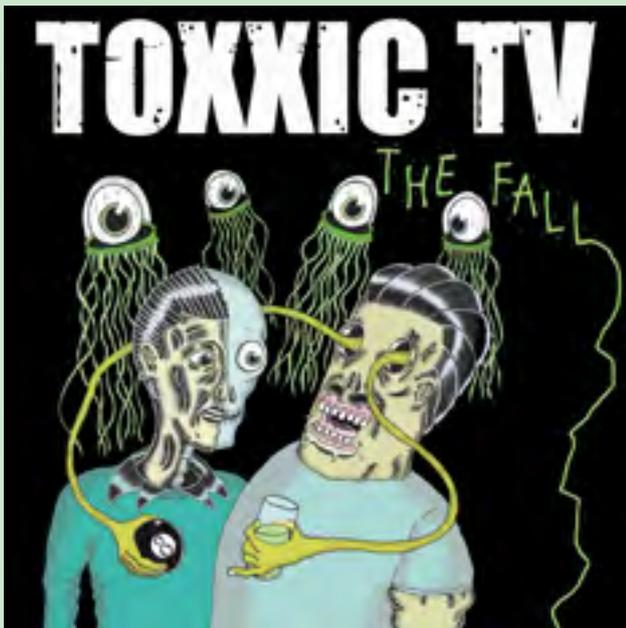
■ Oli  
Photos : Oli











## TOXXIC TV

THE FALL

(Dialektik Records)

Il n'y a pas que pour le W-Fenec que cela fait 25 ans que ça dure. Du côté de Nantes, Toxic TV a également démarré ses activités depuis un quart de siècle (avec toutefois une pause au début des années 2000 et un retour en 2015). 25 ans d'activisme musical sous toutes les formes (enregistrements, tournées...). Une passion pour la musique concrétisée par un nouveau disque (le 4ème) en 2022.

De retour chez Dialektik Records, après un passage par Mass Prod et une expérience de l'auto-production, le quatuor de Loire-Atlantique (avec toujours les frères Guezengar à la barre) a mis les

petits plats dans les grands en investissant les studios Chipolata Framboise de Fab (Justin(e), Ultra Vomit). Et sept ans après Here and now, Toxic TV (dont le nom est plus que jamais d'actualité) revient en fanfare (ou plutôt en formation basse/batterie/guitares !) avec The fall, un disque sans concession. Fidèle à ses convictions et à ses premières amours (une musique rapide et mélodique), le quatuor propose un punk-rock abrasif, fédérateur et sévèrement burné. Un punk-rock aux multiples couleurs (rock, street punk et - selon leurs auteurs - un peu pop, le tout parfois saupoudré de rythmes ska - même si je trouve que le contretemps n'est pas le principal atout du groupe) et à l'exquise et authentique saveur. Majoritairement chanté/scandé en anglais (même si le chant en français leur va bien, en témoignent «Neige noire» et «Par la rage»), les douze titres de The fall sont joués pied au plancher, alternant les rythmes ultra rapides et les ambiances plus mid-tempo, sans artifice et dans la grande tradition de tous ces groupes qu'on aime : une musique envoyée à l'énergie, le jack des guitares dans l'ampli sans passer par cinquante effets, une basse qui ronronne, des chœurs qui fonctionnent (oh oh ooooooh) et un sentiment d'urgence qui transpire de chaque titre. Chouette.

Pour tout ça, et pour beaucoup d'autres choses, The fall est ce qu'on appelle un très bon disque. Si on fait abstraction de la reprise du «Help» des Beatles, je dirais même que pour un disque d'un groupe loin d'être du passé, on n'est pas loin du plus que parfait !

■ Gui de Champi





## DISTURBED

### DIVISIVE

[Reprise Records]

Pour être tout à fait honnête, je ne m'attendais pas à grand-chose en écoutant le nouvel album de Disturbed. Mais voilà, le groupe est présent depuis près de 25 ans lui aussi (The sickness est sorti en 2000), n'a presque pas connu de coupures (quelques années vers 2010) ou de changement (un bassiste) et j'ai beaucoup écouté son premier album aux débuts du W-Fenec alors, rien que pour la nostalgie que cela peut procurer, écoutons ensemble Divisive.

On passe rapidement sur la pochette (très moche), car une belle présentation n'est clairement pas le point fort des Américains (seul The sickness avait un truc) pour se plonger dans «Hey you» et la cure de jouvence que représente ce morceau tant il est proche de ce que faisait le groupe à ses débuts. Du groove, un peu de puissance (moins qu'en 2000 car les producteurs ont depuis longtemps lissé leur son, ici c'est Drew Fulk, un spécialiste du metal FM puisqu'il a aussi bossé avec Pop Evil, Bad Wolves ou Papa Roach) et un vrai coup de jeune tant ce titre aurait pu se faufiler entre «Stupify» et «Down with the sickness». Moins percutant mais bien plus chantant, il ne faut pas longtemps avant de reprendre en chœur les refrains de «Bad man» (Oh bad man, what's the reason why ... ), «Divisive» (They will never deny / Their divisive / Hatred will never go away ... ) ou «Unstoppable» (Hear me now / It's unavoidable ...). La machine à tubes tourne à plein régime avec de délicats

breaks, une rythmique qui ne fait pas semblant et une voix toujours aussi enchanteresse. Je suis complètement dedans, ça m'apprendra à ne pas prendre garde à un vieux briscard ! Pour autant, l'album connaît un coup de mou en son cœur avec «Love to hate» qui manque de relief, «Feeding the fire» dénué d'énergie et ce «Don't tell me» où Ann Wilson (chanteuse de Heart) partage le chant et vampirise le titre pour en faire un hymne heavy-rock fadasse. Le combo est de retour dans la partie avec les gros riffs de «Take back your life», «Part of me» et «Won't back down», ça matraque, on retrouve la hargne et les gimmicks favoris de David Draiman et la volonté de casser quelques hanches pas encore en plastique.

Alors, peut-être que je suis indulgent parce que je me suis beaucoup replongé dans ce que j'écoutais à la fin des années 90' au début de l'aventure W-Fenec mais il se trouve que ce Divisive sonne plutôt bien, peut-être n'est-il pas en phase avec son époque et qu'il aurait dû sortir à la place de Believe mais toujours est-il que je prends toujours beaucoup de plaisir à headbanger et chanter avec Disturbed en 2023...

■ Oli



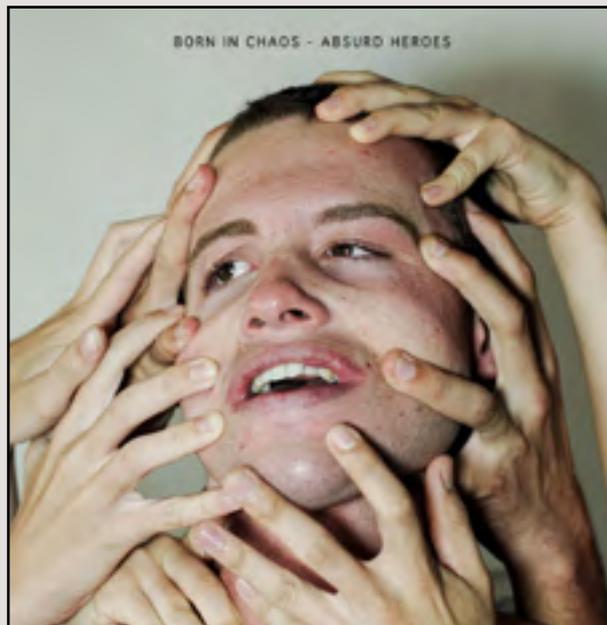
## KAS PRODUCT

### TRIBUTE

[IDO Production]

«Tribute» est le mot anglais pour «hommage», et si on a tendance à penser qu'un album tribute est obligatoirement un album de covers réalisées par plein de groupes différents en l'honneur d'un seul, on se trompe. Ici ce Tribute prend la traduction littérale du terme et rend hommage à Spatsz, la moitié du duo qui nous a quitté en 2019. Collectés par l'autre moitié, Mona Soyoc (qu'on a récemment entendu au sein d'un autre assemblage, Mellano Soyoc), les morceaux choisis permettent un retour dans les années 80, années de la domination de la cold wave très synthétique. Avec une sélection de «titres connus» mais aussi de raretés et d'inédits, cet album hybride de KaS Product fait coup double, touchant à la fois un nouveau public et ravissant les «vieux» adorateurs, ceux pour qui «Never come back» évoque une époque lointaine, insouciance, directe, post-punk et pas encore totalement électro. Au-delà de toutes les considérations sur la production, la sélection ou l'histoire de ce Tribute, écouter cet album est l'occasion de se rendre compte combien ce groupe pouvait être parfois en avance sur son temps, tant il est moderne et pourrait avoir écrit certains morceaux hier («Foreign land», «Above» ou «Miracles»).

■ Oli



## ABSURD HEROES

### BORN IN CHAOS

[Autoproduction]

Born in chaos est le deuxième EP du jeune groupe aixois Absurd Heroes (qui tire son nom d'un chapitre du livre «Le mythe de Sisyphe» d'Albert Camus). Cinq titres indie rock tirés du répertoire écorché vif de quatre musiciens porteurs d'un message fort, destiné à la jeunesse déboussolée par les problématiques essentielles d'un monde qui nous échappe à tous. Chantées en anglais, les chansons touchent par leurs douces mélodies et leur troublante simplicité. Douces et simples, mais aucunement dénuées d'intérêt. Le chant envouté (et pas toujours juste, mais c'est ce qui fait aussi le charme de ce disque) de Tristan se mêle avec magnificence aux guitares claires pleines de reverb' de Kai, tandis que le basse/batterie accompagne l'ensemble, tout en souplesse et béatitude. Je ne sais pas si le champ lexical utilisé dans cette chronique éveillera ta curiosité, mais les amateurs des ambiances planantes des albums de Radiohead y trouveront très certainement leur compte. Et même si tout n'est pas parfait, la rage contenue et les imparables mélodies d'Absurd Heroes font de Born in chaos un chouette disque. Aixtra et Aixquis, tout simplement.

■ Gui de Champi



## LA FÉLINE

### TARBES

[Kwaidan Records]

Découvert à La Ferme Électrique l'été dernier en ayant la surprise d'y trouver une telle artiste dans ce festival à l'univers habituellement plutôt punk, anticonformiste et déjanté, La Féline cultive une pop fragile et intimiste, mais non dénuée d'un vrai sens d'écriture et d'une recherche de la mélodie. C'est d'ailleurs ce qui fait une différence notable avec pas mal de formations ou de chanteurs/euses baignant dans les mêmes eaux : très souvent, on s'ennuie et l'impression d'entendre à chaque fois le même disque nous dévore. À l'image de Maud Lübeck, Keren Ann, ou même Jeanne Added (pour rester dans la pop française féminine aux univers singuliers), le projet musical de la philosophe-journaliste-auteure Agnès Gayraud a ce petit quelque chose d'unique. Est-ce dû à ses textes/histoires touchantes ? Son envie de varier les ambiances ? À son expérience ? Sa sensibilité ? C'est un peu tout ça à la fois.

Son dernier album porte le nom de sa ville de naissance et l'endroit où elle a grandi : Tarbes. 13 titres qui font appel à ses souvenirs d'ado dans cette ville moyenne post-industrielle qu'elle a voulu fuir assez rapidement. Cette cité qui a bien changé et dans laquelle elle revient de temps à autres pour y voir ses parents. Sa mémoire, à la fois orale (en musique), écrite et visuelle (avec des textes et photos sur le livret qui accompagne ce CD sorti chez Kwaidan Records), nous embarque avec un brin de nostalgie. On pourrait

tout à fait en faire un parallèle avec notre propre existence, si bien que les textes d'Agnès attirent notre attention un peu plus que la moyenne des albums qu'on reçoit. L'introduction, sorte de berceuse en violoncelle avec une mise en avant de la voix et des sublimes chœurs, illustre parfaitement le propos. La sensibilité de l'artiste est sublimée par des arrangements aussi beaux que les Pyrénées, qui peuvent rendre certains de ses morceaux proches des travaux d'Alain Bashung («Le garçon sur le toit»), d'Halo Maud («Jeanne d'Albret») ou bien encore de Julien Gasc («Va pas sur les quais de l'Adour»).

Si Tarbes possède majoritairement de belles pépites pop/chanson française, bizarrement (ou pas), ce sont les chansons électro, les plus rythmées et dansantes, qui me touchent le moins. Bien que «Je dansais allongée» et «Dancing» soient une forme de respiration au sein de l'album, ce canevas-là réussit moins bien à Agnès (même l'effet des voix sur la fin de la première citée est de mauvais goût) et fait tâche au milieu des autres. Je préfère largement des titres qui sortent un peu du lot comme «Fum», chanson à base d'accordéon et de chorale reprenant un poème en langue d'oc de Loïza Paulin, extrait de «Sorgas» (1940), ou les morceaux plus subtils dessinés par les rythmes et percussions de François Virot (de Clara Clara, Sathönay, Brutal Vainqueur, Reveille (le groupe français)) comme «Place de Verdun» ou «La panthère des Pyrénées». Dans tous les cas, La Féline a réussi son pari.

■ Ted



## NEWS FROM NOWHERE

... 'TIL THE MORNING COMES

(Araki Records)

Avant d'être le nom emprunté par un duo rock de Reims, News From Nowhere est connu par le roman de l'écrivain britannique William Morris («Nouvelles de nulle part, une ère de repos» en VF) écrit en 1890. Pour ceux qui aiment se plonger dans les livres de science-fiction et les idées du socialisme utopique, je vous laisse fouiller sur Internet, là n'est pas notre sujet. On va plutôt se plonger sur les 7 titres de ce ...'Til the morning comes, troisième disque énergique des Rémois. Inconnu de nos services auparavant (merci Ara-

ki Records pour la découverte), le duo fondé en 2015 et composé de Mo (guitare-voix) et Ben (basse-voix) joue, selon leurs dires, un «post-grunge» à l'aide d'une boîte à rythme.

Cette dernière aidante, le rendu nous fait plutôt penser à du punk-rock lo-fi énergique, surtout quand retentissent les chansons les plus énergiques («Big bad wolf», «State of emergency», «Total control»), même si on reconnaît malgré tout des éléments typiques de la scène grunge, comme cette guitare dégueulant des larsens sur «Morning comes». Le travail des voix (l'une, féminine, répondant à l'autre, masculine, et vice-versa / le travail des chœurs) et la façon de chanter (ce ton rageur !), n'est pas non plus étranger à notre ressenti, et c'est peut-être même ce qui détermine la force de ce disque dans ce raffut électrique. La production de ce ...'Til the morning comes est en effet «légère» et le son des guitares trop criard et saturé en aigus à notre goût, laissant par moments un manque évident de profondeur (rôle que doit tenir une basse a priori). Pourtant, ses compositions sont franchement plaisantes, brutes de décoffrage, avec une hargne que ne renieraient pas les protagonistes de la scène grunge justement. De plus, News From Nowhere n'oublie pas quelquefois de faire redescendre la pression pour nous ménager comme sur l'excellente «Falling apart», ou bien «The end and the start» qui rappelle au début les moments posés d'Incesticide de Nirvana avec ses arpèges de guitares savoureux. Et si c'était ça finalement, le post-grunge ?

■ Ted





## BIG BATCH

### THE LAST TO FALL

[Autoproduction]

Sur la carte de France du rock, Lyon n'est pas trop mal loti. Avec tous les groupes de la fratrie Follain, Parkinson Square, Condense, Starshooter et beaucoup d'autres, la capitale des Gaules et ses environs peut se targuer d'avoir été et d'être encore une plaque tournante de la musique qui fait un, deux, un deux trois quatre et qui nous file la banane. Et il faudra dorénavant compter avec Big Batch.

Trio formé en 2019 sur les cendres d'Almond's Drive et comptant dans ses rangs Romain (basse/chœurs), Peluche (guitare/chœurs) et

Kevin (batterie/chant), Big Batch (qui aurait pu être une contrepèterie mais la bio du groupe jure que non) enfonce le clou avec The last to fall, album succédant à We're back et paru en digital en 2021. 8 titres pour 30 minutes de distraction optimale sont au programme de ce deuxième effort qui a assurément beaucoup de qualités.

En évacuant tout de suite le sujet de l'accent anglais de Kevin qui n'est pas exceptionnel (mais qui n'est pas non plus rédhibitoire), je passe à chaque écoute de The last to fall un bon moment. Il faut dire que dès «Freaks» ouvrant l'album, le groupe affirme son amour pour le rock'n'roll au sens large : sauvage, entraînant, mélodique et dynamique. Le groupe aime la saturation, la sueur et l'excitation, c'est certain. Tout comme les refrains qui vont bien («Super hero»). Majoritairement rock'n'roll («Punkcrocker», «Kick me»), piochant dans le street punk («Best wishes», le solo de «Dance with me») et jamais dépourvu de mélodies («Even alive» au refrain stadium rock) et de fun («The last to fall» que ne renieraient pas The Dropkick Murphys), Big Batch propose des morceaux aussi variés qu'efficaces. Peu de surprise mais ça fonctionne très bien, et c'est bien là le principal.

Le seul reproche que je pourrais formuler à ce disque est que je suis persuadé que les trois Gones en ont encore sous le pied et que ça leur irait bien de lâcher les chevaux. En dynamisant la prod et en se désinhibant un peu plus, des groupes high energy à la Nashville Pussy n'auraient qu'à bien se tenir !

■ Gui de Champi



# LIVE IN PARIS

## @JC FORESTIER

- **Enhancer** au Forum Vauréal : merci à la Team nowhere, à David et John, ainsi qu'à tout le groupe pour l'accueil dès le catering. Merci à la salle pour son accueil.
- **Sepultura, Sacred Reich, Crowbar** à l'Elysée Montmartre : Merci à Tanguy de Garmonbozia et merci à Roger
- **Imparfait, Sun, The Streamliner** à Petit Bain : merci à Imparfait pour cette belle opportunité
- **Not Scientists, The Rebel Assholes, Stup!d** au Rackam : merci à Not Scientists et à Elina du Rackam.





















































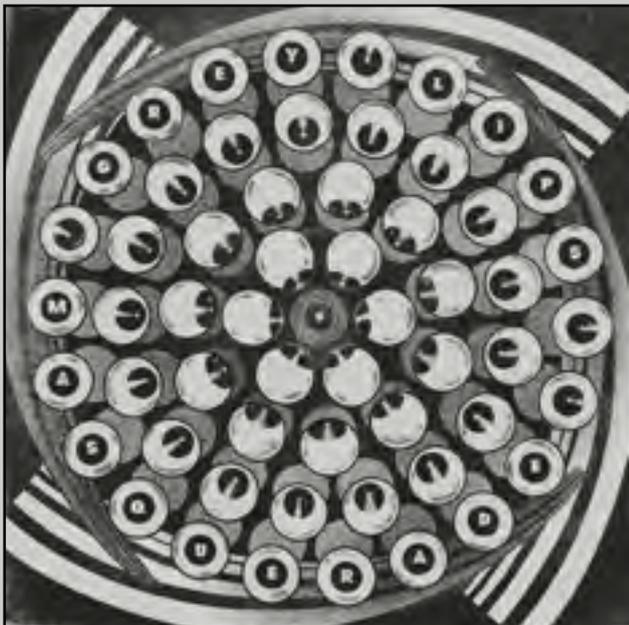






TARANTULA





## GREY LIPS

### MASQUERADE

[Urgence Disk / Fer de Lance]

Je devrais plus souvent écouter des disques à l'aveugle. Je veux dire, sans prendre de renseignements, ne serait-ce que concernant le style du groupe ou son background. Mais juste en enfournant le skeud dans ma platine, en lançant le mode play et en me laissant surprendre. Exactement ce que j'ai fait avec Grey Lips. Et les sensations s'en trouvent décuplées !

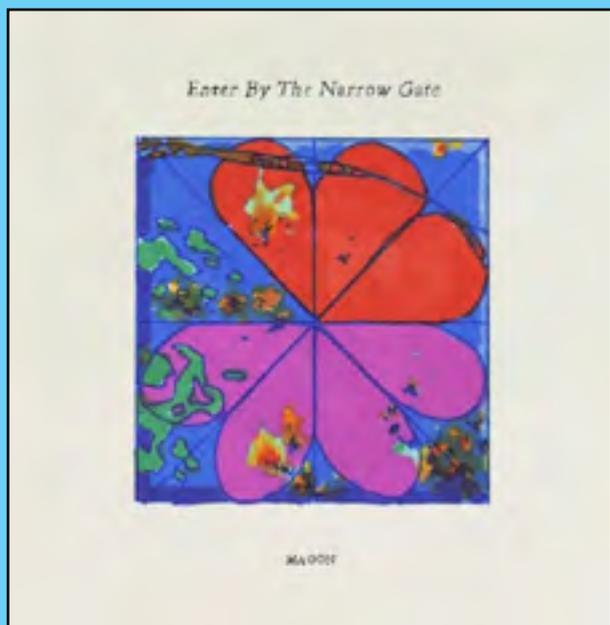
Masquerade, premier album du duo genevois succédant à quelques singles, est un disque envoutant. Prenant. Glaçant. Puissant. Bandant. Entre autres. Bien que paru à l'automne dernier, j'ai lancé une première écoute début janvier et

du coup, je m'autorise à le considérer comme ma première baffe de l'année 2023. «Déjà ?» me diras-tu. Oui, déjà. Comment, en effet, ne pas succomber et se laisser porter par la froideur et les frappes chirurgicales des bombes post-punk/cold wave du groupe ? Dès «The fever», le ton est donné. La rythmique, lourde mais aérienne, puissante au son clair, fait tourner la tête à l'auditeur jusqu'à ce que les voix, irrésistibles, l'emportent dans un tourbillon de rage et de réverbération. Une réussite... comme le reste du disque, qui alterne passages lourds et abrasifs («Bougleone», «Masquerade»), matraquage de riffs vifs et lumineux («Another one», «A poisoned ideal») et déflagrations indus-rock («Ruins»).

J'ai été comme happé par l'atmosphère pesante de Masquerade. Du début à la fin, c'est une succession de titres d'une rare intensité (sans jamais jouer la carte de la violence sonore) qui ont eu raison de moi. Les soupçons d'éléments électro se marient à merveille avec les instruments rock tradi. C'est avec ce genre de disques que la musique peut se révéler à la fois surpuissante sans qu'elle soit saturée ou énervée. Grey Lips revendique comme influences Killing Joke, The Cure, Fugazi ou Nine Inch Nails. Sacré mélange. Pour ma part, Masquerade m'a fait penser à un Jack and The Bearded Fishermen en moins métallique (mais pas moins sombre) et le passionnant groupe des 90's Virago. Impossible cependant de rester insensible à ce disque sublime et chaotique, une succession de coups de poing qui n'ont pas fini de me hanter. Bluffant.

■ Gui de Champi





## MAGON

### ENTER BY THE NARROW GATE

[T.Rex Recordings / December Square]

Magon enchaîne les sorties, composer et enregistrer de la musique semble si facile pour lui que ça doit être assez frustrant pour les autres formations indie-pop-folk qui galèrent parfois à sortir un EP tous les deux ans. Le deuxième album de cette année, c'est *Enter by the narrow gate*, à savoir 10 petites chansons qui vont droit au cœur. Rythmique délicate et discrète, guitare soyeuse, voix mise en avant, Magon avance comme s'il ne voulait pas déranger, pas s'imposer, juste se faire une petite place et s'installer dans un coin sans se faire remarquer. Nettement moins psyché qu'à ses débuts, le garçon mise sur la pureté des mélodies de sa 6 cordes («*Under the trees*» ou «*Another song, another day*») plutôt que sur des ambiances chargées en arrangements et en sonorités. Même son chant passe souvent par un phrasé parlé qui, d'ailleurs, est parfois plus inspiré que certaines harmonies un peu passe-partout (le refrain de «*White feather*»). Plus c'est simple, plus c'est efficace («*A simple mind*»), plus c'est léger, plus c'est prêt à virevolter et à se poser sur une autre oreille, peut-être la tienne ! ?

■ Oli



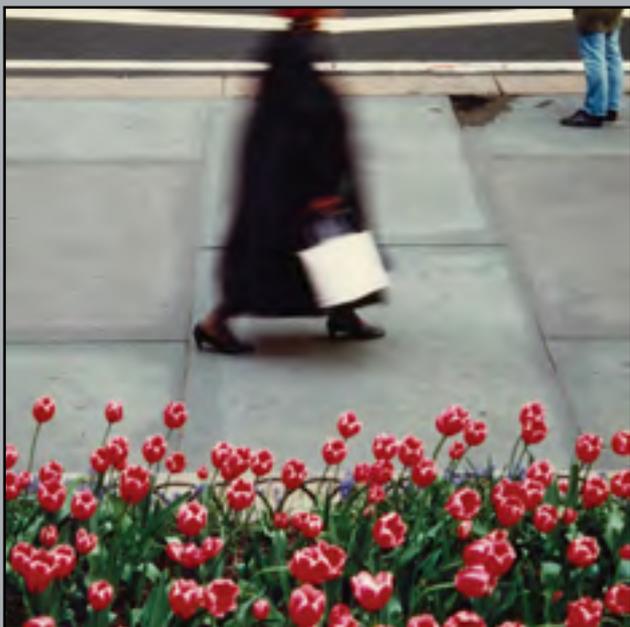
## BERLIN HEART

### THE LOW SUMMIT

[Autoproduction]

Au moment de me renseigner un peu sur Berlin Heart (originaire de Paris, existe depuis 2018, deuxième sortie...), je découvre avec une grande surprise que ce n'est le «groupe» que d'une personne ! En l'occurrence Vincent Blanot, qui compose de la musique de film et trouve dans ce projet purement musical un excellent moyen de passer une partie de son temps libre. S'il compose seul, il sait s'entourer de musiciens d'expérience pour colorer ses idées avec des instruments aux sonorités chaleureuses (lapsteel, saxophone alto, violoncelle, violon, trombone...) et une vraie batterie, bien plus charnelle qu'une boîte à rythme. Si l'ensemble repose sur une base pop-rock-folk, il s'envole toujours assez vite dans des élans progressifs plus ou moins étendus (le superbe titre qui donne son nom à l'album nous promène durant 15 minutes) et comme le timbre de voix de Vincent est très clair, je pense souvent au travail de Steven Wilson en me plongeant dans l'album. Il partage avec le leader de Porcupine Tree le goût du détail, du travail bien fait, il ne craint pas les mélanges (de l'électro avec une guitare acoustique et des chœurs chelou ? Ok !) et maîtrise le rythme comme la puissance de chaque composition. Aussi bluffant qu'étincelant !

■ Oli



## AIR WAVES

### THE DANCE

[Fire Records / Kuroneko]

En ces temps de froid, rien de mieux que de se réchauffer les oreilles avec les ondes pop d'Air Waves, le projet solo d'une certaine Nicole Schneit qui, bien inspirée, a choisi un jour de 2009 d'utiliser comme sobriquet le nom d'une chanson de Guided By Voices. Bien que seule à composer, cela ne l'empêche pas d'inviter du monde sur ses disques quand l'envie lui prend. Et son petit dernier en date, The dance, n'échappe pas à la règle. Ainsi, cette fois-ci, ce sont Skyler Skjelset (Fleet

Foxes, Beach House), Luke Temple (Here We Go Magic), Brian Betancourt (Hospitality, Sam Evian), Cass McCombs, Rina Mushonga, Frankie Cosmos, la française Lispector, Merce Lemon, David Christian (Hospitality, El Dorado), Ethan Sass et Ben Florencio. Cela fait quand même du beau monde pour cette danse de 9 titres.

Enregistré aux studios Figure 8 à Brooklyn, ce cinquième album offre une belle pop scintillante tantôt folk («Black metal demon»), tantôt indie-rock («The roof») voire lo-fi («Alien»), et sait accrocher les écoutilles avec cette voix androgyne et ces arrangements instrumentaux veloutés («The dance», «Treehouse»). Même si les rythmes ne sont pas toujours propices à la danse («The light», «Peer peer»), Nicole s'est assurée que chaque chanson ait un côté spontané et sincère, et procure des étoiles dans les yeux de ses admirateurs. Malgré cela, Air Waves (Bordel, pourquoi ai-je envie de mâcher un chewing-gum à chaque fois que j'écris ce mot ?) n'est pas du genre à franchir les limites de la déraison, elle reste dans sa zone de confort en tombant parfois même dans la facilité («Black metal demon» et «The light» sont par exemple des titres un peu plan-plan). Qu'importe, est-ce qu'il existe un album dans ce monde ayant fait l'unanimité ?

■ Ted





## FLOR DEL FANGO

### PAZ Y PAN

(At(h)ome)

Après l'aventure La Mano Negra, les chemins des divers musiciens ont pris des routes différentes et parmi les trois voies principales, on retient Manu Chao, Marousse et Flor del Fango où évoluent le guitariste Daniel Jamet et le batteur Philippe Teboul. Les deux loustics ont fondé ce combo avec Napo Romero (guitariste et chanteur qui passera aussi par Les Hurlements d'Élé) qu'ils ont longtemps côtoyé. Le trio s'entoure de quelques amis dont le clavier Matu (qui passera par Indochine), Marucha (une chanteuse espagnole installée en France découverte dans Gas Gas Gas), le bassiste Alejandro (B.Roy Et Sa Bande, Grand Orchestre De Ménilmontant), Patrick (également batteur chez Parabellum), fera la fête à la fin du millénaire, et se mettra en pause pour 15 ans. De retour en 2017 avec Hekatombeando, la fiesta reprend ses droits jusqu'au Covid... Une sale période qui semble derrière nous, on peut de nouveau aller chanter et danser avec de la musique latino dans les oreilles, c'est ce que nous propose Paz y pan.

Fortement marqué par La Mano Negra, les douze pistes sentent le soleil, le Mexique et d'interminables apéros. Si ce style très festif est plus taillé pour la scène que pour l'écoute au casque, Flor del Fango soigne ses auditeurs avec une belle variété d'ambiances, un travail méticuleux sur les sonorités et donnent autant de couleurs à sa musique que l'on peut en compter sur l'artwork. Autour d'un cœur guitaro-hispanisant, on

peut trouver la voix de la cubaine Yaité Ramos Rodriguez (La Dame Blanche également passé dans l'écurie Sergent Garcia) sur «Mermelada», de l'électro enfiévré sur «Dame veneno», des parties rappées bien sentis sur «Agua», de l'anglais (mélangé à l'espagnol bien sûr) sur «Sweet Magdalena», de la trompette sur «Poema de harina», une ambiance feutrée, acoustique et intimiste sur «Uno nunca sabe»... autant de titres qui tranchent avec une moyenne très remuante, très «rock alternatif». Pour les fans de La Mano Negra, le corazón battra un peu plus fort en écoutant «Paz y pan», «Mambo» ou «Hay que ver», les titres qui sont les plus proches des années 80'. «Paz y pan», choisi en nom pour l'album est la plus explosive, la plus revendicative aussi, c'est un slogan zapatiste qui rime avec «No pasarán» et réclame la liberté pour le peuple, c'est aussi ma préférée.

■ Oli



## ZONE INFINIE

### ATOMISÉS

(General Strike / Echo Canyon)

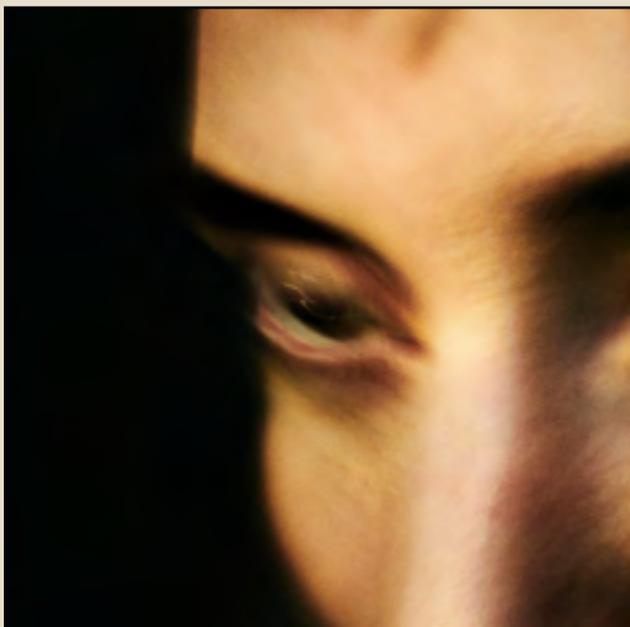
Enfin je peux parler du nouveau disque de Zone Infinie, mes actuels chouchous du punk-rock français, chanté dans la langue de Molière ! Statut qu'ils occupent depuis fin 2015. Ce n'est pas que je l'écoutais secrètement, de manière ultra privilégiée depuis des mois et qu'il pouvait enfin être révélé à la Terre entière. Non, tout le monde peut le télécharger gratos sur leur page bandcamp depuis fin novembre 2021, date à laquelle ils avaient vraisemblablement reçu et validé le master, directement mis à dispo digitalement et librement, comme le reste de leur discographie. C'est juste que la version physique d'Atomisés (LPs noirs ou roses) a été livrée au groupe plus d'un an après ! On remercie le retour du vinyle, les majors qui passent devant les petits labels pour un énième pressage d'un album rentabilisé depuis 40-50 ans ou pour le dernier Adèle (au hasard). Complicé je pense pour les labels indés de prévoir, programmer, bosser une sortie de disque quand il y a autant de délais et d'aléas. Et que dire des groupes eux-mêmes, qui vont défendre sur scène et vendre un disque au merch (pas cher ici, 10 euros, respect !), avec des chansons composées au moins deux années en arrière, si l'on compte le temps de l'enregistrement, du mix etc... Situation plus qu'ubuesque, qui semble devenir la norme.

Sinon sur ces 6 titres, Zoninf' poursuit la mutation entamée avec Dégâts, leur précédent 45t (2020). Quand on a adoré un groupe sur un

album, on a souvent la fâcheuse tendance à vouloir qu'il refasse la même chose encore et encore. C'est comme ça, c'est humain et ne me dis pas qu'en concert, ce ne sont pas les titres les plus anciens que tu kiffes le plus. On ne va pas se mentir, c'était un peu mon ressenti quand je les ai vus tout début janvier au CICP à Paris. Ils auraient donc pu surfer sur le « succès » [guillemets de rigueur] mais comme ce sont des vrais punks, qu'ils ne veulent pas céder à la facilité et semble avoir envie d'expérimenter un peu, ils n'ont pas hésité à sortir de leur zone de confort. Elle est infinie de toute façon, pourquoi se priver. Entendons-nous bien, quand je parle d'expérimentation, on grave toujours autour d'une base très punk-rock, même s'il est vrai que de plus en plus, les influences rock alterno 80's se font ressentir. Je sais que le chanteur aime bien (entre autres) la Mano Negra, vous appréhendez sûrement l'écoute d'«Un autre vieux jour» ou le swingesque «En plan» différemment avec cette info. À défaut de rester en ville (gentrification oblige), on reste davantage en terrain connu avec «Atomisés», le morceau éponyme ou mieux, «Les accidents», pur tube comme ils peuvent en écrire, ultra tendu, avec un riff hard-rock en plein milieu de fort bon aloi. La véritable surprise en revanche, le moment de grâce de ce disque, vient de la reprise «Génération désenchantée» de Mylène Famer, un temps intitulée «T.K.O». Là encore, ils auraient pu se contenter de reprendre cet hymne pop en l'accélégrant un peu pour en faire une version punk classique mais non, pas la Zone. Ils se l'ont complètement appropriée, de telle sorte qu'on la reconnaît mais pas forcément tout de suite, il faut pour ça attendre le refrain et là on crie au génie. Une méga reprise de la mort qui tue qui déchire, qui aurait eu sa place de choix dans la rubrique du même nom de feu mon émission de radio.

Bon les gars, maintenant que vous avez stabilisé le line-up avec l'arrivée de Seb Radix à la deuxième guitare et Thomas (Meurtrières) à la batterie, après ces deux EPs, on veut bien un nouvel album long format et avant 2025 si possible.

■ Guillaume Circus



## LYKKE LI

### EYEYE

(Pias)

Il aura fallu attendre quatre ans après *So sad so sexy* pour que Lykke Li revienne. La Suédoise n'a pas choisi sa pochette d'album par hasard, tant le disque se veut représenter ses douleurs intérieures, ses peines et ses doutes. Ce disque se veut le plus personnel de la chanteuse. Nous sommes loin du remix chantant de «I follow river» qui l'a fait découvrir au grand public. Elle retrouve ici le producteur de ses débuts, Bjorn Ytt-

ling (NDR : Le Bjorn dans Peter Bjorn and John) ce qui permet à l'artiste de retrouver certains de ses repères et de livrer des textes plus intimes.

Les deux premiers titres sont presque a capella même si la chanteuse confesse avoir toujours un problème avec sa voix, elle n'hésite pas ici à la mettre en avant. Lykke Li a travaillé sous l'intimité que la voix peut créer, l'émotion pour celui ou celle qui écoute, de fait qu'elle assume comme jamais la vulnérabilité de sa voix et cela s'entend. Le titre «No hotel» qui ouvre le disque a été un des premiers composés, la Suédoise a ensuite composé les autres titres comme pour raconter une histoire partant de ce morceau fondateur. L'intégralité de l'album a été enregistré avec des instruments sans aucun effet numérique, ni ordinateur dans sa propre chambre, un total dénuement qui se ressent à l'écoute du disque. Un côté vintage puisque la plupart des instruments utilisés proviennent des années 1990.

La chanteuse indique même qu'elle «voulait que le disque ait l'intimité d'un mémo vocal laissé sous forte dose de LSD.» Un pari réussi tant elle se livre complètement sur ce disque et entraîne avec elle l'auditeur. L'artiste nous livre un beau moment d'écoute tout au long des pistes de ce Eyeeye.

■ JC

Photo : Theo Lindquist





## JB HANAK & NASTY SAMY

ÇA FAISAIT QUELQUE TEMPS QUE CETTE IDÉE ME TROTTAIT EN TÊTE : RÉUNIR SAM GUILLERAND AKA NASTY SAMY ET JB HANAK. MÊME ANNÉE DE NAISSANCE, MÊME ENTIÈRETÉ ET SINCÉRITÉ DU PERSONNAGE, PARFOIS UN PEU FRONTALE, MÊME PASSION POUR LES CULTURES SOUS TOUTES SES FORMES (MUSIQUE, LITTÉRATURE, CINÉ...), MÊME ACTIVITÉ DÉBORDANTE, MÊME VOLONTÉ/BESOIN DE TOUCHER À TOUT... AVEC BIEN SÛR LEURS PARTICULARITÉS RÉCIPROQUES. LA RENCONTRE ÉTAIT PROMETTEUSE SUR LE PAPIER, ELLE L'A ÉTÉ AU BISTROT L'ENGRENAGE DU 11, OÙ NOUS NOUS SOMMES RETROUVÉS MI-DÉCEMBRE. ÇA A TELLEMENT BIEN MATCHÉ ENTRE CES DEUX ACTEURS INCONTOURNABLES DE LA SCÈNE QUE JE ME SUIS TRÈS VITE MIS EN RETRAIT, LAISSANT TOURNER L'ENREGISTREUR ET POSANT 4-5 DE LA TRENTAINE DE QUESTIONS QUE J'AVAIS PRÉVUES. NOUS VOILÀ DONC COMPLÈTEMENT HORS INTERVIEW PROMO, MÊME SI LES DEUX ONT EU DE L'ACTUALITÉ CETTE ANNÉE, CHRONIQUÉE DANS LES PAGES DE PRÉCÉDENTS MAG. IL FAUT DONC APPRÉHENDER CE QUI SUIT DAVANTAGE COMME UNE DISCUSSION, ENTRE DEUX NOUVEAUX POTES. C'EST PARTI UN PEU DANS TOUS LES SENS, IL A FALLU ÉPURER, RECOUPER, CERTAINS THÈMES AURAIENT MÉRITÉ D'ÊTRE DAVANTAGE DÉVELOPPÉS, D'AUTRES PEUT-ÊTRE MOINS MAIS J'ESPÈRE QUE VOUS ALLEZ PRENDRE PLAISIR À LIRE CES ÉCHANGES PASSIONNÉS ET PASSIONNANTS.

**On attaque direct avec un point commun pour deux gars ayant été au collège/lycée fin 80's début 90's. Sam tu as écrit un livre dessus, JB tu en as écouté, comment s'est passée votre rencontre avec les musiques extrêmes et l'arrivée du death et du thrash ?**

JB : Fin 80's j'étais au collège et comme mes potes, j'écoutais Run DMC et Public Enemy. Des groupes East Coast, de New-York parce tout dans ce qui venait de Los Angeles, il y avait ce truc mélodique et je préférais quand c'était plus frontal, hardcore. Pour ces potes Scorpions ou Napalm Death, non seulement c'était pareil mais ils considéraient ça comme de la musique de skinheads ! Bon, j'exagère mais dès que c'était un peu hardos, ils suspectaient des blancs racistes.

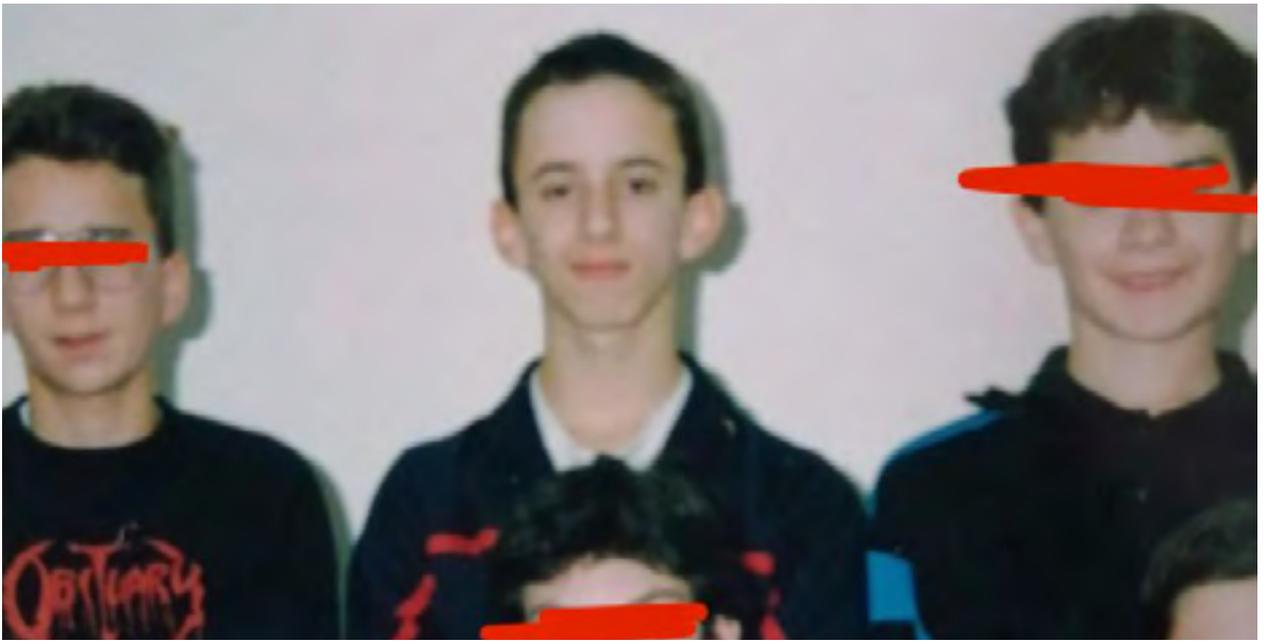
Sam : De mon côté, il n'y avait pas ce genre de problème, car j'habitais un bled d'à peine 7000 habitants, à la frontière Suisse, où il n'y avait quasiment que des Français du terroir. Il n'était pas du tout question du trip banlieue et du métissage culturel. Il y avait une toute petite communauté turque et quelques Portugais, c'est tout. Donc, on n'a pas dû se confronter aux mêmes problèmes. Personne pour te dire « c'est d'la musique de nazi ton truc ! ». Ça ne veut pas dire que nous n'étions pas concernés par l'invasion hip hop, puisque j'ai découvert Public Enemy en 1990 à la sortie du Fear of the black planet, la compilation (format k7) Rapattitude également, la même année, ainsi que les premiers groupes français qui ont percé dans le genre (NTM, IAM, le premier MC Solaar, Assassin etc...). D'ailleurs mon pseudo est un clin d'œil à Dee Nasty, que j'ai découvert sur cette compilation Rapattitude. Véridique. A l'époque, j'avais trouvé ce blase supra classe, surtout la référence à cette série/soap opera super daubée, que tout le monde connaissait. L'époque autorisait ce grand écart, la culture alternative ricaine explosait et s'installait dans tous les recoins de l'Europe. Et puis dans l'Est de la France, où mon bled était situé, pas mal de grands noms du thrash d'alors provenaient d'Allemagne ou de Suisse allemande), donc pas très loin de chez nous... Destruction, Kreator, Sodom, Celtic Frost, Messiah etc. C'est un truc générationnel, pas mal de jeunes comme moi, blancs, lower-middle class écoutaient du «rock» et surtout ce metal de plus en plus radical, comme le thrash, le crossover puis le death metal. Et, comme je le dis souvent, si c'est arrivé à moi, dans ce bled perdu à 1000m d'altitude, c'est que cette culture était

présente partout. Tous ces groupes français... Mercylless, Aggressor, Loudblast, No Return, Massacra... c'était notre heavy metal à nous. Moi j'étais en complète réaction contre Scorpions, Deep Purple, Led Zep'... je voyais ces mecs avec des moustaches, c'étaient des vieillards à nos yeux, de la musique pour nos parents... Même Iron Maiden, même si j'ai écouté et eu en ma possession les premiers disques, ça ne m'a jamais tant touché que ça. Le thrash et le death metal, puis le hardcore américain ont dégagé tout ça. Quand tu écoutes The Accused ou Bolt Thrower à 14 ans, difficile d'être encore impressionné par AC/DC et Helloween... JB : Je me souviens très bien la première fois qu'on m'a fait écouter Iron Maiden, à travers un casque de walk-man. J'étais en colonie de vacances, je devais avoir 8-9 ans, j'ai entendu ce truc, j'avais l'impression d'entendre une sorcière qui criait, ça m'a paru très désagréable. J'ai essayé d'insister mais ce qui m'a le plus gonflé c'est le côté musique d'esthète, très soigné, propre. Y a rien qui dépasse, le moindre solo est mathématique, calculé. Sinon mon premier rapport avec le death c'est un copain à moi, au collège, qui m'a fait écouter une compilation, Masters of brutality. Il m'a mis le casque sur les oreilles et je peux pas te faire autre chose qu'un mouvement, ça m'a fait ça. BRRRRRRHHHH !!

Sam : Il y a eu deux tomes de cette compilation, les pochettes étaient dessinées par l'illustrateur français Denis Grrr. Pour mes potes et moi, c'était le graal. Tous les gros noms du death metal y étaient représentés. Tu appuyais sur play et tu te prenais Death, Morbid Angel, Morgoth, Cannibal Corpse, Napalm Death et tous les poètes de cette scène.... tout était saturé, jusqu'à la moindre cymbale ! La première fois, ça fait bizarre.

JB : Si ça vous amuse, je vous ressorts une photo de classe Copains d'Avant de 92. Y a ce pote à côté de moi, Fabien, un enfant de 14-15 ans, qui porte un teesh Obituary. Et sinon pour revenir sur la dichotomie rap West Coast vs. East Coast ou Iron Maiden vs. death metal, moi j'ai sauté directement toutes les étapes. Je ne suis pas passé par la case Aerosmith, tout ça, je voulais la déflagration sonore, un truc qui me latte la gueule.

Sam : J'ai grandi avec le hard rock, c'était une étape obligatoire, mais je me suis vite rendu compte que j'étais attiré par des trucs plus radicaux... toute l'imagerie hard-rock et le heavy metal de base ne m'ont jamais vraiment



parlé, trop cheesy, avec des paroles pourries... même à 12-13 ans, je n'accrochais pas à cette esthétique. Alors que le death, le thrash faisaient le lien avec toute cette culture VHS que j'adorais... avec des références aux films splatter gore qu'on regardait avec mes potes. Le metal a ensuite beaucoup muté à la fin des années 1990, ça m'a moins touché. Quand j'en réécoute, je reste sur les trucs de l'époque. J'ai tellement aimé ces genres thrash et death des années 80 et 90, que j'ai écrit un livre sur la question, sorti en 2018, *Enjoy the Violence - Une histoire orale des origines de la scène thrash/death en France* (co écrit avec mon pote Jérémie Grima).

**Après ce livre, Sam, tu as sorti Hey you ! Une histoire orale des Burning Heads avec Guillaume Gwardeath. JB ça te parle ce groupe, quels seraient tes grands frères / références dans la scène rock française ?**

JB : Je vois passer ce nom depuis que j'ai 14-15 ans et les salles de répétes mais c'est un groupe que je ne connais pas du tout.

Sam : Le plus grand groupe punk français de tous les temps, à tous les niveaux : 35 ans de carrière sans arrêter, quelques mouvements de line-up mais un noyau plutôt stable et solide, une grosse discographie (des albums en format major, en format gros indé et en format DIY), énormément de concerts (sur plusieurs continents). Donc, à tous les niveaux, littéralement, c'est le groupe punk le plus important en France. Bien sûr, il y a eu quelques autres groupes très importants en France, mais qui

ont joué moins longtemps, donné moins de concerts, sorti moins de disques, et qui n'ont pas accumulé autant d'expériences sur des terrains aussi différents. Par le prisme des Burning Heads, on traverse toute la scène indépendante française de la fin des années 1980 à nos jours. On n'aime ou pas, mais impossible de ne pas respecter leur histoire et leur trajectoire.

JB : Ah mais je ne dénigre pas, c'est juste que je ne m'y suis jamais intéressé. De mon côté, j'ai depuis l'adolescence une fascination pour Éric Aldéa de Bästard. Y a pour moi une espèce de sainte trinité du noise français des 90's avec Bästard, Ulan Bator et Sister Iodine. Ces mecs je les ai quasiment déifiés et c'est incroyable comment d'un côté ils ont eu une influence culturelle majeure sur toute la scène post noise française (Marvin, La Colonie de Vacances, les groupes chez Africantape...) et de l'autre, d'un point de vue commercial, ils ont vendu 4 disques.

Début 2000, Ulan Bator ont continué les concerts, ils ont énormément tourné en Italie mais sans sortir d'albums. C'était une sorte de business, pendant 6-7 ans, ils en vivaient même. On y faisait des tournées d'Damage et je voyais des stickers, des affiches Ulan Bator et je me disais mais c'est dingue, ce groupe existe encore !

**JB, toi qui as un pied dans la musique électronique et un dans le rock, tu t'es senti parfois en décalage, tu as des anecdotes ?**

JB : Plein. Je me suis retrouvé à la fois dans des

trucs clinquants, pour ne pas dire pouet-pouet et dans le gouffre de l'underground. Une fois à une soirée je parlais avec un gars de chez Ed Banger, c'est pas David Guetta mais presque, il fait des DJ sets devant 5 000 personnes... mais super gentil. Il me raconte qu'avant il était batteur dans un groupe de punk. Cool, un sujet de discussion. Je lui raconte que je préférerais toujours jouer live devant 50 personnes, que faire DJ devant 3-5000 personnes, peu importe le cachet. C'est pas forcément le sacerdoce de monter dans un van et puer des pieds mais là il est question d'énergie. Et le mec n'a pas répondu, il me regardait et je voyais son cerveau qui faisait error404:, parce qu'il ne comprenait pas. Il est habitué à des cachets de 5000, seul, pas 500 à diviser en 4.

**Justement, parlons argent un peu. Vous vivez de votre art ? Et c'est une nécessité de toucher un peu à tout pour y arriver ?**

Sam : Dans la scène punk - hardcore - rock, qui se veut et qui se dit radicale mais qui ne l'est finalement pas tant que ça, ce n'est jamais très bien vu de parler d'argent. J'ai toujours été transparent à ce niveau. Le discours est toujours le même, il faut absolument dire « c'est du DIY, je suis poussé par la passion, je ne gagne pas d'argent, je travaille à côté, etc. ». Mais moi je n'ai jamais voulu « travailler » à côté, même si j'y été contraint bien sûr, quand il le fallait... mais je n'ai jamais signé de CDI, je ne sais même pas rédiger un CV ! En revanche, je travaille énormément sur mes activités musicales et annexes (fanzines, livres, piges dans la presse, organisations diverses et va-

riées, podcasts, etc.). Et dans tout ça, il y a une réelle économie. Une micro-économie, certes, mais une économie quand même. Quand j'ai commencé à bien tourner, avec Second Rate, j'ai toujours voulu ne faire que ça... pas seulement de la musique, mais aussi écrire dans la presse, publier mes propres fanzines, écrire pour d'autres fanzines, animer des podcasts, sortir des newsletters, écrire des livres sur des sujets culturels qui m'ont touché, gérer un ciné-club, etc. Je vis ça 24h/24, depuis 20 ans. Donc je peux dire que c'est mon activité principale, même si financièrement, ça n'est pas toujours suffisant pour boucler le mois. Mais le pognon, je m'en fous complètement, ça n'a jamais été quelque chose qui m'a tarabudé la tête. J'ai toujours vécu chichement, pas d'emprunt, pas d'enfant, de minuscules appartements, mais toujours en mouvement. Il y a une réelle volonté anticapitaliste derrière tout ça, une volonté d'être libre, de vivre selon mes propres codes et règles. Le punk, c'est ça, et rien d'autre. Peu importe le style musical que tu joues. Pas mal de mecs qui jouent dans des groupes punk ou qui organisent des soirées DIY ont des jobs complètement corporate à côté. Je pense être radical dans la façon de mener ma vie. Le concept de « décroissance », je pense pouvoir en parler correctement... le punk, ce n'est pas seulement jouer à des concerts à 5 euros l'entrée et collectionner des disques vinyles. Et ce n'est pas un « concept ». C'est appliquer des choix très concrets dans la vraie vie, dans le quotidien. Il y a beaucoup de posture dans ce milieu. Le DIY, c'est un terme qui est complètement galvaudé maintenant...



comme l'étiquette « indépendant », ça ne veut plus rien dire...

JB : Au sein de cette économie parce que c'en est une et tu l'as bien expliqué, ne pas parler pognon et en faire un tabou c'est le meilleur moyen de se faire enfler. Quitte à passer pour un profiteur ou un casse-couille. Après je peux cocher toutes les cases que tu as citées. Je vis de mon art mais souvent, quand les journalistes me demandent ça je corrige et dis : je survis de mon art. Mais j'ai suffisamment, j'y arrive. Je suis intermittent depuis 2004, parce que je cumule des cachets artistes et des cachets techniciens. Je fais de la vérification technique audiovisuel de base, j'aurais pu évoluer dans le son ou l'image mais je n'ai jamais voulu. Je mets mon cerveau dans une boîte à chaussure, j'ai zéro responsabilité, d'un point de vue sociétal c'est un peu la honte à 45 ans mais je m'en fiche, ma vie elle n'est pas là.

Sam : J'ai joué environ 1500 concerts dans ma vie mais je n'ai jamais voulu toucher à ce statut. Je voyais qu'autour de moi, même les grands groupes de la scène genre Burning Heads ne validaient pas leurs années avec les cachets de musiciens, qu'il fallait bosser en tant que roadies ou autre à côté... chose que je n'avais pas du tout envie de faire. Je l'ai fait quelques fois ici et là, mais je n'ai jamais voulu être intermittent. Et mes potes qui avaient ce statut semblaient toujours en mega stress pour valider leur année, à racheter des cachets, magouiller, et cogiter à fond et rechercher des plans durant les périodes où ils ne travaillaient pas... Je ne voulais pas de cette vie. Alors j'ai fait mes groupes, j'ai organisé mes tournées, géré mon propre merch, puis j'ai pigé dans la presse, et depuis quelques années maintenant je publie des livres. Et quand il faut retourner faire du job alimentaire sur des périodes plus compliquées, j'y vais... mais je n'ai pas de grosse pression à ce niveau... pas d'addiction, pas de famille à nourrir et pas de velléité matérialiste.

**Contrairement à certains concerts où j'ai pu assister récemment, avec des groupes qui ne vendaient pas de disques, toi, Sam, tu n'es jamais retrouvé en panne de merch sur la route ?**

Sam : Jamais ! Le merch, c'est le nerf de la guerre. J'ai toujours joué dans plusieurs groupes, et je m'occupais de la distro, pour moi c'était vital. Je survivais essentiellement grâce au merch. Avec combien de tauliers de

lieux je me suis pris la tête parce qu'on ne me proposait qu'une toute petite table cachée au fond de la salle, haha... Même dans les SMAC, qui ressemblent à des Auchan, les mecs te disaient « ha par contre, tu ne peux prendre qu'une table... »... Jamais compris.

**Le rock c'est à la base une musique de contestation, ça l'est toujours ?**

Sam : N'oublions pas que tout ça c'est en premier lieu de la consommation. Au départ, le rock'n'roll c'est une invention pour toucher une tranche d'âge qui n'était pas du tout représentée. L'adolescent, avec le rock'n'roll, devenait à son tour une cible de consommation. Un son, une danse, une culture... tout un segment de marché pouvait ainsi enfin être attaqué frontalement. Ce qu'on appelle la culture jeune ! Personnellement, je suis en quelque sorte resté à 45 piges le gamin de 15-16 ans que j'étais. Je pense donc encore incarner cette naïveté, cette urgence, ce souffle juvénile du rock and roll. En tout cas, s'il n'y a pas de réaction, de rejet, de colère, de rébellion ou une certaine forme d'agressivité, pour moi ce n'est plus du rock... et dans l'étiquette « rock », j'y mets aussi des styles qui en découlent, comme le punk et le hardcore. Mais comme je le disais précédemment, il y a beaucoup de stéréotypes dans ces « castes » culturelles, et peu de réelle opposition ou rejet...

JB : Y a une dizaine d'années je suis à une table ronde sur le rock, avec que des patrons de SMAC, des journalistes... bon y avait aussi Patrick Coutin, lui je l'aime bien (ndlr : chanteur de « J'aime regarder les filles »). La personne qui animait le débat demande alors à Christian Eudeline : « Pour vous, c'est quoi le rock ? ». Double au secours. La question déjà elle est insupportable et lui il rentre dans la danse. Le mec il parle des Chaussettes Noires, de Dick Rivers, un monologue de 6 minutes pleines en autoroute... Puis la journaliste se tourne vers moi et me repose la même question. J'essayais de faire vite parce que je voulais pas me noyer comme Eudeline et je lui réponds que quand j'avais 16 ans, je suis allé en soirée chez des grands, genre ils avaient 20-25 ans et j'ai posé sur la platine l'album du Jon Spencer Blues Explosion, qui venait de sortir. Là t'as un mec qui m'a dit : « c'est de la merde ton truc ils ont tout volé aux Rolling Stones. » Je l'ai regardé et lui ai répondu : « je sais pas qui c'est tes connards de Rolling Stones et j'en ai rien à branler. » Voilà, pour moi c'est ça le rock et pas



le savoir encyclopédique de m<sup>o</sup>ssieur Eudeline. C'était de la pure mauvaise foi mais pour préserver cette naïveté dont tu parlais.

Sam : C'est un truc presque freudien, notre génération doit tuer celle qui la précède, et c'est même très sain. Le m<sup>o</sup>me qui écoutait Cro-Mags en 1986 à New-York, pour moi, c'est le même qui écoutait Gene Vincent en 1958. Ce truc de rejet, je le répète ; contre tes parents, ton voisin, ton prof, ton patron... un geste offensif et radical. La musique pour la musique ne m'intéresse pas.

**Tu dis ça mais parmi les reprises que tu as faites dans ton disque, Nasty S And The Ghost Chasers, il y a plusieurs groupes qui te viennent de ton père.**

Sam : Mon père avait des goûts sûrs en musique, et j'ai grâce à lui découvert des dizaines de groupes hyper pointus, avant l'âge de 12 ans, que normalement tu découvres en rentrant à la fac ou bien plus tard, et encore, si tu t'intéresses à toute cette culture rock et punk. Quand tu as 10 ans et que tu écoutes The Fall, Gun Club, Morrissey, Buzzcocks, le premier album de Sonic Youth, tu ne sais pas encore que ce n'est pas un truc tout à fait « normal ». Donc oui, j'ai eu la chance d'évoluer dans un

contexte musical pointu, grâce à lui. Mais ça n'empêche pas que je n'étais pas aligné avec sa façon de voir les choses sur la vie en général. D'ailleurs j'écoutais du metal vénéral et du hardcore, et lui ne supportait pas ça. Et il y a bien d'autres domaines que la musique pour être en réaction... D'ailleurs, lui et moi, on n'a jamais été d'accord sur grand-chose.

Pour revenir au rock, maintenant c'est un truc de vieux, une culture vieillissante. Voir des mecs de 60 piges qui chantent des textes qu'ils ont écrits à 18 ans, ce n'est pas très stimulant. Et c'est là que je respecte Henry Rollins, qui, lui, n'est jamais remonté sur scène chanter un morceau de Black Flag, un des plus grands groupes au monde pour moi. Je n'ai rien contre les reformations... mais dans le milieu punk ou hardcore, c'est un peu plus complexe... d'autant que c'est rarement réussi. Mais bref, cette culture rock et punk est en train de pousser son dernier rôle, c'est dans l'ordre naturel des choses. Tout a changé, cette culture ne touche que ceux qui l'ont heurtée de plein fouet dans les années 70/80/90. La nouvelle génération ne s'est pas retrouvée dans cette mouvance, pour 1000 raisons qu'il serait vain d'évoquer ici.

JB : Vous le savez peut-être, j'aime beaucoup



tout l'univers autour de Mike Patton et j'étais très honoré de collaborer avec lui pour la BO du jeu vidéo Teenage Mutant Ninja Turtles : Shredder's revenge. En ce moment il y a Mr. Bungle qui revient et sort un live et il y a 3 jours, j'ai vu une vidéo de 15 secondes dans laquelle tu les vois jouer, c'est le chaos complet et puis ça coupe et tu vois Henry Rollins, bouchons auditifs, sur une banquette en train de lire un livre et qui leur répond : « yeah ! super les gars » en leur faisant un doigt ! Bien sûr qu'ils se respectent mais le faire pour la posture comique ça m'a beaucoup amusé.

Tu as déjà lu les livres *Tourisme Parallèle* (il y a quatre tomes) de Didier Balducci, guitariste des Dum Dum Boys ? Il présente le rock comme une culture en voie de perte, d'extinction.  
 Sam : Bien sûr. Super mec. J'aime beaucoup Dum Dum Boys, et j'ai lu 4 livres de Didier. Il

édite également d'autres auteurs, comme Pascal Escobar, dont j'ai lu les deux livres. Je me retrouve complètement dans la façon de fonctionner de Didier Balducci. Il fait son truc dans son coin, très référencé, très érudit, pour une niche, c'est parfait. Ça a encore du sens de le faire comme il le fait.

Plus généralement, il y a un truc qui m'énerve énormément, c'est l'espèce de positivisme béat du mec qui refuse d'admettre que toute cette culture rock s'essouffle et que le meilleur est dans le rétroviseur : « nan mais tu vois, nos parents disaient ça quand le punk est arrivé, puis quand le grunge est arrivé... » Vous ne comprenez pas qu'on n'est plus du tout là ! Quand tu vas dans un festival comme le Hellfest, où il est censé se trouver les musiques les plus radicales et extrêmes au monde et que la moyenne d'âge des gars sur scène c'est

58 ans, comment tu peux m'affirmer avec des théories de bobos indés qu'on n'est pas sur une pente déclinante ? Alors oui le rock n'est pas mort parce que jusqu'à l'explosion de la planète, il y aura toujours 4 mecs avec des guitares, une basse et une batterie pour faire du boucan dans un garage. La musique rock sera toujours représentée dans les débits de boisson, là n'est pas la question... Pour jouer du rock [ou punk/hc ou que sais-je], il ne faut pas avoir du « talent », il faut être possédé ! Ne pas être à sa place ! La substantifique moelle du rock, elle est là. Il y aura toujours de bons groupes capables de composer quelques morceaux catchy et d'occuper convenablement une scène. Ce n'est pas le problème mais je ne m'intéresse pas vraiment aux nouveaux groupes... pour moi c'était un truc générationnel. Les musiciens que j'écoutais avaient presque mon âge, à peu de chose près... à 15 ans, je n'aurais pas écouté des groupes composés de musiciens qui ont 60 ans ! Et à l'inverse, c'est pareil. Par exemple, ça n'a pas vraiment de sens d'écouter des gamins de 20 piges qui refont Hüsker Dü ou Replacements. Ces mêmes doivent parler à d'autres mêmes, pas à un keum qui pourrait être leur daron. C'est cool qu'ils le fassent mais ils ne s'adressent pas à moi, je préfère écouter les originaux. Le rock c'est donc une culture qui se délite et qui, je trouve, n'a plus de sens dans le contexte actuel. C'est peut-être un triste constat quand tu as été poussé par cette force et façonné par cette culture, qui t'a tout apporté, même au niveau existentiel, moral et philosophique, mais il faut avoir le courage de l'admettre. Et ce n'est pas être « réactionnaire » ou « nostalgique ». C'est juste faire preuve de bon sens. Nostalgique, je ne le suis pas, pour rien au monde je ne reviendrais en 92. Et je vis de toute façon comme quand j'avais 19 ans. Ma vie et mon quotidien n'ont pas changé, je suis toujours autant fasciné et stimulé par la musique, le cinéma et la littérature. Aucune envie de revivre ma vie... mais aucune envie également d'écouter des mômes de 20 piges jouer des genres musicaux qui ont connu quatre cycles revivalistes depuis les années 80.

JB : 92 pour moi c'est Pasqua Ministre de l'Intérieur, mes copains rebeus qui se font courser et tabasser dans la rue.

**Dans la musique électronique également, j'imagine qu'il y a des courants qui viennent en supplanter d'autres, JB ? Et l'electro a-t-**

**elle remplacé le rock dans la contestation ?**

JB : Elle ne l'a pas remplacé mais il y a des trajectoires parallèles en effet. Le groupe que j'avais avec mon frère, dDamage correspond exactement à ce que tu as dit précédemment, Sam. Mener un dancefloor en autoroute pendant 1h c'est donné à tout le monde et certains font ça très bien mais peu arrivaient à mixer nos morceaux. On faisait une musique qui était en réaction frontale et dans ce sens, beaucoup de journalistes considéraient que dans l'electro on était un groupe rock'n'roll, à contre-pied.

J'accepte complètement de vieillir. Culturellement, j'écoute des nouveaux trucs, pour me renseigner à titre documentariste, que très sincèrement parfois je ne comprends pas. La première claque que je me suis prise dans la gueule c'est Planete-Mu, notre label au début des années 2000, qui cartonne toujours. Ce sont les premiers à avoir découvert la juke et la footwork, qui viennent de Chicago et sont des musiques à 180 BPM en syncopées. C'est rapide et lent en même temps. Ça se danse d'une manière que je n'arrive pas à comprendre, ça se mixe difficilement et on s'était regardés avec mon grand frère en se disant : on comprend pas. Mais de la même façon que 15 ans avant, quand on a sorti Radio Ape, notre oncle, qui a 20 ans de plus que nous, nous avait dit : je suis trop vieux pour votre musique. Ca y est, ça m'arrive, je le reconnais. J'ai aussi une copine qui me fait énormément écouter de la trap music, les nouveaux trucs de rap, 667, Freeze Corleone... Y a quelque chose qui m'attire, parce que c'est malsain, très agressif, ça me met à l'aise mais je comprends pas comment c'est fait. Et même si je comprenais, je me sentirais dans l'imposture de refaire ça. Il n'y a rien de plus triste qu'un vieux qui essaie de faire de la musique de jeunes.

**Passons à ton premier roman Sales chiens, gros succès critique. C'était une volonté de le faire éditer ? Tu n'as pas trop galéré en débarquant dans ce nouveau monde ?**

JB : Si. J'ai galéré plusieurs années avant de trouver un éditeur. A la rigueur je sais sortir un disque en autoprod mais le milieu du livre j'y connais rien et j'avais la peur de voir des cartons qui prennent la poussière dans ma cave. J'ai aussi beaucoup discuté avec mon editrice et j'avais une optique de travail, que je n'aurais pas été capable de faire seul. En gros je voulais que dans tous les maillons de la chaîne,

jusqu'au libraire, on spécifie bien que ce n'était pas la bio de mon groupe. Parce que sinon on en aurait vendu 50. Il fallait dire que c'est un roman, assez généraliste, dans lequel beaucoup de musiciens vont se reconnaître. Et ça a plutôt bien fonctionné car j'ai même des gens du jazz qui sont venus me voir en me disant : ton bouquin il défonce, je me suis identifié dedans... J'ai rien à voir avec Petrucciani, moi ! Si j'avais fait mon truc tout seul, ça aurait été : le mec de dDamage fait la bio de dDamage pour les fans de dDamage or j'ai la prétention d'avoir réussi un truc plus large qu'une simple bio, d'avoir écrit une histoire.

À l'origine je devais le sortir 2 ans avant chez Gallimard Série Noire mais le directeur de la collection a quitté ses fonctions et le truc a fini dans un tiroir. Ça m'a pas mal déprimé, d'autant que ça correspondait à la période de la mort de mon frère. Puis j'ai ressorti le manuscrit, je l'ai un peu retouché, viré des passages, changé la structure et je l'ai renvoyé à plusieurs éditeurs : Léo Sheer, Rivages, Stock, Gallimard... Léo Sheer m'a répondu, c'était positif, j'ai rencontré Angie David mon editrice, ça s'est hyper bien passé, je signe mes contrats chez eux et deux semaines après, bim email de chez Gallimard. Je ne pourrai jamais savoir ce qui se serait passé dans une réalité alternative mais si j'avais été signé chez Gallimard je pense que j'aurais été la 5ème roue du carrosse et mon livre n'aurait jamais été travaillé comme ça. Alors que chez Léo Sheer j'étais une priorité. J'ai eu une promo de malade mental et je pense que mon deuxième je vais le faire à nouveau chez eux.

Sam : Ce qui est important c'est la distribution, beaucoup plus que la critique. Et ton bouquin - que j'ai lu et aimé d'ailleurs - je l'ai vu très bien représenté dans les librairies dans lesquelles j'ai traîné ces derniers mois, avec parfois le petit mot du libraire du genre « super livre, wild et radical ! »... au milieu de tous ces livres qui sortent, je trouve que ton livre est bien travaillé. La rentrée littéraire de septembre c'est plus de 450 bouquins qui sortent ! De quoi donner le vertige. Le livre et le disque, ça n'a rien à voir... Le temps des gens est tellement accaparé, surtout par le téléphone et les réseaux sociaux, d'ailleurs. Ils pensent qu'ils n'ont plus le temps pour lire, mais il ne « prennent » plus le temps de lire, c'est autre chose. Un disque, tu peux l'écouter en 40 minutes, un bouquin de 300 pages, en lisant 1h après ta journée de taff quand tu es en forme, ça te prend presque

une semaine.

JB : J'ai l'impression que lire un livre maintenant c'est un acte politique. Après il faut savoir ce qu'on appelle lire, parce que la majorité des mises en place en librairie ce sont des livres de développement personnel. On est loin de Cervantès et Albert Camus.

Sam : En tout cas ça prend du temps et le temps, c'est bien notre seul socle d'égalité. La fameuse loi temporelle : 24h pour tous. Après c'est sûr qu'on ne vit pas tous le même quotidien, mais c'est un peu facile de dire « j'ai pas le temps de lire »... tout le monde peut prendre 30 ou 40 minutes par jour pour lire une 20aine de pages... quand tu vois comment scotchent les gens sur leur téléphone portable ou le temps qu'ils passent sur des terrasses de café. Là, pour le coup, ils sont moins regardants sur le temps passé à ces activités. Lire, ça demande un effort, qu'une série sur Netflix ne demande pas. Si t'as le temps de te mettre 3 épisodes d'une série de base en une soirée, t'as le temps de t'envoyer un livre par semaine, ou quelques BDs.

JB : Complètement. Avec un boulot de merde, on vient de te voler 8h et ça génère de la frustration. Quand je rentre j'ai pas envie de me caler dans mon canapé devant la télé. J'ai envie d'hurler dans un micro, faire de la guitare, créer, écrire, absorber de la culture.

### **Ce déclic de la littérature, il t'est venu comment, JB ?**

JB : Je m'en rappelle très bien, c'est en regardant Virginie Despentes à Nulle Part Ailleurs pour la sortie de Baise Moi. On lui demande ce qu'elle pense du fait d'être encensée par les Inrocks et elle est là, clope à la main (on pouvait encore à l'époque), posture badass, elle tire une latte et répond : « les Inrocks j'm'en fous ! ». J'ai beaucoup gambergé et c'est pas tant la posture keupon « fuck you j'vous emmerde », qu'elle avait pourtant. Non, j'avais cette petite voix dans ma tête qui me disait « vas-y, t'as un truc cool au fond de toi, faut que tu le sortes » et en même temps, tel un schizophrène, y avait immédiatement cette voix de caillera qui me disait « tu te prends pour qui, bouffon, à vouloir péter plus haut que ton cul et devenir écrivain, c'est de la merde que tu fais ! » Ce sentiment d'imposture qu'on a tous : est-ce que je suis légitime ? Quand t'as 16 ans il est bien plus fort que quand t'as déjà une petite carrière. Beaucoup ne franchissent jamais ce cap. Je repensais alors à Virginie Despentes et

en avoir rien à foutre de la pseudo légitimité de ceux censés te critiquer, ça m'a décomplexé. Ça m'a aidé à aller chercher une confiance en moi. Je suis vraiment reconnaissant envers cette femme.

**On voulait parler plus du fond et moins de la forme mais on s'est laissés embarquer. Tant**

**pis, ça sera peut-être pour une prochaine fois. Merci Sam ([likesunday.com](https://likesunday.com)), merci JB et merci Sylvain de l'Engrenage pour les cafés.**

■ Guillaume Circus

Photos JB Hanak : Philippe Levy  
Photos Nasty Samy : Stéphane Hervé





## BRUME

### BRUME

[Sleepless Owl Records]

Une fois sorti du Tunnel, Gaëtan se retrouve dans une forêt où l'on distingue à peine les arbres tant la Brume y est épaisse. Une Brume toujours aussi froide et distante, chargée en émotions, une ambiance assez stressante où les seuls mots sont ceux de la tracklist et donnent le ton («Exil», «Solitude», «Insomnia»... et «Hikikomori») : un terme japonais qui qualifie, pour t'éviter la recherche, une personne vivant «enfermée» chez elle qui évite tout contact et ne survit que grâce à l'aide de ses proches, une sorte de confinement extrême volontaire qui toucherait près d'un million de Japonais]. À cette distance et froideur relative s'opposent des notes assez douces, claires, des sons qui s'alourdissent mais donnent un peu d'élan et de mouvement avec la saturation. Si les thèmes sont les mêmes que lors de la première production, l'atmosphère est un peu moins pesante, on trouve des séquences assez «classiques» pour du post-rock (avec Mogwai en référence principale) et je déplore un peu la production trop light à mon goût des parties saturées (sur «Exil», la couche de guitare qui reprend après le break semble un peu dissociée de l'ensemble) mais Gaëtan continue de tout faire tout seul, si c'est un avantage pour lui qui écrit beaucoup, c'est aussi un axe de progression pour le futur car avec autant de talent, ses compositions méritent le meilleur.

Même si je dois l'avouer, j'en suis déjà fan dans l'état... L'ensemble est excellent mais au-dessus

du lot, je place encore la pièce centrale qu'est «Insomnia». Brume prend le temps de ne pas dormir et lutte contre l'éveil avec une patience folle, ralentissant au maximum le rythme pour tenter de sombrer mais finit par exploser de rage face à cette incapacité à trouver le repos. Rarement cette sensation pénible n'aura été aussi bien traduite en musique. Les autres titres sont plus courts mais tout aussi bien construits, Brume ne verse jamais dans la facilité et trace son chemin à travers le brouillard jusque la «Redemption», un territoire apaisé, dégagé, d'où émerge une certaine sérénité, un calme bienvenu porteur d'espoir. Après le noir Tunnel et ce gris brumeux, la prochaine étape ne peut être que d'un blanc étincelant.

■ Oli



## THE BOBBY LEES

### BELLEVUE

[Ipecac]

T'as un coup de barre et t'as besoin d'un coup de boost ? Envoie-toi donc un petit The Bobby Lees dans les esgourdes ! Je te jure, ça marche bien. Il s'agit d'un groupe garage-punk dans la fleur de l'âge et totalement révolté, mené par la chanteuse et actrice Sam Quartin. Acclamé par Iggy Pop, Henry Rollins, Debbie Harry et Jon Spencer (qui a produit leur deuxième album, *Skin suit*), le groupe a tapé dans l'œil d'Ipecac (et donc fatalement de Mike Patton également) qui l'a signé

pour son troisième album nommé *Bellevue*, du nom de la clinique psychiatrique située à côté du domicile de la chanteuse. Notez qu'elle-même a connu dans sa vie des épisodes de troubles mentaux dûs à son alcoolisme, des expériences qui ont d'ailleurs enrichi son inspiration. Ambiance garantie !

Produit par Vance Powell qui a déjà bossé des albums de Clutch et The Inspector Cluzo et collaboré sur plein de projets intéressants dont ceux de Jack White, ce nouvel album sonne comme un mélange de punk, de garage, de rockab', voire de pop, mais reste résolument rock n' roll. Et Gui de Champi ne viendrait pas me contredire, il saurait sûrement bien mieux en parler que moi ! La musique de ce *Bellevue* est certes plutôt bien façonnée mais reste quand même assez brute de décoffrage, même quand la cadence ralentie («Strange days», «Little table»). Ce n'est pas aussi barge que *Cocaïne Piss*, pour citer une formation qui me vient à l'esprit quand j'entends le chant de Sam, mais les américains me font beaucoup penser à nos Mary Bell locales dans l'esprit. À la fois tourmenté et nihiliste, The Bobby Lees marque les esprits et ses ondes sonores devraient à coups sûrs pénétrer quelques maisons/bars/salles lors de fêtes endiablées, vu le nombre de petites pépites qui squattent ce *Bellevue*.

■ Ted

Photo : John Swab





## STÉRÉO 97

### L'AVENIR

[RJ Production]

Même si le groupe se forme récemment, Renaud et Fred ont une vieille histoire en commun. Ils se croisent en 1997 à Clermont-Ferrand. À la fin des années 1990, Fred officie dans le groupe pop Revolver en tant que chanteur. Le groupe changera quelques années plus tard de nom pour s'appeler Marshmallow, la rencontre a lieu à ce moment quand Renaud devient le guitariste du groupe. C'est dire qu'une tournée de plus d'un an et des enregistrements font que les deux hommes se connaissent parfaitement et cela s'entend sur leur nouvelle production sous le nom de Stéréo 97, le nom faisant forcément référence à la date de leur rencontre. En 1998, Renaud quitte le groupe mais cela ne met pas fin à leur amitié. Pendant plus d'un an, ils auront tourné ensemble et enregistré un EP au printemps 1998. Renaud quitte rapidement le groupe, et les deux musiciens continuent leurs projets chacun de leur côté, tout en restant amis, même si leur chemin se séparent. Fred continuant avec Marshmallow qui aura notamment signé en 2012 chez Sony pour un disque mixé par Mark Plati connu notamment pour sa production notamment avec David Bowie. Le chemin de Renaud s'éloigne du rock pour le blues et la musique électronique. Mais les années passent et accroissent leur expérience. Les amis se sont donc éloignés mais leur amitié de plus de 20 ans semble indéfectible et la pandémie et les différents confinements leur permettra de se retrouver et de collaborer à nouveau ensemble.

Après deux années de travail imposé par le break du Covid, le duo présente enfin son projet, définitivement pop et chanté en français à l'exception du titre «Love in song» qui semble ouvrir de nouveau territoire au groupe. Ce morceau laisse presque entendre une nouvelle formation, preuve que les deux vétérans du groupe peuvent encore nous surprendre tout en allant piocher dans le répertoire des Wings pour cette belle reprise. Stéréo 97 n'est pas figé dans le passé et le titre même de l'album «L'avenir» prouve que le duo n'est pas resté dans les années 1990 mais se tourne vers le futur. Ils avaient déjà tâté le terrain en octobre 2021 en sortant un premier single «Pas dans tes bras» accompagné d'un clip. Le titre est présent sur ce premier effort et ce duo avec la chanteuse Héloïse est un mix de pop colorée et de variété française. Ce disque surprend à la première écoute par sa batterie électronique, il déroute même. Alors que la biographie du duo laisse penser à une musique pop penchant vers le rock mais cette pop penche vers l'électro. Remis de cette surprise, je m'attache plus aux textes qui sont à vif comme le «Balek» qui peut faire penser aux thèmes présents chez Demago. Le groupe nous donne envie de le rencontrer en live en full band pour que les compositions soient livrées dans une version plus brute.

■ JC



## AS THEY BURN

### EGO DEATH

[Autoproduction]

À certaines questions, il est difficile de répondre. Non pas «tu préfères ta mère ou ton père ?» mais plus «tu préfères Deftones ou Korn ?», comme tes parents, ils apportent des choses différentes mais c'est un peu un couple difficilement sécable tant leurs trajectoires s'écrivent sur la même trame. À cette question, As They Burn n'a toujours pas tranché et montre dans cet EP qui signe son retour - le groupe était en hibernation depuis 2015 - que l'amour qu'ils portent aux uns et au moins aussi important que celui qu'ils portent aux autres. Des hurlements, du chant lourd, de l'émotion brute d'un côté, du raffinement, des parties claires, des saturations aux petits oignons et des arrangements bien sentis de l'autre. Autant Chino que Jonathan, Kevin assure sur toutes les lignes et ses comparses le suivent dans toutes les ambiances allant même piocher ailleurs un peu de groove ou de noirceur. Luigi, qui a remplacé deux guitaristes à lui seul, s'est parfaitement intégré et apporte un son lourd ultra travaillé, c'est un régal ... pour tout amateur de néo-metal. Pour se reconnecter au monde vivant, As They Burn repart sur des bases solides, sans prendre trop de risques, gageons qu'ils se détacheront un peu de leur zone de confort dans le futur, faudrait pas forcément toujours faire comme papa/maman.

■ Oli



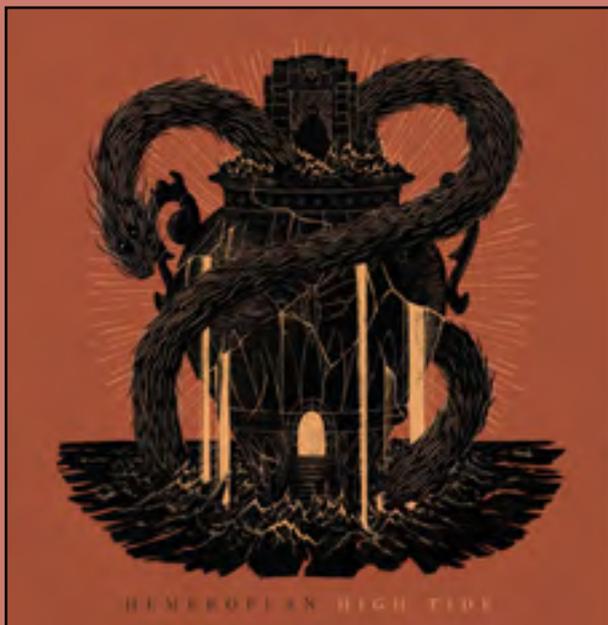
## LIAR

### THESE OBVIOUS CURSES

[Autoproduction]

Parmi les CDs promos arrivés à la rédac (ça fait très pro de dire ça !) et que je ne connaissais pas, ce disque est celui qui me branchait le plus à la première écoute et il en est de même après les suivantes. Quatuor post-hardcore en provenance de Nantes, Liar sort là son 2ème EP, avec 5 titres gravés sur un joli vinyle bleu turquoise, accompagné d'un artwork qui l'est tout autant. C'est bien joli tout ça mais et la musique alors ? Post-hardcore, je l'ai dit, donc ça rock sévère, ça crie pas mal (avec des petits passages screamo, qui alternent avec d'autres au chant plus clair et juste), ça groove bien (merci le basse/batt' ultra carré et tendu), ça sait se faire emo comme il faut... Nickel ! J'y entends un mélange de Refused et The International Noise Conspiracy (notamment sur le refrain de «Lighting matches»), de Lack, ces regrettés Danois, pour ce qui est de la tension («Only»), un peu de Birds In Row (en plus gentillet) et ça se termine avec mon morceau préféré, «Small pieces of light». Bref, le cahier des charges est validé, toutes les cases sont cochées pour que je suive ce groupe de plus près. Ils n'ont pas le nom le plus original mais j'ai réussi à les retrouver sur Bandcamp et Insta, ça va bien se passer madame, comme dirait l'autre bonimenteur...

■ Guillaume Circus



## HEMEROPLAN

### HIGH TIDE

[Klonosphère]

En produisant un rock/metal progressif de qualité et habitant Tours (à 70 kilomètres de Châtellerault), il était évident que Hemeroplan allait attirer la Klonosphère, leur premier EP séduit même Yann, chanteur de Klone, qui vient apporter son expertise pour les arrangements et les voix de ce premier album, assez conceptuel car il évoque les différentes étapes qui nous font entrer dans la dépendance mais également en sortir. Le soin apporté aux compositions et la clarté du chant valident la référence à Katatonia affichée par le groupe mais la dominance rock dans la construction de leurs titres fait que je ne citerais pas Tool ou The Ocean mais plutôt Dredg ou Oceansize. Si les sonorités sont parfois métalliques («Fears», «These walls», «Towards the abyss»), la saturation ne vient pas obscurcir un tableau d'ensemble plutôt éclairé par une distorsion qui va chercher les aigües («The call»), des notes acoustiques («Omniscience»), un superbe saxophone («Amplitude») et un chant mélodieux toujours très chaleureux, chargé en émotions et qui nous sert de guide à travers les méandres de l'addiction.

■ Oli



## THE FOXY LADIES

### NOT SORRY

[Autoproduction]

Un flingue dans une main devant, un couteau dans l'autre derrière, la foxy lady sur la pochette ne semble pas vouloir choisir et n'en est même pas désolée. À moins qu'elle ne compte utiliser les deux. Cette multitude de choix se poursuit dans la musique des Lyonnaises. Trois filles pour un mec à la basse, faisons fi des règles érigées par des académiciens croulants et décrétons que le féminin l'emporte sur le masculin. Ça tombe bien, on veut «More women on stage» ! À cheval donc, en mode amazone, entre le punk, le metal, le grunge et la fusion, leurs cœurs balançant, elles ont pris le parti de tout prendre, bien malaxer tout ça et en ressortir onze titres énergiques. 5 ans après Backbone, The Foxy Ladies nous entraînent cette fois dans un album concept à l'univers post-apocalyptique, si l'on en juge par les deux premiers extraits clippés. La voix se veut parfois rageuse, parfois enjôleuse... un peu trop, peut-être, sur la fin de l'album, qui hormis «My fault» n'a pas exactement la puissance et l'efficacité du début. Qui lui, défonce ! Je préfère personnellement les riffs plus couillus ovairus et sauvages de «Oh my God», «Blossom with the moon» ou encore «City hunt», qui ressortent d'autant plus grâce à une production massive et incisive. Sorry.

■ Guillaume Circus



## SKÁLD

### HULDUFÓLK

[Decca Records]

Le nouvel opus de Skáld nous emmène en Islande à la rencontre de petits êtres pas évidents à voir mais qui prennent encore aujourd'hui une part importante dans les croyances locales, des elfes et des trolls qui vivent dans un univers parallèle en toute tranquillité pendant que les hommes se caillent sur un rocher volcanique peu accueillant.

C'est donc ce peuple qui a les honneurs du collectif qui a étoffé son équipe malgré le départ de Justine, on y retrouve des instruments folkloriques aux sonorités médiévales, des rythmes sourds, des chants dans de nombreuses tonalités (je compte 8 vocalistes !) et un amalgame assez délicieux des voix féminines et masculines («Manin Liour», «Da manen sken»). Ambiances soignées, rythmiques charnelles et mélodies envoutantes, il y a 1000 ans, Skáld aurait fini sur un bûcher pour sorcellerie, aujourd'hui, ils nous font vibrer et vont continuer d'embraser les plus grandes scènes avec des morceaux taillés pour le live, qu'ils soient destinés à soulever les foules comme «Elverhøy» ou plongent tout le monde dans un moment de délicatesse sacrée comme «Hinn mikli dreki». En tout cas, les deux fournissent déjà leur lot de frissons sur disque. Malgré la barrière de la langue, on se sent proche de ce Huldufólk, un monde où la spiritualité peut se mélanger aux pitreries, où l'aventure débute après le ruisseau ou derrière cette grosse pierre, un univers où la nature est un terrain de jeu res-

pecté, un espace qui trouve en «Trollslaget» une frontière, un titre instrumental qui semble être, si ce n'est une conclusion, au moins une transition car ensuite, ce sont deux reprises que nous offre Skáld. On quitte la féerie scandinave et on croise de l'allemand et de l'anglais pour respecter les paroles originelles (une traduction aurait été sympa aussi, non ?). La première cover est assez déroutante, c'est le «Du hast» de Ramstein, un titre percussif où les frappes métronomiques l'emportent sur les mélodies, au vu des qualités vocales du collectif, on pouvait imaginer une version rafraîchie de «Engel», «Sonne» ou «Mutter» tant les aspects mélodieux et puissants de ces tubes correspondent à Skáld mais le contre-pied fonctionne parfaitement. La deuxième est plus «logique», c'est «A forest», un titre qui colle bien à leur décor et à la température ambiante, le morceau de The Cure est souvent repris (Behemoth en a donné une version récemment et par le passé des groupes aussi divers que Dionysos, Waltari ou Steven Wilson se sont pliés à l'exercice), un essai et une transformation si réussie que je préfère cette version à l'originale...

Du changement autour de Christophe Voisin-Boisvinet mais de la continuité tant l'entité Skáld dépasse désormais son géniteur, c'est un esprit, certainement en communication avec le Huldufólk, qu'incarne quelques mortels pour nous faire vibrer de ce côté-ci du monde avec de bonnes ondes venues d'ailleurs. Gledur mig að kynnað ber.

■ Oli



# SKÁLD

ALORS QUE LE NOUVEL ALBUM DE SKALD N'EST PAS ENCORE DANS LES BACS, C'EST SON GÉNITEUR, CHRISTOPHE VOISIN-BOISVINET, QUI NOUS ACCORDE UN PEU DE SON TEMPS POUR FAIRE LES PRÉSENTATIONS AVEC CE PEUPLE INVISIBLE QU'EST HULDUFÓLK.

## Qu'est-ce qui est à l'origine du goût pour cet univers nordico-historique ?

Depuis l'enfance, je m'intéresse à l'histoire ancienne, né dans une région de France où il y a beaucoup de ruines de château fort qui ont été érigés pour contrer les invasions des «Hommes du Nord» la période viking m'a happée très jeune. Plus globalement, le nord me parle, tous les nord, comment les hommes vivaient ensemble auparavant à un temps où le niveau des mers était plus bas ? Quelles étaient leurs récits, leurs légendes, leur rapport à la nature ?

## L'artwork de ce nouvel album ne montre aucun membre du collectif, il n'y a plus besoin de présenter une allure viking ?

Le premier album parle de mythologie nordique, de magie nordique, le second de civilisations nordiques englouties, le nouvel album d'un peuple invisible, Skáld ne fait pas de reconstitution Viking, les costumes nous aident à évoquer une époque lointaine, à fantasmer un passé. J'avais envie pour l'artwork d'Huldufólk d'une cover rendant hommage aux illustrateurs comme John Bauer ou Kay Nielsen, un artwork plus conceptuel, plus proche de Skáld qui n'est pas un groupe conventionnel mais une aventure à géométrie variable.

## Comment se fait la sélection de ceux qui intègrent le collectif ?

Pour cet album, le désir était d'avoir face à face un chœur féminin et un chœur masculin, j'ai réuni pour rentrer en studio des chanteurs/chanteuses aux timbres complémentaires, et des instrumentistes évoquant l'ancestral, le plus important est que ceux qui intègrent l'aventure aient envie de ce collectif et de travailler avec moi.

## À quel point c'est difficile d'écrire dans une langue ancienne ?

Plus intéressant que difficile, je me fais aider de linguistes, d'adaptateurs, pour à la fois respecter les textes anciens, les prononciations, mais aussi pouvoir développer un sens plus personnel dans les textes.

## Comment se déroule le processus de création, les musiques viennent avant les paroles ?

Certaines fois, les musiques existent avant les paroles, ou les paroles ne me plaisent plus et j'adapte un nouveau sujet, mais je préfère vraiment partir d'un texte et le mettre en musique, les mélodies s'imposent, c'est un procédé plus magique.

## Des choses sont modifiées en studio ou tout est très préparé avant l'enregistrement ?

Je prépare et joue beaucoup de choses avant, j'enregistre des voix témoins et écris les arrangements vocaux, enregistre dès le début la plupart des percussions, mais le processus créatif a lieu plutôt après les enregistrements, les titres peuvent prendre réellement leur forme définitive à ce moment, tout devient possible avec la matière enregistrée, je sais exactement quoi enregistrer ou retirer pour finaliser les titres.

## Il y a deux reprises à la fin de l'album, pourquoi avoir choisi Rammstein et The Cure ?

L'idée était d'inclure à la fin de l'album, après le petit interlude «Sortilège», deux titres qui soient dans le thème de l'album, la forêt, la possession, la perte de repères ... «A forest» s'est imposé et conclue l'album comme je le voulais avec cette ambiance mystérieuse, et nous avons très envie d'enregistrer une version de «Du hast» avec seulement des instruments acoustiques sans pour autant perdre



l'énergie de ce titre, il n'y a pas énormément de reprises de «Du hast», le challenge était intéressant.

**C'est le moment des statistiques sur les plate-forme de streaming, la plus grosse communauté de fans de Skald est française ?**

Les US représentent la plus grosse communauté pour Skald, et la France en deuxième position.

**Les reprises sont aussi là pour toucher un autre public ?**

Skald s'adresse à un public large, nous avons été surpris de constater pendant la tournée européenne que le public était très mélangé, pagan, metal, viking, cosplay, mais aussi famille, tous les âges, tous les styles, il y avait cette reprise «Joga» de Björk sur le premier album qui a été appréciée et nous a amené à enregistrer notre version de «Seven nation army» qui est le deuxième titre de Skald le plus écouté aux US.

**Si Skald pouvait faire la musique d'une série,**

**ce serait laquelle ?**

Peut-être la musique d'une série qui n'existe pas encore, sur les Trolls...

**Le collectif a du dépasser les espoirs imaginés en 2018, alors qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour 2023 ?**

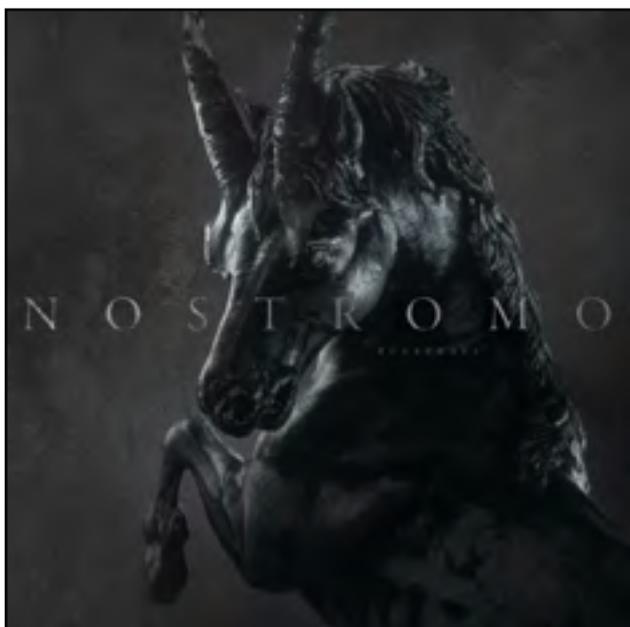
Beaucoup de concerts, partout dans le monde (c'est prévu :-)) de belles collaborations sur les prochains albums...

**Merci Christophe et Skald, merci aussi à Elo-die (Agence Singularités).**

■ Oli

Photos : Die Frau





# MAOTFA

NOUVELLE ANNÉE ? ON DÉPOSE LE BILAN ET ON NE LE FAIT PAS TROP SÉRIEUSEMENT, COMME D'HAB.

MAOTFA des **albums de l'année**

**Black Midi** - Hellfire

**Burning Heads** - Torches of Freedom

**Claire Days** - Emotional territory

**Fit For An Autopsy** - Oh what the future holds

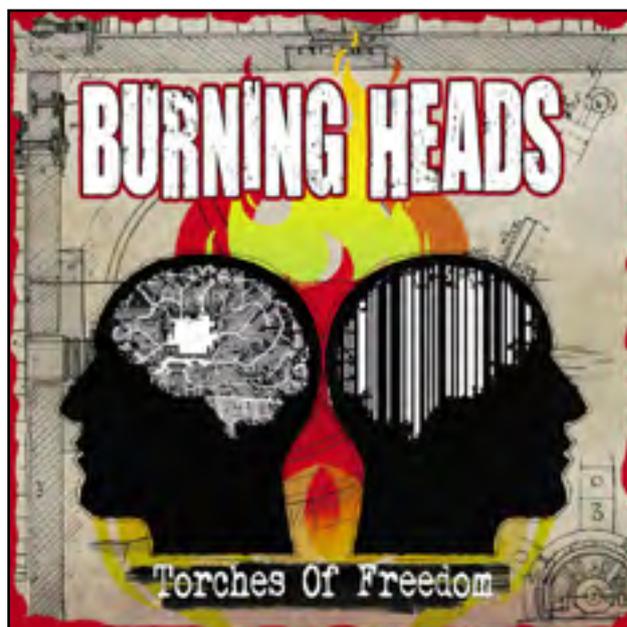
**Gliz** - Mass

**Nostromo** - Bucephale

**Syndrome 81** - Prisons imaginaires

**The Smile** - A light 4 attracting attention

**Zeal & Ardor** - Zeal & Ardor



MAOTFA des **autres albums de l'année** qui valent le coup quand même

**Absent In Body** - Plague God

**A Void** - Dissociation

**Akiavel** - Veni vedi veci

**Alina Hardin** - Weather way

**Basement Gary** - As BG as they wanna be

**Baston** - La martyre

**Ben Harper** - Blood maintenance

**Birds In A Row** - Gris Klein

**Black Sea Dahu** - I am my mother

**Blackbird Hill** - Embers in the dark

**Blood Incantation** - Timewave Zero

**Brutus** - Unison life

**Bukowski** - Bukowski

**Carpenter Brut** - Leather terror

**Cave In** - Heavy pendulum

**Clutch** - Sunrise on slaughter beach





**END + Cult Leader** - Gather & mourn  
**Exocrine** - The hybrid suns  
**Frank Turner** - FTHC  
**Go Public!** - Between nowhere and goodbye  
**Hangman's Chair** - A loner  
**Hot Water Music** - Feel the void  
**Ithaca** - They fear us  
**Jack And The Bearded Fishermen** - Playful winds  
**Lamb Of God** - Omen  
**Lost in Kiev** - Rupture  
**Meshuggah** - Immutable  
**Monolithe Noir** - Rin  
**Nasty S. And The Ghost Chasers** - Waiting for the last gap of my generation  
**Oiseaux Tempête** - What on Earth (Que diable)  
**Pilori** - Quand bien même l'enfer et le dé-

luge s'abattrait sur nous  
**Pipi Tornado** - Pipi tornado  
**Pogo Car Crash Control** - Fréquence violence  
**Point Mort** - Pointless...  
**Psychonaut** - Violate consensus reality  
**RollTomassi** - Where myth becomes memory  
**Stupeflip** - Stup forever  
**The Butcher's Rodeo** - Haine  
**The Eternal Youth** - Life is an illusion, love is a dream  
**The Halo Effect** - Days of the lost  
**The Hyènes** - Krakatoa unplugged sessions  
**The Pixies** - Doggerel  
**The Soft Moon** - Exister  
**Vulgaires Machins** - Disruption  
**Yawners** - Duplo  
**Young Harts** - All I got





MAOTFA des **titres** qu'il faut avoir écouté une fois au moins cette année : «Recommence à zéro» de Pogo Car Crash Control, «Welcome to hell» de Black Midi, «Snowball» de Go Public!, «Water snakes» de The Hearts Industry, «Death to the holy» de Zeal & Ardor, «Spider» de Pipi Tornado, «Lights out little hustler» de Samiam, «The great deceiver» d'In Flames, «Free in the knowledge» de The Smile et «Claire you don't want to be saved» de Claire Days.

MAOTFA des **concerts** de l'année : Mass Hysteria, Black Midi, The Eternal Youth, Suicidal Tendencies, Zeal & Ardor, Lofofora, Machine Gun Kelly, Converge, Thurston Moore et Sepultura.

MAOTFA du **retour gagnant** : Jack And The Bearded Fishermen

MAOTFA de la **constance** : le RC Lens

MAOTFA du livre **poids lourd** de l'année, au sens propre comme au sens figuré : Hellfest La Bible

MAOTFA du plus beau numéro **imprimé** : le MAG 50

MAOTFA du gros **coffret** : Le Gros 4

MAOTFA de la **rubrique** qui s'émancipe : HuGui(Gui) les bons tuyaux qui devient un fanzine dispo dans les meilleurs distro !

MAOTFA du meilleur **super groupe** : Go Public! (avec des membres de SixPack, Condense, Not Scientists, Parkinson Square, Garlic Frog Diet)

MAOTFA de la meilleure **blague** de l'année : Muse qui sort un album «métal»

MAOTFA du meilleur **double clip** : Pogo Car Crash Control : «Tourne pas rond / Recommence à zéro» à égalité avec «Cristaux liquides / Reste sage»

MAOTFA de la **reformation** qu'on n'avait pas vu venir : Eths

MAOTFA du **festival** qui a plié le game pour plusieurs années avec sa double édition : Hellfest

MAOTFA du groupe qui te donne envie d'aller au **musée** : Lenine Renaud

MAOTFA de l'album qui ne sortira malheureusement **jamais** mais qui s'avère excellent : The battle of two halves de Gender Roles



MAOTFA de la pochette bien **moche** : Divisive de Disturbed

MAOTFA du label aussi **bluffant** que consistant : Source Atone Records

MAOTFA du **bouquin** musical le plus dingue de la décennie et qui n'est pas une bio : Sales Chiens de JB Hanak

MAOTFA du clip qui expose des chanteurs de la scène française et leur **morpion** : «Tic tac toe» d'Unswabbed

MAOTFA du groupe qui a vu la sortie de son album **décalée** et qui ne sera donc pas dans le top 2022 : Klone

MAOTFA qui regrette peut-être le choix de son **nom** : [No One Is Innocent]

MAOTFA de la meilleure **série** : Monstre

MAOTFA de la meilleure **série** avec son nom d'usage sinon tu ne verras pas de quoi on parle : Dahmer

MAOTFA de la meilleure série de l'univers **Star Wars** : Andor

MAOTFA de la meilleure **série** dont il n'y aura pas de suite ou de prequel et que c'est bien dommage : Better Call Saul

MAOTFA de l'album de l'année **2023** : Staring at the sun de Not Scientists

MAOTFA de l'album tant **attendu** en 2023 : Making circles of our own de New Pagans et Stowaway de Samiam

■ team W-Fenec





# ZEAL & ARDOR ELECTRIC BRIXTON

**ET OUI, TU AS BIEN LU : IL S'AVÈRE QUE LE FENEC MIGRE, ET SE RETROUVE DANS DES CONCERTS EN DEHORS MÊME DE L'UNION EUROPÉENNE (MERCİ BREXİT). EN FAİT, LE FENEC A MIGRÉ İL Y A BIEN LONGTEMPS : POOLY, LE FONDATEUR DU WEBZİNE AUX LONGUES OREILLES Y VİT DEPUİS 2004, ET MOI-MÊME DEPUİS 2001. CE CONCERT ÉTAİT UN ÉVÈNEMENT MAJEUR POUR MOI (LA DERNİÈRE RECRUE EN DATE) QUI RENCONTRAIT POUR LA TOUTE PREMIÈRE FOİS EN CHAIR ET EN POİL LE PAPA DU W-FENEC. İL Y AVAİT AUSSI UN TROISIÈME LARRON, MON POTE MATHIEU, QUI M'A İNİTIÉ AU WEBZİNE QUE L'ON AİME TANT İL Y A MAİNTENANT PLUS DE 20 ANS (LA CLAQUE QUI FAİT MAL).**

Bref, ce fut donc à Londres que nous nous retrouvions pour aller (re)voir les américano-suisse de Zeal & Ardor, qui terminaient leur tournée anglaise à l'Electric Brixton, une salle d'une capacité de 1500 personnes. Pooly a déjà vu Z&A en juin dernier lorsqu'ils ouvraient alors pour Meshuggah, et moi seulement leur set du Hellfest sur Youtube... Ayant écrit la chronique de leur troisième album éponyme, qui pour moi est tout bonnement ma meilleure

découverte metal de 2022, j'étais donc très impatient de voir la troupe de mes propres yeux sur scène.

La soirée commence tout d'abord avec un set d'une vingtaine de minutes de Lake Malice comme support. Le groupe anglais de metal alternatif créé en 2021 nous annonce qu'il jouait ce soir la plus grosse scène de sa jeune carrière. Il s'agit officiellement d'un duo, com-





posé de la chanteuse Alice Guala et du guitariste Blake Cornwall, mais est bel et bien un quatuor sur scène. Le combo nous a livré une performance très énergique qui puise son inspiration tant du new metal qu'à l'hyperpop, le tout baigné dans de nombreuses couches d'électronique. Le groupe a l'air relativement à son aise sur scène, ce n'est donc pas vraiment une surprise qu'ils aient le vent en poupe en ce moment, et apparaîtront même au Download Festival UK de 2023...

Mais le groupe le plus attendu (en tout cas par votre humble serviteur), c'est Zeal & Ardor. Le chanteur/guitariste Manuel Gagneux annonce de suite que malheureusement les 2 choristes du groupe sont malades, et ne seront donc pas de la partie ce soir, ce sont des bandes qui s'occuperont des chœurs. C'est un format quatuor rock plus classique qui nous servira le menu ce soir. Au moins, le groupe a une excuse valable et justifiée pour l'usage tant controversé actuellement de bandes en live (c'est Sebastian Bach qui va encore avoir la diarrhée). Le groupe attaque par «Church burns» de leur dernier album, qui met tout de suite dans l'ambiance de ce (apparemment) black metal

avant-gardiste. Le style est tellement perché que je ne pense pas que ce descriptif colle totalement au projet. Je vous renvoie ainsi à ma chronique du Mag #52. Mais une chose est sûre, le morceau monte bien en intensité, mais on n'est pas encore exposé aux cris bestiaux de Manuel. Cela dit, ces derniers ne se feront pas attendre bien longtemps, car ils arrivent direct au deuxième morceau, «Götterdämmerung», également tiré de leur troisième album. Sur ce morceau, l'absence des choristes commencent déjà à se ressentir, cela dit, Gagneux assure parfaitement avec les bandes, preuve que ce groupe est super pro et bien rodé. Mais l'aspect un peu mystique des chœurs et le visuel un peu religieux qu'ils apportent se font tout de même regretter, car cela avait l'air de tout défoncer au Hellfest... Le groupe est clairement heureux d'être là, et est en grande forme. Manuel est très sympathique, et communique avec humour dans un anglais parfait entre les morceaux. La formation ne se prend pas trop au sérieux, mais la musique reste super bien jouée et les titres sont très bien écrits. Elle va continuer son set de 18 titres, tiré des 4 albums/EP du combo. Mais Zeal & Ardor, le dernier en date, aura naturellement le droit à plus



d'exposition. Ce n'est pas un problème, l'album étant génial (tu as lu ma chronique, au fait ?).

Ce que cette expérience en live m'a fait découvrir, c'est l'aspect très rythmique de la musique de Z&A, avec des riffs metal bien saccadés envoyés efficacement dans nos tronches ébahies. Cela ne m'avait pas sauté aux oreilles à l'écoute des albums. Mais en live, avec un son moins produit, cette maîtrise rythmique est très en avant, bien plus à ce dont je m'attendais. Pour dire, ça m'a rappelé cette même sensation ressentie la première fois que j'ai vu Gojira en live il y a fort longtemps, ce qui m'a fait devenir fan de nos compatriotes. Le set se terminera encore sur deux titres de la dernière galette, «J-M-B» et «I caught you», morceaux assez lourds, qui fournissent un dernier électrochoc pour la fin de cette belle soirée.

Un super souvenir, et je ne manquerais point de retourner voir Zeal & Ardor à leur prochain passage local.

Setlist :

Church burns / Götterdämmerung / Ship on fire / Row row / Blood in the river / Grave digger's chant / Run / We can't be found / Tuskegee / Feed the Machine / Golden liar / Death to the holy / Trust no one / Erase / Don't you dare / Devil is fine / J-M-B / I caught you

**Un grand merci à Roger Wessier de Replica Promotion et à Zeal & Ardor.**

■ Jérôme tFb  
Photos : Pöoly







## CLAIRE DAYS

### EMOTIONAL TERRITORY

[Autoproduction]

À l'heure des bilans de fin d'année, des «tops» qui reviennent comme un marronnier, voici l'album qui m'a fait le plus vibrer et qui m'a le plus touché. Un album comme il y en a peu et qui semble vouloir vous coller à la peau comme pour vous accompagner sur les 20 prochaines années. C'est étonnant car la découverte de ce disque a été ponctuée de petites choses indicibles, invisibles comme une force d'attraction. Alors que nous échangeons avec un membre de la rédaction sur le caractère scolaire voire parfois anti-artistique des tops de fin d'année, Claire poste un message sur les réseaux en indiquant qu'elle ne fait pas la musique pour concourir contre d'autres artistes et ce, en réaction à sa sélection pour les Inouïs du Printemps de Bourges. Elle conclut son message par le fait qu'elle «refuse toujours de compter les points au ping-pong» ... La conversation sur les «tops» était avec un ami pongiste, certains pourront croire que c'est le hasard, mais cela ne fait que renforcer l'attrait pour cet album. Autre chose étonnante, la façon dont j'ai découvert ce disque. Vincent David, croisé sur les routes avec Joseph d'Anvers mais ayant officié avec Olivia Ruiz, Miossec ou encore Deportivo (c'est dire la valeur du guitariste) a posté une story Instagram de «Claire you don't want to be saved», et pour une fois, je ne suis pas en silencieux/vibreux et j'écoute cet extrait et cette chanson tout en anglais se termine sur un «Claire tu ne veux pas être sauvée» qui transperce presque le cœur. Je me tourne vers Vincent, lui demande s'il accom-

pagne bientôt sur scène la chanteuse et il me répond que c'est simplement un coup de cœur qu'il partage. Grand bien lui a fait.

Avant de rentrer dans le dur de la chronique, il me vient à l'esprit cette citation d'Apollinaire « La beauté n'est la plupart du temps que la simplicité. » Et c'est bien le mot beauté qui ressort de ce LP. Ce qui touche dans ces «territoires émotionnels», c'est cette simplicité, les chansons composées en guitare (nylon)/voix sont sublimes par quelques arrangements distillés avec soin et parcimonie. Tout cela est en partie l'œuvre d'un homme qui ne nous est pas inconnu, Fink. Fink a su magnifier les compositions en proposant des arrangements en tant que co-responsable de la réalisation, qui a joué sur certains titres et a également mixé l'album. Rarement une artiste française avait su officier dans ce genre musical sans se rétamer et sombrer dans la variété maniérée. Je ne vois que Pauline Drand et son magistral I see beauty, poèmes de Karen Dalton mis en musique, qui a malheureusement disparu du paysage musical. Les chansons sont toutes en anglais, et comme elles sont de nature folk, il est inévitable de ne pas penser à Alela Diane, Alina Hardin, Mariee Sioux ou encore Cat Power. Ce qui frappe, c'est le caractère intimiste des chansons, toutes enregistrées entre Berlin ou Lyon dans des maisons ou des chambres à coucher. La force de Claire est de rendre le naturel, surnaturel. Cet album aurait pu sortir il y a 50 ans tant son caractère intemporel est présent. Ce ne peut pas être simplement «un des meilleurs albums de 2022» - pour moi - au risque de le ranger dès les premiers mois de 2023 sur une étagère, c'est un journal intime qui nous invite à le relire pour redécouvrir de nouvelles choses ou tout simplement retrouver le confort d'un cocon.

Il ressort que cet album est superbe, que Claire est habitée et pour l'avoir enfin vue sur scène, il y a une sorte de silence monacal dans la salle quand les chansons sont jouées. Ce disque prend de plus en plus d'ampleur à chaque écoute. Et l'auditeur y revient ne serait-ce que pour écouter cette seule phrase en français «Claire tu ne veux pas être sauvée» du premier single qui est si singulière au milieu de textes en anglais. Un album magistral, Fink ne s'est pas trompé sur cette superbe artiste et on se prend à rêver d'une tournée commune. Les notes du livret se terminent par «such a journey making this album», nous sommes reconnaissants de pouvoir participer à ce voyage à ses côtes.

■ JC



## LAURA COX

### HEAD ABOVE WATER

(Vercords)

Quand on rédige des articles ou qu'on donne son avis, faut faire gaffe aux biais cognitifs, on se fait vite une idée et il est parfois difficile de s'en dépatouiller, alors quand c'est juste quelques lignes sur un album, c'est moins grave que sur une épidémie, un vaccin, la réforme des retraites, et tous les sujets qu'on évite lors des réveillons, mais quand même. Parmi ces redoutables biais, il y a le biais de raisonnement ou celui de confirmation, je vais chercher à prouver ce que je crois être la vérité en amplifiant ces éléments et en en minorant d'autres.

Ici, mon premier contact avec le nouvel album de Laura Cox, ce fut la découverte de la photo de la pochette, du rouge et une Laura posée, la guitare en bandoulière mais l'image est aussi figée que notre rockeuse. Alors que l'album précédent, *Burning bright*, évoquait le feu, l'énergie avec une guitare héroïne en action, cheveux dans le vent et inondant de lumière un monde gris, on se retrouve avec une ambiance tamisée, chaude certes mais très «calme», la tête hors de l'eau, tranquille, les yeux qui regardent au loin plutôt qu'en direction de sa 6 cordes. Je vais donc écouter *Head above water* avec cette idée en tête, il sera moins fougueux, moins énergique mais plus cosy que son prédécesseur. Peut-être est-ce la réalité mais peut-être pas, mes écrits, c'est mon ressenti, ma perception, et elle est forcément biaisée. Il y a bien quelques titres très rock («*One big mess*», «*Fever*») et un ultra

groovy («*Swing it out*») mais sur cet opus, Laura Cox fait surtout la part belle aux racines du rock, celles qui sont prises dans le Sud des États-Unis, d'ailleurs le titre «*Head above water*» qui donne son nom à la galette est un bel exemple de tout ce qu'elle aime : une basse chaude et ronde, une guitare tout en retenue et un refrain assez punchy mais sans excès. On croise des influences country/folk («*Before we get burned*», «*Glassy day*») et blues («*Wiser*») et le tempo se ralentit même encore un peu plus pour «*Old soul*» ou «*Seaside*» que l'on imagine plus aisément entendre autour d'un feu de camp que sur la mainstage du Hellfest. Si la guitare accompagne sagement la plupart des compositions, elle prend la lumière de temps à autre («*Set me free*», «*So long*») électrisant ainsi l'auditeur comme l'atmosphère.

*Head above water* est un album très chaleureux, assez posé, plus tranquille que son grand frère... Je le savais, la pochette l'annonçait ! Enfin, l'idée que je m'en faisais... Et donc j'ai cherché à confirmer ma première impression parce que je ne suis, bien sûr, pas du genre à me planter et à remettre en cause, voilà le biais cognitif en action. Et toi qui n'a pas encore écouté l'opus mais qui vient de finir ses lignes, tu es piégé, tu vas l'écouter en te disant que tu connais déjà la tonalité du disque et tu y retrouveras ce que je t'ai dit d'y retrouver. À moins que tu n'aies l'esprit de contradiction mais c'est une autre affaire.

■ Oli



## ASTROSAUR

### PORTALS

[Pelagic Records]

Ils ne sont que trois à composer Astrosaur mais le voyage intersidéral vaut le détour ! Les Norvégiens proposent une course effrénée en mode instrumental et slaloment entre les planètes Prog, Rock et Metal en ayant bloqué le propulseur ! Quand la cadence se ralentit un peu, histoire d'éviter quelques débris interstellaires et de faire redescendre la température de la machine, on profite davantage des effets de guitares, cette saturation puisée dans les seventies qui apporte beaucoup de matière aux compositions et les teinte de couleur stoner.

Entre l'espace (le «Astro» de Astrosaur, l'artwork, un titre : «Black hole Earth» en clin d'œil à Soundgarden), le temps (Portals, «Eternal return») et la paléontologie (le «saur» de Astrosaur, «Reptile empire»), les thèmes abordés par le trio sont nombreux et évoquent, à travers cet album, l'idée d'un recommencement, d'une extinction possible pour bâtir un nouveau monde sur de meilleures bases («The deluge»). Outre des éléments évidents (titres, illustrations), Erik, Steinar et Jonatan ont laissé des indices qui demandent un peu de recherches comme des coordonnées géographiques, on part d'un laboratoire de recherches sur l'environnement aux États-Unis pour arriver à la Maison Nietzsche (en Suisse où il écrit notamment Par-delà le bien et le mal même si la date de 1881 correspond à son premier été passé à Sils-Maria) en passant par l'accord de la COP21 signé à l'aéroport du Bour-

get en 2015, une information «rayée» comme si elle était, depuis, devenue futile tant l'espoir a vite été douché par la réalité et l'absence de mise en œuvre d'un véritable programme mondial pour sauver la planète. Un groupe qui a donc des idées et qui, s'il n'a pas besoin des textes pour les exposer, compte sur ses auditeurs pour les creuser. Ce fourmillement d'idées est bien plus évident à les écouter tant on ne s'ennuie pas durant ces cinq titres, y compris quand l'étape s'allonge sur plus de 20 minutes. On est même plutôt excité avec «Eternal return» qui ne lézarde pas au soleil et nous chahute à travers l'espace-temps.

Tu écoutes Lizzard, tu lis Pierre Boule, tu cites Black Sabbath parmi les groupes les plus importants du siècle dernier, tu penses que Jurassic Park n'aurait jamais dû avoir de suite, tu fais confiance à Pelagic Records (The Ocean, Psychonaut, Lost in Kiev...) ? Alors, qu'est-ce que tu attends pour sauter sur le dos d'Astrosaur ?

■ Oli



## BEACH BUGS

### BEACH BUGS

(Only Lovers Records)

Les Beach Bugs c'est un peu comme les bed bugs (punaises de lit), quand tu tombes dedans, il est impossible de t'en défaire, ça t'obsède. Sauf qu'à la différence des dernières, les premiers tu es bien content de les avoir en tête et qu'ils ne te quittent pas.

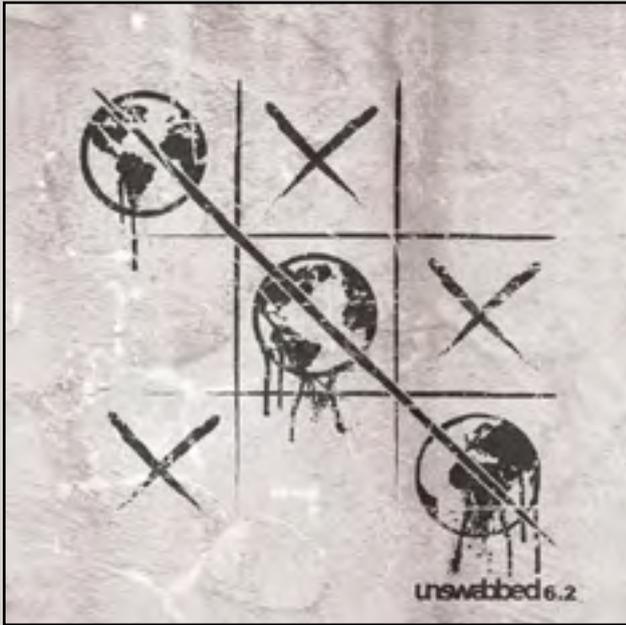
J'aime beaucoup la petite phrase d'intro sur leur page Bandcamp, donc je ne peux m'empêcher de vous la livrer ici : « Au départ, réunis en trio avec la volonté de former un énième groupe de punk virulent et sans concession, les Beach Bugs ont finalement opté pour les ritournelles pop composées sans prétention. » C'est parfaitement résumé, clair, net et précis. Power-pop, rajouterais-je néanmoins et j'ai bien fait d'écrire que j'aimais ça dans la rubrique Contacts du site W-Fenec car c'est pour cette raison qu'on m'a branché pour recevoir ce disque. Style auquel il faut rajouter le garage 60's et la surf-music, pour avoir l'étendue du spectre musical auquel s'adonnent nos Limougeauds. Il ne m'aura pas fallu beaucoup de secondes, une vingtaine tout au plus, dès les premiers accords de « Be loved », pour répondre favorablement au mail et envisager de dire tout le bien que je pensais de ce premier album. Ils n'ont pas la plage par chez eux et je ne suis pas certain qu'on puisse surfer sur la Vienne mais l'écoute de ces 11 chansons nous fait directement nous évader du côté des côtes californiennes, avec un impact carbone nul. Nickel. Simplicité, efficacité, guitare au son

clair et « wap-wap », y a du hit again and again (attention, ici se cache un calembour à propos d'un des titres), sur « Thinking of you », « Need to know », « Love factory » (et son petit air « Beat on the brat »). C'est du reste un peu comme si les Ramones jouaient en chemises hawaïennes, mélangés aux Beach Boys en Converse et Perfecto !

Ils ont en outre eu la bonne idée de mettre « On a bike », le tube ultime, en début de face B du LP/piste 7 du CD (amusez-vous à vérifier dans votre discothèque, c'est souvent le cas) et celui-ci je peux l'écouter en boucle sans me lasser. À tel point que les premières fois, je n'avais pas fait gaffe que le morceau suivant, « Santa Olala », était chanté en français, sans que cela ne me choque outre mesure. Même la petite balade qui clôt le disque est chouette. Seul défaut, 25 minutes c'est trop court, on en reveut !

Avant, pour moi, Limoges c'était la ville de la porcelaine, certes mais surtout des Bushmen (le guitariste Pedro Garo signe d'ailleurs le très cool artwork, y a pas de hasard), Beach Bugs contribue désormais à en redorer le blason.

■ Guillaume Circus



## UNSWABBED

### 6.2

[Autoproduction]

Le plan d'Unswabbed se déroule à merveille, on a à peine le temps de commencer à connaître par cœur 6.1 que voilà 6.2 ! Toujours avec un clip qui dépote en porte-drapeau et trois autres morceaux qui, ensemble, forment un EP et donc le tiers d'un LP qui sortira fin mars, en même temps que le 6.3.

Avec son refrain ultra punchy, «Carpe diem» fait un bon single et son clip est juste fabuleux ! Comme dans de nombreux autres clips, on y voit le groupe interpréter le morceau... sauf qu'au lieu d'être dans un hangar désaffecté (wouaw, super idée), les quatre nordistes sont dans «First light», une sculpture vidéo interactive de Georg Lendorff, l'œuvre du suisse est composée de milliers de fils sur lesquels sont projetés des images qui changent en fonction des mouvements du visiteur qui peut se balader dans l'œuvre. Un truc de fou que l'artiste a «prêté» pour le tournage du clip dont le rendu est superbe. Le morceau est assez nettement le meilleur des quatre, du pur Unswabbed avec du groove, des breaks, un chant et des textes inspirés, tout est bien dosé et entraînant. «Approche» mixe lui de gros riffs metal à des samples pour un résultat aux teintes industrielles, d'après une source sûre, ce savant mélange apporté par Étienne pourrait se retrouver davantage dans un futur proche... «Approche, essaye de me surprendre...», c'est un défi un peu agressif mais tentant et qui me ravit bien plus que «Danse». Je ne sais pas trop

pourquoi, peut-être à cause du côté mélodieux du titre répété, des guitares un peu écrasées ou encore du fade final, c'est le titre que j'aime le moins des huit. Peut-être manque-t-il de percussion à côté de ses voisins qui eux en sont chargés, «Ego trip» donne dans le speed et la dépense d'énergie, c'est presque bourrin, ça shred comme il faut avec, encore une fois, des textes particulièrement bien écrits, Seb a un vrai don pour donner vie à des personnages quand ce n'est pas lui qui est mis en scène. En concert, c'est, aussi, un morceau qui fera mouche.

Dans trois mois, on passera au 6.3, d'ici là, je peux réviser 6.1 et 6.2 pour tout connaître par cœur et écouter l'intégralité (j'espère) de ces nouveaux morceaux au Black Lab pour une release party où, pour une fois, le public pourrait connaître presque toutes les chansons au moment de leur sortie sur disque...

■ Oli



## FRANCE MUSIC TOUR

### TOUR BOOK VOLUME 1

[Kib Lind]

Quand j'ai appris l'existence de France Music Tour, via une newsletter de La Laiterie, une salle de concert à Strasbourg, j'ai tout de suite su que ce livre, présenté sous forme de roadbook (programme d'un groupe en tournée), me plairait. Et une fois dans mes mains, mes intuitions ont été bonnes : ce livre est absolument fait pour moi.

Né d'une idée originale de la Coopérative de Mai, scène de musiques actuelles (ou en abrégé S.M.A.C.) de Clermont-Ferrand, ce Tour Book Volume 1 est une merveilleuse carte de visite de douze illustres salles de concerts de France, tels Le Bikini à Toulouse, Le Bataclan à Paris ou La Vapeur à Dijon. Notamment illustré par des artistes invités à dessiner leur salle de cœur (et dont le travail est mis en valeur par une présentation succincte mais efficace), cet ouvrage présente douze lieux emblématiques, connus de tous mélomanes et passionnés des musiques actuelles mais trop souvent restés méconnus aux yeux du grand public.

Bourré d'anecdotes et d'informations histo-

riques, pratiques et statistiques, Tour Book Volume 1 est une véritable bible pour toutes celles et ceux qui veulent en savoir plus sur les salles qu'ils fréquentent sans les connaître vraiment. C'est également un hommage à toutes celles et ceux (techniciens, cuisiniers, programmeurs, directeurs) qui font vivre en backstage ces salles trop souvent raillées mais pesant lourd dans le paysage du spectacle vivant. Tant au niveau du fond (les informations sont précieuses, les interviews rafraîchissantes) que de la forme (ce carnet à spirales est vraiment plaisant, et la mise en page riche mais agréable) Tour Book Volume 1 est un ouvrage de 114 pages, assez complet pour être incollable à propos de ces mythiques salles de concert de l'hexagone. Et son titre laisse à penser qu'(au moins) un numéro 2 est au programme. Chouette chouette chouette !

Tour Book Volume 1 est disponible dans les salles de concerts concernées ainsi qu'au Kib Lind Store à Paris et sur le site [kib Lind-atelier.com](http://kib Lind-atelier.com). Tu pourras également y trouver à la vente les illustrations en format A3.

■ Gui de Champi



# THE ETERNAL YOUTH BURNING HEADS

ÊTRE LE CHANTEUR DE DEUX GROUPES QUI ONT SORTI DES DISQUES ESSENTIELS EN 2022, C'EST QUAND MÊME BEAU, NON ? DU COUP, ON ALLAIT PAS SE PRIVER D'INTERROGER CE BON FRA (BURNING HEADS / THE ETERNAL YOUTH) AVEC NOTRE QUESTIONNAIRE EN MODE YIN ET YANG...MAIS PAS QUE !

**Stade Malherbe de Caen ou Union Sportive Orléans Loiret Football ?**

Stade Malherbe de Caen. Forcément.

**Forcément ?**

Ben oui. Fier de mon équipe.

**Guillaume Gwardeath ou Guillaume Circus ?**

Ah la vache ! C'est impossible de faire un choix. Guillaume Gwardeath m'a fait jouer en premier, à la fac de Bordeaux, en 98 ou 99. Et du coup, il a monté une tournée avec Belly Button et Creep AC, le groupe dans lequel je jouais à l'époque. Guillaume Circus était fou amoureux de Ravi, et tellement amoureux de Ravi qu'il nous a fait jouer plein de fois et qu'il nous a sorti un album en vinyle. Le choix est impossible.

**Punk américain ou punk anglais ?**

Punk anglais. J'habite la Normandie et l'Angleterre, c'est de l'autre côté de l'eau, c'est en face. Quand j'étais ado, on prenait le ferry, on en avait pour 7 heures de trajet, on allait se faire 2 h de shopping dans les magasins à Portsmouth et puis on revenait avec une dizaine de vinyles. Et que du punk anglais.

**Guitare ou micro ?**

Micro.

**Jeunesse éternelle ou tête brûlante ?**

Feu éternel.

**Lost Cowboy Heroes ou Second Rate ?**

Second Rate.

**The Clash ou The Ramones ?**

Ah, les Ramones !

**Ah ouais ?**

Ouais. Bizarrement. J'écoute plein de trucs anglais. Il y a quelques titres qui sont très très bons comme «The magnificent seven» ou «London calling», mais bizarrement, non je n'ai pas complètement adhéré aux Clash. Je crois que je crois que ça vient du fait que j'étais tellement fou amoureux des Ruts que j'ai trouvé que ça tournait moins bien, que ça jouait moins bien. Et puis surtout, c'est inégal les Clash. Il y a des morceaux qui sont mortels et il y a des morceaux qui ne servent à rien. Avec le triple album Sandinista!, il aurait fallu faire un assemblage et faire un seul album avec une face A, une face B et c'est tout ! Dans ce disque, ils se sont tous fait plaisir, c'est bien mais il y a des trucs, ça ne sert à rien. Alors que les Ramones n'ont jamais fait ça.

**Fanzine ou webzine ?**

Je suis un vieux alors je vais lire fanzine. Maintenant, je suis plus webzine car je n'achète plus de fanzine papier. Hier encore, sur la route, je consultais l'Instagram de Dan Kerosene et je regardais toutes les couv' de son fanzine... C'était vachement bien, je les avais tous !

**Années 90 ou années 2000 ou 2010 ?**

[Long silence] La vache ! il y a du bon partout. Années 60, années 70, années 80, années 90, 2000, 2010, 2020. Il y a du bon partout. J'écoute des très vieux trucs, je découvre encore des vieux trucs d'ailleurs, et puis il y a des trucs qui sortent aujourd'hui et qui me plaisent carrément. Je ne peux pas faire un choix. Faut que je fasse un choix ? Alors dans ce cas là, je vais te dire 90 pour contredire le punk anglais. Et du coup, dans les années 90, il s'est passé un truc aux États-Unis. Genre Fugazi, Samiam, Jawbox, Jawbreaker.

**CD ou vinyle ?**

Vinyle.

**Star Wars ou Rocky ?**

Rien à foutre. Je ne suis pas Star Wars du tout et Rocky non plus. Chapeau melon et bottes de cuir, Amicalement vôtre, ok. Mais alors Star Wars, ou Rocky, je m'en fous.

**Merci Fra !**

■ Gui de Champi



# KICKING FEST

DIRE QUE CE WEEK-END DE KICKING FEST ÉTAIT ATTENDU EST UN DOUX EUPHÉMISME. TANT EN RAISON DU REPORT DU FESTIVAL QUI DEVAIT SE TENIR EN JANVIER DERNIER (DU CÔTÉ TEMPÉRATURE, PAS DE CHANGEMENT, CAR IL FAIT FROID EN CE MOMENT À EPINAL) QUE DU PLAISIR DE CROISER, VOIR ET ÉCOUTER QUELQUES-UNS DES MEILLEURS GROUPES DU LABEL ! ET MINE DE RIEN, CE DÉCALAGE DANS LE TEMPS A ÉTÉ EN QUELQUE SORTE BÉNÉFIQUE POUR LE PUBLIC, CAR CELA LUI AURA PERMIS DE SE TENIR À JOUR DU RÉPERTOIRE DES GROUPES PRÉSENTS CE SOIR. CAR À L'EXCEPTION DE MUSCU, TOUS LES ARTISTES DE LA SOIRÉE ONT SORTI UN ALBUM EN 2022.

## Vendredi 9 décembre 2022

Après avoir rejoint en début d'après-midi mon ami Milou qui s'occupera de sonoriser Muscu et qui est arrivé en tout début d'après-midi dans le froid sec de la Cité des Images, je retrouve avec joie la Souris Verte, un lieu où je commence à avoir mes habitudes (j'y passe des disques deux fois par an pour ambiancer les conventions du disques). Forest Pooky et les Burning sont déjà là et j'installe mon stand BlackOut Prod/W-Fenec aux côtés du merch' des groupes de la soirée. Pour ce premier soir, trois groupes sont à l'affiche, avec des interventions pleines d'énergie et de bonne humeur de Panic Monster aka Olivier Portnoi que je ne te ferais pas l'affront de te présenter. Celui qui a partagé un whisky coca avec Lemmy à 10 heures du matin - a fait des photos de gang avec Boo Ya Tribe - a participé à un bal trap avec Iron Maiden et a réussi à se faire comprendre auprès de Slash - présente les titres de son premier album *We're all pretty bizarre. Some of us are just better at hiding it, that's all.* Le chanteur de Dead Pop Club et Maladroit commence à être aguerri de la formule «concert spécial» après les nombreux house shows réalisés. Panic Monster joue sans retenue pendant les créneaux de 20 minutes de changement de plateau, dans un premier temps dans la grande salle de La Souris Verte puis dans l'immense bar où se tiennent les stands des groupes. Un moment convivial avec des morceaux joués dans l'urgence et sans filet.

Mais avant cela, c'est à **Muscu** qu'il est revenu d'ouvrir les hostilités. Muscu, c'est Benjamin

(ex-Flying Donuts, ex-The Black Zombie Procession), Nico (ex-The Early Grave, ex-Whales At The Crossroad) et le petit nouveau Yann dont c'est le premier concert avec le groupe. Sur une intro tirée d'un des films de la saga Batman, le trio déboule sur scène avec envie et détermination, mais surtout avec ce leitmotiv de se faire plaisir... et de nous faire plaisir par la même occasion. Issus de ces deux EP mis à disposition en ligne ces derniers mois, Muscu offre un set énergique avec des morceaux punk hardcore directs et efficaces mis en avant par un son de haut niveau. Nico, qui a la lourde tâche de reprendre la quasi intégralité du chant suite au départ de Dick (également chanteur de Illegal Corpse), fait le job, et Benjamin reste Benjamin : un délicat et subtil cogneur qui fait vraiment plaisir à regarder et écouter. J'ai une préférence pour le début du set (et notamment cet enchaînement «Wall of death» / «Never the right time» / «Agree to disagree»), plus fun et lourd, tandis que la deuxième partie du concert fait la part belle aux morceaux plus rapides et plus frontaux. Dick viendra chanter/hurler sur «Dead inside» tandis que la dream team des chanteurs du jour (Fra Burning Heads / Forest Pooky / Panic Monster) viendra sublimer «True believers», géniale reprise de The Bouncing Souls après un cours de linguistique vosgienne par Forest Pooky.

Le concert suivant était inédit pour moi. J'ai vu à de multiples reprises **Forest Pooky** en mode solo dans différentes configurations (salle, bar, fest ...), lui et son Imago Guitare. Mais jamais en formation Full Band avec la paire Bazile (Not Gut No Glory / Supermunk /









Not Scientists) et Fred (ex The Pookies / nouveau Not Scientists). Forest Pooky est un beau parleur (il sait mettre la salle dans sa poche en un rien de temps) mais c'est aussi (et surtout) un artiste talentueux et généreux. Tout au long de son set de 50 minutes, Forest (majoritairement accompagné de ses deux compères et parfois tout seul) piochera dans sa discographie (composée à ce jour d'une pelletée d'Ep, de splits, d'un disque de covers et d'un album) pour proposer une set list de grande classe. Le public est attentif (et sous le charme) et Forest ne se fait pas prier pour interagir avec lui. Les réorchestrations sont soignées et lumineuses, sans parler des géniaux morceaux issus de Cover stories. Si tu n'as encore posé une oreille attentive sur ce chouette disque paru l'an dernier, je ne peux que te conseiller (que dis-je, t'encourager) à l'écouter encore et encore et encore. Un nouvel album (enfin !!!) semble prévu pour 2023 et je tiens le pari qu'il sera dans mon top 5 de l'année (dont la première place est déjà attribué à Staring at the sun de Not Scientists). Du grand Forest, comme d'habitude.

Les patrons sont de retour. Rectification : les patrons sont toujours là. Plus de 35 ans d'activités ininterrompues, des tubes en veux-tu en voilà, les **Burning Heads** ont la classe. La putain de classe. Je ne suis pas toujours objectif (rectification : je ne suis presque jamais objectif) avec ce groupe qui figurera dans mon top 100, 50, 25, 10, 5 de tous les temps, mais tu pourras interroger les gens (de bons goûts) présents lors de cette première soirée du Kicking Fest #22 : les Burning Heads ont sublimé. Posté du côté de la console lumière avec le fidèle Dudu au son, j'ai (encore et toujours) passé un excellent moment avec les Orléanais. La set list est assez fidèle à celle que le groupe a déroulé au dernier Rock Your Brain Fest (et objet d'un report dans le précédent numéro), et je ne vais donc pas répéter l'exercice que j'ai réalisé il n'y a pas longtemps. Fra assume et assure toujours ce nouveau rôle de frontman (quel chant !), Phil et Mikis tricotent toujours du velours, et la paire Thomas/Jbé excelle dans l'exercice maîtrisé du rythme. Alors oui, clairement, j'ai aimé ce concert, malgré ses impondérables petits soucis techniques. J'ai aimé les morceaux rapides, j'ai aimé les morceaux







plus lents, j'ai aimé leur punk rock, j'ai aimé leur ragatta, j'ai aimé les vieilleries tout autant que les morceaux de l'indispensable Torches of freedom. J'ai aimé la période Opposite, j'ai aimé la période Yelen Musiques (Opposite et Taranto, excusez du peu), j'ai aimé la période Epitath, j'ai aimé la période Kicking («Fear», quel morceau !). Je n'ai pas aimé par contre quand, après un puissant rappel (avec notamment cette super reprise de Face to Face), le groupe a quitté la scène après un concert serti de diamants (rien que ça) me laissant déjà dans un état cruel de manque. Burning Heads est plus addictif que le crack vert et la Duvel réunis. J'aurai un réel plaisir à vous revoir Messieurs, et le plut tôt possible, s'il vous plaît. Clac de fin d'une soirée de grande qualité au cours de laquelle les fanzines HuGui(Gui) les bon tuyaux se sont arrachés comme des petits pains, où j'ai croisé beaucoup de copains/copines. On termine avec Jérémie Flying et les gars de Cooper Blue en se racontant de bonnes histoires, et il est temps d'aller dormir quelques heures. Ah, au fait, ça n'a peut-être pas d'importance, mais Ferdinand portait un pull rouge. C'est dit.

### Samedi 10 décembre 2022

Peu importe l'heure du coucher, je me réveille malheureusement toujours trop tôt. Pendant que mes colocataires d'un week-end (Jérôme Escape, sa compagne Gaëlle et Julien de Billy Gaz Station) roupillent encore, je profite du bon matin (il est 7H30 !) pour avancer sur ce live report et gérer quelques affaires courantes pour le mag. Il neige dehors et après avoir retardé l'échéance, il est temps d'aller se restaurer dans le centre-ville avant de rejoindre en milieu d'après-midi la salle pour visionner le document de Jean-Phil Apollo Les Disparus de la photo dans la petite salle de la SMAC. Sur un constat de l'auteur (présent lors de la projection et qui ouvrira ensuite le débat avec les spectateurs) selon lequel le rock contestataire et intuitif des années 1990/2000 (et qui a façonné une partie de son identité dans une région marquée au fer rouge par la prédominance de Peugeot) est mort, différents acteurs de tous horizons (programmeurs, musiciens, disquaire) donnent leur point de

vue sur leur perception du mouvement (avant, pendant et après). Les échanges qui s'en suivent (en présence de Mr Cu! et d'Eric de la Souris Verte) sont fluides et instructifs, et le pari de réagir et faire réagir est gagné haut la main.

Après cet agréable moment, retour à la musique live avec un nouveau plateau de qualité composé de **Supermunk**, The Eternal Youth et les \$heriff (et toujours Panic Monster entre lesdits groupes). C'est le trio ardéchois qui démarre (avec un petit décalage dans le timing d'environ quinze minutes, Coupe du Monde oblige) et pendant que l'Équipe de France décroche sa qualification en souffrant, Supermunk (composé de Forest Pooky, Bazile et Ben) va régaler son auditoire en présentant un set énergique et non dénué d'humour. La basse-batterie est solide et offre à Forest une grande liberté dans son jeu de guitare. Je possède tous les disques du trio mais c'est seulement la deuxième fois que je croise le groupe en mode électrique (la première datant de l'été dernier). Forest (qui joue sans lunettes) attire tous les regards avec un jeu de scène complètement décomplexé, joue avec son public et enchaîne avec toute une série de tubes (le tube de l'année 2018, le tube de l'année 2022 et j'en passe). Pendant un peu moins d'une heure, Supermunk délivrera un set solide, fun et rythmé. Et même l'interlude de Ben qui exécutera a capela un chant italien (permettant à Forest de faire souffler un peu ses cordes vocales). Je me régale à l'écoute des brûlots power punk rock du trio (dont le magique «Hoo hoo hoo» !). Et alors que le set s'achève, Benjamin (qui a remplacé quelques semaines auparavant Bazile à la drum lors d'un Kicking Fest à Toulouse) est invité à jouer le morceau «Burning» et, deuxième surprise, le groupe achèvera ce super concert avec double batterie Benjamin/Bazile en interprétant l'excellent «Monsters». Le premier étant gaucher et le second droitier, la symétrie visuelle de l'exécution du morceau est renversante. Bien joué !!!

**Panic Monster** enchaîne directement en jouant au milieu de la fosse (déjà bien remplie) et... en cassant directement sa corde de Ré pendant «Alien». Fin du morceau a capela,



I ❤️  
LES FILMS  
SAUCISSE

SAUSAGE PA



changement express de corde, enchaînement de titres de son premier album, chanson yeux dans les yeux avec une prénommée Aurélie, reprise de Dead Pop Club, et merde, c'est déjà fini ! Et c'est à **The Eternal Youth** de prendre le relais. Le groupe [qui joue avec des tee-shirts Kicking Records] marquera les esprits de ce Kicking Fest avec un set haut de gamme. Le début de concert fait honneur aux deux premiers morceaux de Life is an illusion, love is a dream (dernier disque en date et chroniqué dans notre précédent numéro) pour un démarrage tout en souplesse et en mélodies. «Back to 1985», «Botox party», et «Mystic tomes», tirés du premier album, s'enchaînent sans compromis puis le reste du show verra une alternance de morceaux des deux derniers efforts, dont le fabuleux et lumineux «Voice from the underground» (restitué à la perfection !), l'entraînant «Sing along» (agrémenté des toms de Benjamin Muscu et Bazile Supermunk !) le fantastique «Gone but not forgotten» et l'hypnotique «The worst road to take». Oui, j'emploie sans demie mesure des superlatifs qui peuvent paraître exagérés, mais ils ne retranscrivent que partiellement les émotions que ce groupe me procure. Et Fra a beau traîner une crève depuis une semaine qui altérerait son chant (j'utilise le conditionnel car je n'ai rien décelé de tout ça, tellement la prestation dans son ensemble était bluffante), les cinquante minutes passées avec le groupe de Caen m'a un peu remué les tripes (elle est facile, je sais, mais c'est tellement vrai). Bravo à vous les gars, c'était vraiment chouette !

Alors que Panic Monster entame son dernier set, c'est l'effervescence sur scène pour le changement de plateau. Les \$heriff sont en approche, et le public n'a d'yeux que pour le changement de plateau. Enfin presque, car Panic Monster va lâcher les chevaux et finir en roue libre ses prestations du festival, avec pour feu d'artifice un «I kill for a hot dog» en quatuor avec Guillaume (sonorisateur des Burning Heads), Forest Pooky et votre humble serviteur. Fun. Ultra fun !

Même salle mais autre ambiance. Panic Monster était chaud, mais **Les \$heriff** sont bouillants.

Et dès les premières notes de Je veux savoir pourquoi, c'est la folie dans la grande salle de la Souris Verte. Ça saute, ça chante, ça danse, ça braille, ça slamme et surtout, ça s'amuse ! La tête d'affiche de la soirée va régaler un public qui lui mange dans la main. Mais comment pourrait-il en être autrement quand le quintet de Montpellier enchaîne les classiques («Ne fais pas cette tête-là», «Condamné à brûler», «Les 2 doigts dans la prise» et j'en passe !) et les petits nouveaux extraits du convaincant Grand bombardement tardif («Ma lumière», «Soleil de plomb», «Du rock 'n'roll dans la baignole», «Le temps est élastique»). Le tempo m'a semblé un poil plus lent que lors des derniers concerts auxquels j'ai assisté, mais tous les ingrédients étaient réunis pour faire de cette prestation une réussite : gros son, belle énergie, interprétation impeccable. Ça ne date pas d'hier, mais ce groupe est une machine de guerre, et quand on se dit que le groupe ne devait faire que quelques dates en 2014, le quintet a bien fait de jouer les prolongations ! Pas grand-chose à dire de plus, à part que le public venu en masse (compte tenu, qui plus est, de l'actualité footballistique) a apprécié (c'est un euphémisme) et que rock 'n' roll a encore de beaux jours devant lui. Ah, au fait, ça n'a peut-être pas d'importance, mais Nina portait un joli tee-shirt gris Les \$heriff. C'est dit.

**Ce weekend a été impeccable, tant au niveau de l'organisation, de l'attitude du public et des prestations des groupes (avec de belles surprises concoctées). Et quand vient la salve des remerciements, j'espère que tu ne m'en voudras pas si je t'ai oublié... Merci donc à Stéphane Mr Cu! et son frère Alexandre Cupillard, l'ensemble des groupes, les équipes techniques de la salle (Richard, FX) et des groupes (Dudu, Milou, Bender, Thib), Eric, Steph B2B, Marie d'Emm, la team Deviance, la précise équipe Airbnb (Jérôme, Gaëlle, Julien), Jean-Phil Apollo, Greg, Mimi, Manu, le team sweat Burning, Karine... et bien sûr Cécile au back office.**

■ Gui de Champi

Photos : Marie d'Emm pour **Warm TV**



The Eternal Youth © Marie d'Emm



Les \$heriff © Marie d'Emm





# HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Circus : Salut les GuiGui ! Oui, on vous l'avait promis depuis un moment mais cette rubrique HuGui(Gui) se transforme pour ce numéro anniversaire exceptionnel en HuGui(Gui)(Gui) et l'on accueille avec un plaisir incommensurable mister Guillaume Gwarddeath. Pas besoin de le présenter, d'autant qu'il s'est déjà fait tirer le portrait par toi, Gui de Champi dans notre numéro 52 pour Fanzinat (film docu dont il est co-auteur) et dans le 45 pour Hey you ! (bible sur les Burning Heads dont il est également co-auteur). En parlant de promesse, de mon côté j'avais promis que mon prochain tuyau proviendrait de mes pérégrinations floridiennes au festival sobrement intitulé : The Fest. Celui qui a lieu à Gainesville tous les ans lors du week-end d'Halloween, où se mêlent dans le centre-ville des étudiants déguisés (aux States, la fête de la citrouille c'est quelque chose !) et quelques milliers de punk-rockers barbus en teesh noir. La cohabitation se passe toujours très bien et des direx des locaux, c'est même leur week-end préféré de l'année ! Il y a de l'animation, c'est bon enfant et les aficio-

nados du punk-rock de No Idea Records (label qui organise ce fest) sont mieux élevés et bien plus cools et respectueux que les fans de foot américain (ou autre) quand il y a des événements sportifs de cette ampleur. C'était la 20ème édition en 2022, ma quatrième perso et peut-être celle que j'ai le moins kiffée musicalement. Attention, me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! Un Fest «juste» sympa ça reste malgré tout la meilleure semaine de l'année. «And it feels like summer in october», comme le chante Dillinger Four. Elle l'était malgré tout un poil moins bien qu'en 2010, 2011 et 2016 donc je ne vais pas vous parler d'une découverte de cette année mais pour ne pas trahir ma parole (il n'y a que quand je dis à Oli : « je termine mes chroniques ce week-end sans faute ! » que je m'autorise, à l'insu de mon plein gré, quelques écarts avec la réalité), on va quand même rester sur un bon tuyau déniché en Floride.

250-300 groupes sont programmés dans une vingtaine de lieux différents au cœur de la ville.





La première année (et les suivantes), il y en avait tellement que je voulais voir ou revoir et j'ai parfois lâché mes camarades de colo punk rawk pour faire cavalier seul. Je ne sais plus si c'est Till ou Frank qui avait repéré ce band en amont mais quand tous les deux, unanimes à 666%, m'ont vanté les mérites de Campaign, j'étais bien dég' de ne pas avoir modifié ma table du temps. Encore plus quand je me suis mis à écouter en boucle ce qui était dispo à l'époque et ils se sont retrouvés sans surprise dans mes priorités en 2011 et 2016, même avec Knapsack en face. Au sens figuré car leurs horaires de concerts se chevauchaient, comme au sens propre puisqu'ils jouaient dans un bar juste en face de la salle où se produisait Knapsack (groupe de Sergie Loobkoff de Samiam pour celles et ceux du fond qui ne suivent pas).

Et Campaign qu'est-ce que c'est, nom de nom ? Un groupe de punk-rock d'Atlanta, déjà. Pas spécialement une ville dont je saurais nommer d'autres bands. Un p\*tain de groupe de punk-rock d'Atlanta qui sonne comme un mélange d'Hot Water Music, Turbonegro et The Bronx. Avec ces trois références, ça pose un peu le bouzin. Pour ce qui est de Turbonegro, tu pourras être plus précis, critique, pointilleux, mon cher Gwarddeath (en tant que membre officiel Turbojugend) mais à défaut de maquillage et autres excentricités, les gars arborent de bonnes vieilles vestes en jeans à badges et manches coupées, grosses bebar.... Tu valides ? Pour ce qui est d'Hot Water Music et The Bronx, il suffit d'écouter, ça sonne assez vite



(et fort) aux oreilles, je pense. Quand certains groupes ont tendance à s'assagir, mettre de l'eau dans leur PBR (Pabst Blue Ribbon, équivalent ricain de la Kro/1664 et sponsor du Fest), eux c'est plutôt l'inverse. Leurs disques bourrent de plus en plus.

Les disques, parlons-en. Je te sais fervent collectionneur et acheteur compulsif, Gui de Champi, mais même si on est en pleine période de Noël quand je rédige ces lignes, ce n'est pas vraiment un cadeau que je te fais là. Victoria me remerciera. Campaign a commencé par sortir trois EPs en K7 (mais quelle idée saugrenue !), dont l'excellent, mon préféré, Beetlejuice! Beetlejuice! Beetlejuice! (2011), puis d'autres en 45t, en digital, en CD-R et un album, Enemies, trop bien, en 2014 ! Personnellement, j'ai fait mes emplettes sur leur stand de merch les deux fois où je les ai vus (concerts toujours hyper wild et fun) et tu pourras te consoler en chopant quasi tout gratos ou pour quelques bienheureux \$\$ sur leur Bandcamp Itlikestoparty (à part le premier EP, H1N1). Si tu tapes Campaign, ça fonctionne aussi, pas de souci. Y avait un site du même nom mais je viens de vérifier, il semble down. Faut dire que ça fait bien 5 ans que les gars ne donnent plus signes de vie et ils n'étaient pas présents cette année au Fest. Dommage. Sur l'intégralité de leur discographie dont je dispose, 35 titres pour 1h22, il y a évidemment un peu de redondance mais si j'ai deux disques à vous conseiller, ce sont donc l'EP Beetlejuice dont j'ai parlé plus tôt avec un de



mes morceaux préférés : «Old haunts». Il y a tout ce qu'il faut dans cette chanson : un chant bien éraillé (et pas toujours juste mais on s'en balek, enfin moi, oui) et un autre encore plus criard, une rythmique solide, de l'intensité, un petit trick cool à la guitare au milieu, des wow-oh wow-oh que t'as envie de scander et des paroles « Old records, cheap wine [...] this is my medication » qui me parlent. J'aime aussi énormément l'album Enemies, sûrement leur disque le mieux produit, qui reprend les bonnes recettes énoncées précédemment, démarre sur les chapeaux de roue avec «Don't wanna keep fallin' down» et comprend d'autres titres bien efficaces comme «Old friend», «Chorus of defeat» ou «Better off alone».

Alors certes, il vaut parfois mieux être seul que mal accompagné mais ce n'est pas le cas avec vous, mes GuiGui. J'espère avoir été de bonne compagnie et de bon tuyau avec Campaign et j'attends vos retours avec impatience. Et j'ai cité ces morceaux, mais si vous me poussez un peu je pourrais rajouter «Slums» dans leur Black album (EP où ils sonnent le plus comme The Bronx) ou encore (too old to) «Die young» ou... Bref, quand j'ai un p'tit coup de mou, je balance n'importe quel titre et je suis direct chaud pour une bonne séance de renforcement musculaire. Ça vous fait le même effet ?

Champi : Salut les gars et bonne année, hein ! Bah oui, la fan base de HuGui(Gui) les bons

tuyaux (qui grossit de jour en jour, preuve en est l'engouement engendré par notre fanzine dont moitié de mon stock est à ce jour écoulée !) ne manquera pas de découvrir ces bonnes lignes dès la parution du W-Fenec Mag #54 en ce 18 janvier 2023, date anniversaire du quart de siècle du web devenu magazine aux grandes oreilles ! Que le temps passe vite ! Donc, salut les gars, bonne année et d'ores et déjà, mon cher Circus, MERCI ! Merci pour tes bons mots, merci pour ton tuyau et merci d'être aussi beau... ah merde, je m'enflamme là ! Car, encore une fois, tu as tapé dans le mille avec Campaign, et pourtant, ce n'était pas gagné. Mais avant de me jeter à cœur ouvert dans ton tuyau, j'en profite pour remercier ce cher Guillaume Gwardeath de nous accompagner dans cet épisode un peu spécial. Déjà qu'en duo, ça claque, alors en trio, je n'ose imaginer le résultat. Guillaume Gwardeath, effectivement interviewé dans les numéros 45 et 52 du W-Fenec Mag, mais aussi dans le numéro 14 d'août 2014 dans la passionnante rubrique «Dans l'ombre» dans laquelle, toi aussi mon bon Circus, tu as répondu à nos questions. Qui aurait alors imaginé que vous vous retrouveriez tous les deux à écrire huit ans plus tard dans NOTRE rubrique ? Car oui, Gwardeath, en tant que personne fêtée le 10 janvier de chaque année, cette rubrique est aussi la tienne. D'autant plus que tes goûts et ton écriture sont deux atouts de choix ! Avec toi, pas question de naviguer à vue ! Exit le périscope,

à fond les ballons, toutes !

Maintenant que notre invité est à l'aise, je vais vous faire part de mes impressions concernant Campaign. Au départ, ce n'était pas prévu, l'idée étant que nous soumettions chacun à G(uillaume) G(wardeath) un tuyau. Mais comme souvent avec mon compagnon de rubrique, c'est un peu freestyle et il a absolument souhaité avoir mon avis sur sa trouvaille d'antan. Alors, je vais te le donner mon avis. Quand j'ai ouvert Deezer et après être tombé sur un artiste de RnB du même nom, j'ai lancé au hasard un skeud de nos ricains. Je suis tombé sur Boys of bummer Vol.1, et j'ai trouvé ça, comment dire... un peu bancal. Avec un son pas jojo, des compos pas révolutionnaires, des guitares accordées trop bas, bref, un truc un peu chiant qui ne me donnait pas vraiment envie d'en savoir plus. Mais ne souhaitant pas rester sur une mauvaise impression, et après avoir lu ton avis dithyrambique à propos de l'unique album Enemies, j'y suis allé un peu à reculons... et là, j'ai tout compris. 8 titres, 14 minutes de bordel sans nom, un son pour le coup approprié au style, un batteur qui sait manier le charley à la Tommy Ramone («Don't wanna keep fallin' down»), avec une succession de riffs tranchants (tous les titres !) et cette alternance de chanteurs (dont un qui me fait penser au chant de Till GxP) qui va bien. 8 titres qui claquent, tout simplement. Hardcore, punk, peu importe les étiquettes, car ça joue vite, ça joue fort et (sur ce disque en tout cas) ça joue bien ! Les morceaux sont courts, c'est sanguin, c'est aussi fat que fast, bref, c'est du

bon. Turbonegro ? The Bronx ? ouais, pourquoi pas. De toute façon, on lorgne du côté du rock 'n roll high energy. Je suis allé également gratter du côté de Beetlejuice! Beetlejuice! Beetlejuice! et dès les premiers accords, j'ai compris pourquoi tu aimais tant cet EP. On ne serait pas dans de la repompe en bonne et due forme de Hot Water Music ? Distrayant mais un poil trop emo/mélo. Pour le coup, je lui préfère The black album, son successeur, bien plus frontal. Mais j'ai clairement un faible (et même un fort faible) pour l'album Enemies, que je vais de ce pas placer dans mes disques à acquérir en 2023. Pour dire vrai, cet article est rédigé juste avant Noël 2022 et je me verrais bien le commander genre là, maintenant, tout de suite mais après avoir reçu ma commande de chez SBÄM Records. J'ai promis à ma descendance que c'était ma dernière commande de l'année ! Campaign, c'est validé !!

Place à ma suggestion, que dis-je, mon petit trésor secrètement gardé. Sans GG avec nous pour ce coup-ci, je n'aurais jamais lâché la bombe qui s'apprête à vous pulvériser, les gars ! Quelques recommandations toutefois avant de lâcher la bête :

- 1/ faire de la place dans votre salon/votre chambre/votre transport en commun/bref, tout endroit où vous vous trouverez quand vous lancerez la lecture de Concrete Jungle, l'unique album de mon tuyau, histoire de moshers en paix.
- 2/ le volume doit être à son maximum pour prendre un max de sensations (tu sais, comme à la fête foraine, quand le patron du manège





faisait monter la sauce).

3/ ne rien prévoir dans l'heure suivant l'écoute de mon tuyau car de toute façon ton cerveau ne suivra pas, tellement il aura été écrabouillé par la puissance de Fusion Bomb.

AHHHHHHH, voilà, le nom est lâché ! Fusion Bomb les gars, from Luxembourg City s'il vous plaît. J'ai beau habiter à 100 bornes de la frontière séparant notre beau pays vice-champion du monde de football (toujours à la pointe de l'actu !) du Grand-Duché, je n'avais jamais entendu parler de cette bombe atomique avant qu'un de mes informateurs, qui souhaite garder l'anonymat de peur d'être harcelé, ne me recommande ce putain de groupe de thrash. Fier de mon camarade qui n'est jamais avare de bons plans, j'ai lancé un bon matin de 2019 la lecture de ce premier album rentre dedans, technique et tape à l'oreille. Trente-sept minutes de déluges sonores, de riffs en veux-tu en voilà, avec un mur de grattes, une basse qui ronronne et une batterie techniquement irréprochable. Qu'on se le dise, à la fin de «Knucklurger», deuxième morceau de la tracklist, on a déjà pris 666 informations dans la tronche... et il reste encore huit titres à prendre en pleine poire ! C'est clairement pour moi le disque idéal pour décompresser d'une journée de taff un peu relou. Trente-sept minutes au compteur, pile-poil le temps de mon trajet pour rentrer à la maison par transport en commun, et pas une seule seconde de mauvais goût. Je possède très peu de disques de cette trempe dans ma rockothèque, et je ne suis pas un fin



spécialiste du genre, mais j'ai un plaisir fou à écouter encore et encore ce disque au premier abord agressif mais tellement jouissif. Mon bon Circus, on est loin de Wet Leg, là !

Comme moi, vous êtes des curieux et vous avez toujours envie de savoir qui sont les gars qui jouent les disques qu'on aime tant. Bah, au risque de vous décevoir, je n'ai pas énormément d'informations à vous communiquer concernant ce groupe de thrash un poil crossover. J'ai bien capté, au gré d'informations glanées sur les Internet, que le quatuor avait été formé quand ses membres avaient une quinzaine d'années et que le groupe joue quelques concerts de temps en temps (dont un la semaine passée à la frontière, arghhhhhhh !). Mais rien de bien plus précis. Ce qui ne m'empêche pas de prêcher la bonne parole et de vous conseiller de vous luxer la nuque (euh, c'est possible ça ?) à l'écoute des 10 bombes composant Concrete Jungle (dont «Zest of scorn», ouvrant l'album avec ce plan de gratte à 2min10, et «Knucklurger», sont mes préférées). Clairement, on va perdre Guillaume Circus, mais je sens qu'on va exciter les conduits auditifs de Guillaume Gwardeath. Pas vrai les gars ??? Et matez moi la pochette du skeud, du grand art !!!

Gwardeath : Salut les Gui + Gui !

Je suis désolé, mais on s'est fait tirer un zine. Enfin, VOUS vous êtes fait tirer un zine. J'avais bien réceptionné le képa de numéros 1 de



HuGui(Gui) les bons tuyaux, pour en dealer les exemplaires à prix libre au gré des stands improvisés ici ou là, le long de mes pérégrinations. J'avais déposé un tas de zines, joliment agencés dans la plus pure tradition de l'artisanat du merchandising, à proximité des disques et T-shirts des artistes musicaux, le soir du concert de Vanilla Blue + Burning Heads au Marché Gare, à Lyon. Pendant que JBe des Burning était au stand (ou bien j'étais en train de checker Vanilla Blue, ou bien j'étais allé me resservir une part de délicieux couscous vegan au catering), un individu non identifié a pris un zine sans payer en expliquant que c'était vu avec «Guillaume» et qu'il devait écrire dans un prochain numéro. Comme JBe est sympa, il a laissé faire. Il apparaît clairement à présent que le gars serait un charpenter sans vergogne. Purée, mais jusqu'où va aller l'insécurité dans ce pays ? Je vous avoue que j'ai un temps soupçonné Dudu, le tech son des Burning Heads, mais après une rapide enquête de proximité, et en dépit d'une bonne tête de délinquant, il serait bel et bien innocent. Le

mystère reste entier.

Après avoir été tuyauté par mon conseiller de Champi, j'ai bien écouté Concrete Jungle de Fusion Bomb sur Bandcamp. Je me demandais quelle serait la nature des sélections des deux Gui historiques. Je flippais un peu à l'idée de me retrouver à me taper de pointues déclinaisons modernes du sous-genre post-hardcore dans son versant dit «émotionnel». Je ne connaissais pas du tout Fusion Bomb (dont le nom ne donne a priori pas trop envie, en tout cas pas en 2022, ou 2023, ou quel que soit le chiffre de cette nouvelle année dans laquelle nous venons de passer). Je dois dire que j'ai été rassuré de voir sur la photographie horizontale de leur page Bandcamp une brochette de mecs avec des ripes longues, lunettes de soleil façon imitations de Ray Ban Aviator et blousons de moto. Soulagement. On est en terrain connu (moi, en tout cas, car pour paraphraser Gui de Champi : on a sans doute déjà perdu Circus)... Sur l'illustration de pochette, peinturlurée façon Ed Repka : un voyou des



rues qui combat à la machette un spectre électromagnétique géant dévoreur de cerveau ! OK, avant même d'écouter le moindre riff, je savais qu'il s'agirait de thrash/crossover !

Mince alors, ça vient du Luxembourg. Ça paraît incongru, à brûle-pourpoint, mais pour notre Gui de Champi, rien de plus logique : il joue la carte «thrash brutal de proximité». Pour lui, le Luxembourg (en sus d'un intéressant potentiel de placement de ses liquidités), c'est une zone naturelle de prospection. Quand il part en bagnole faire un saut au Leroy-Merlin de Champigneulle pour remplacer les clous tordus de ses bracelets de force, il suit la Moselle plein nord pendant 150 bornes, emporté dans son élan par la puissance de son CD-R gravé maison des meilleurs morceaux de Testament, et hop, il enchaîne par une visite chez ses potes thrashers du Grand Duché, et vazy que tout ce beau monde prend aussitôt la pose en T-shirts aux manches coupées devant des murs de briques, trinque plus que de raison à la liqueur de cassis et passe un excellent week-end. NB : je mentionne les «murs de briques», parce que c'est ce que l'on peut trouver de plus «rock» comme décor au Luxembourg.

Je percute d'entrée sur le fait que Fusion Bomb concluent leur album par une reprise d'Excel (groupe de «fusion» thrash/crossover, précisément, originaire de Venice Beach en Californie, surtout actif dans la deuxième moitié des années 80 - et non pas le logiciel de tableurs

mis au point par Microsoft, technologie pourtant très prisée au Luxembourg). Reprendre Excel, c'est évidemment se positionner dans l'héritage fin 80's, et dans l'amour des riffs metal joués avec l'énergie du punk hardcore et la garde-robe du skateboarding. Excel fait partie de la liste des groupes les plus sous-estimés de l'histoire, source d'inspiration (ou carrément pompés) par pas mal de groupes, dont sans doute Metallica pour les plus illustres. Sur l'album original d'Excel, le morceau que reprend Fusion Bomb est celui placé juste avant la reprise par Excel du morceau «Message in a bottle» de The Police, subtilement rebaptisé «Message in the bottle», ruse a priori imparable pour ne pas se faire gauler par les sociétés de droits d'auteur. J'ai gardé mes Excel en version cassette et LP pour vérifier tout ça, et bien m'en a pris, car quand tu tapes «Excel band» sur Google, voilà la réponse que tu obtiens : «accédez à l'onglet Affichage, où vous pouvez figer des volets pour verrouiller des lignes et des colonnes spécifiques, ou fractionner des volets pour créer des fenêtres séparées au sein d'une même feuille de calcul.»

Fusion Bomb (trente ans après Excel, donc) jouent un néo-thrash très fidèle aux canons du genre, très puissant et très technique (ils pourraient monter un groupe de death tech dans la foulée, sans souci) quoique totalement générique. Leur fusion penche complètement vers le côté metal, avec moult dextérité et célérité dans le maniement de la guitare

électrique - instrument que je soupçonne chez eux d'être en forme de V (et comme dit le proverbe, mieux vaut avoir la guitare en V que la bite en W). Pour ce qui est de leur univers, j'apprécie que le groupe ne soit pas tombé dans le piège caricatural du genre «bières, pizzas et soirées vidéo devant des VHS des Tortues Ninja». Conclusion : merci de m'avoir conseillé ces compos, j'ai apprécié. Si vous êtes dans le délire, retrouvez ces mecs en ligne, ou sous cellophane en format disque compact ou carrément en tant que fans au premier rang des concerts sur les prochaines tournées européennes de Heathen, Death Angel ou Exodus.

J'ai bien téléchargé et écouté la disco de Campaign sur WeTransfer. Pas sans mal d'ailleurs car niveau réseau internet, ma maison est en zone blanche. Ce n'est pas Campaign ici, c'est la Campagne, mec. Après avoir consacré la période entre Noël et jour de l'an à télécharger les fichiers à l'aide d'une clé 4G au débit descendant de 229 KB/s, j'ai pu avoir confirmation de mon intuition : Circus, lui, ne balancerait pas de metal ! Ce qu'il écoute de plus metal, ça doit être Propagandhi, je présume, et peut-être l'album Van Weezer de Weezer ! Je me suis en tout cas adonné à l'écoute de Campaign sans appréhension, totalement mis en confiance par la triple reco Frank + Till + Circus.

J'ai apprécié écouter ce band d'Atlanta, mais je ne pense pas que j'achèterai un jour leurs skeuds, même si je tombe dessus dans un bac à soldes. Je pense que j'en ai eu ma ration, du punk rock des années 2000 avec des «oh oh», des «oh oh oh» et des «oh oh oh oh». Tu vois, sur le EP Beetlejuice, le titre que j'ai préféré est «Old blues», mais dès que les chœurs ont commencé à moduler les «oh oh», ce fut un peu too much pour oim. J'ai trouvé leur Black album (quelle audace, quand même, ce titre) intéressant avec son côté noise... même si on est pas lâché par les «waoh waoh» et les «oh oh oh oh», décidément ! Pour ce qui est du pourcentage de filiation avec Turbonegro, quand on lance l'album Enemies, c'est flagrant (période plutôt Ass cobra). Comme dit maître Folace dans Les Tontons Flingueurs : «y'en a». Bon, plus ça avance, plus ça donne en fait l'impression qu'il pourrait s'agir d'une reprise



de Screeching Weasel par Turbonegro.

En tout cas, ce que j'ai entendu me fait visualiser ce que j'imagine être le groupe typique de l'affiche de The Fest à Gainesville (les éditions d'avant le passage aux années 2020, disons). Je serais bien allé en Floride voir ce festival, dont le concept me plaît (le festival idéal pour celles et ceux qui n'aiment pas les festivals). De plus, j'ai toujours eu envie de passer une soirée d'Halloween aux USA ! Il n'est pas trop tard, certes, mais je me suis aussi mis en tête de ne plus prendre l'avion, dans une optique écoresponsable. Je le prendrai probablement encore dans ma vie, je suppose, mais je ferai tout pour m'en passer. Pour aller en Floride, cela impliquerait de naviguer pendant une vingtaine de jours à bord d'un cargo porte-containers entre le port du Havre et celui de Port Everglades. Et une vingtaine de jours de plus pour le retour. Bon, cela ferait une expérience intéressante, à condition de bien s'organiser pour le télétravail. Faut aussi espérer que le cuisinier de bord sera coopératif au niveau des menus vegan, sinon caramba, adieu l'optique écoresponsable ! Écoutez les amis, déjà, je remets la main sur mon gilet de sauvetage, puis je vous tiendrai au courant (au courant nord-atlantique, précisément).

En ce qui concerne mon tuyau, je ne vais quand même pas vous recommander le dernier Maiden ? Ou pire encore, le dernier Gwar ? Bon, les gars, je vais vous mettre entre les pattes ma «feel good music» - celle qui fait de l'effet en

cas de p'tit coup de mou, pour reprendre l'expression de Guillaume Circus.

Voici l'album à écouter : <https://thedevilmakesthree.bandcamp.com/album/chains-are-broken>

Je sais que Guillaume Circus connaît déjà, car un hasard de la vie nous avait conduit à aller voir ensemble un concert du groupe (peut-être en 2014 à Paris au Nouveau Casino ?). J'avais découvert The Devil Makes Three à l'occasion de leur toute première tournée européenne, qui était en fait une tournée strictement... française... dans des réseaux tout à fait underground. C'était en 2004. Ils étaient revenus l'année suivante, et je les avais interviewés avant leur concert dans une toute petite cave à Bordeaux. L'interview avait été publiée dans le n°6 du zine Kérosène (celui avec Powersolo en couverture), puis rééditée dans le n° «best of» des 10 ans de Kérosène. Ce groupe semblera assez obscur à bon nombre d'entre-vous, je le concède, mais avec les années, il est devenu carrément gros aux USA. Si vous êtes curieux, allez donc mater leurs vidéos sur les tubes (ça vous changera des tuyaux). En tout cas, pour un savoureux mélange de raisons objectives et subjectives, ce groupe est un jour rentré dans la liste de mes groupes préférés, et n'en est plus sorti depuis. Musicalement, j'appelle ça de l'americana. Certains appellent ça de la «country alternative» (ou alt country) mais il me semble que le groupe s'est éloigné de la country depuis un bon moment déjà.

J'espère que vous apprécierez le calme et la solennité des chansons de cet album, y compris quand on n'y entend que des chœurs à peine soutenus par un discret motif d'harmonium. Ça vous paraîtra peut être un peu trop propre, mais puisqu'il est de bon ton d'écouter de nos jours des anciens du punk rock passés à l'interprétation acoustique, autant écouter ces authentiques folk punkers qui sont passés très tôt de l'écoute religieuse de Black Flag à celle des classiques de blues, de old time, de ragtime et de bluegrass ! The Devil Makes Three seront en tournée européenne ce printemps 2023, mais la date la plus proche de chez nous sera au casino de Saint-Nicolas

dans les Flandres belges... Hey, j'ai déjà mon billet en poche.

Ah, et Cooper McBean (qui joue du banjo dans le groupe) s'est fait tatouer les lettres V.E.R.M.O.N.T. (son état d'origine) sur le cou et je me demande quelle serait ma vie au niveau des interactions sociales si j'avais sauté le pas et que j'avais orné mon propre cou, dans mes folles années, d'un tatouage P.Y.R.E.N.E.E.S.A. T.L.A.N.T.I.Q.U.E.S. ?

Le plus important :

Ce que j'aime le plus, dans les fanzines comme dans les échanges entre potes, ce sont les recommandations. Que l'on se dise quoi écouter, et pour quelles raisons. Je trouve que cela donne du sens à ce que l'on écoute, et cela aide vraiment à trouver son chemin dans la jungle des propositions musicales qui nous sert de géographie (j'achète encore pas mal de disques sortis récemment, parfois au petit bonheur la chance et je ne suis pas encore lassé d'aller voir des groupes en concert - l'année dernière j'ai même vu Wet Leg et, oh, j'ai aussi vu Testament et Exodus). Bonne Saint-Guillaume à tous, même aux plus païens d'entre nous ! Saint-Guillaume reconnaîtra les siens ! Continuez à tuyauter avec amour car comme le proclame Antonio Fargas dans La Classe Américaine : « C'est pas une raison, parce que je donne à tout le monde des bons tuyaux, que je mérite pas un peu d'amour ».





Champi : Le monde est fou, mes chers amis. Vous vous rendez compte, se faire tirer, que dis-je, se faire ruser un fanzine sur une table de merch ! Merci pour l'information Monsieur l'enquêteur Gwarddeath. Et merci d'avoir disculpé très rapidement Dudu (Guillaume de son prénom, et oui !) : ce n'est pas son genre de faire ça (surtout à ses collègues de prénom et encore plus à son collègue de la technique quand je suis autorisé par le quintet d'Orléans à lancer avec parcimonie des stroboscopes depuis la console lumières pendant les concerts des BH). Et puis, entre nous, il a d'autres cordes à fouetter en ce moment.

Je suis ravi, mon cher Gwarddeath, d'avoir visé juste avec Fusion Bomb, groupe dont tu parles (beaucoup) mieux que moi. En même temps, tu parles et écris mieux que la team HuGui (Gui) réunie ! Tu as su, avec exactitude, décrire à ta manière (et quelle manière) la musique du génial quatuor Luxembourgeois. En grattant encore un peu plus, je me suis rendu compte que le groupe avec joué le printemps dernier Chez Paulette (un club mythique perdu dans la pampa Toulouise à quelques dizaines de kilomètres de Nancy et donc de Champi) avec Insanity Alert et les excellent Illegal Corpse (dans lequel mon pote Dick - ex The Early Grave / Muscu / True Believers tient brillamment le micro). Comme dirait Jean-Jacques, à nos actes manqués, ohé ohé ! Je te tiens au

jus (de tomate ou de banane, au choix) avec un rapport circonstancié quand il m'aura été donné l'occasion de prendre une bonne dose de thrash metôl. Ça ne sera pas du luxe (ou du Lux si je veux maintenir le niveau de ta prose). Je suis également heureux de savoir que ton tuyau concerne The Devil Makes Three. C'est une semi-découverte pour moi. Car, aussi incroyable que cela puisse paraître, et bien que le nom de The Devil Makes Three ait été détecté par mes radars suite à l'interview du Kero 6, je n'ai jamais pris le temps de jeter une oreille sur le trio américain. Gravissime erreur car l'écoute de Chains are broken me remplit de joie et de quiétude. Et j'imagine que le reste de la discographie, à te lire, est également de qualité. Je vais donc tenter de rattraper le temps perdu et de me plonger sans retenue dans la discographie fournie de Pete, Lucia et Cooper. À en croire mon lecteur de streaming, Chains are broken est le dernier album studio en date. Dès les premières notes du titre ayant donné son nom à l'album, je me suis senti en bonne compagnie. Dès la première écoute, je me suis senti apaisé. Comme si tous mes tracasseries quotidiens, toutes mes angoisses et mes frustrations s'évaporent le temps d'un disque. Ça m'a fait le même effet quand j'ai écouté Altitude de Kimon Kirk (et que je vous conseille vivement mes amis). Pour revenir à notre trio du Vermont, rien n'est à jeter, tant tout est lim-

pide : les voix sont chaleureuses, les harmonies lumineuses, le rythme léger mais solide, et les instruments à corde s'accordent à merveille. J'éprouve d'ailleurs un plaisir immense à entendre de la musique (de qualité comme celle-ci) douce à l'oreille et créatrice de frissons qui te parcourent le corps tout entier. Tu l'auras compris, j'adore ton tuyau que je vais poncer sans retenue. J'adore ton tuyau, d'autant qu'à défaut d'être surprenant, il se révèle être d'une majestueuse sensibilité et révélatrice de ta personnalité : attachante. Merci pour tout ça mon cher Gwardeath. Oui, merci.

Circus : Nan mais qu'est ce que je vais bien pouvoir rajouter à tout ça, moi ? Vous avez déjà tout bien balisé les gars. Bon, sauf les balises qu'on met en interne sur le site du Fenec autour des noms d'albums et de groupes, afin qu'ils soient bien référencés et qu'en cliquant dessus, ça te renvoie direct sur les articles des chroniques ou interviews des groupes en question. Je suis clair ? Hum, pas sûr mais en tout cas, celui ou ceux qui vont se coller à cette pénible tâche, à la relecture des huit pages Word de ce HuGui(Gui) au cube et à la mise en page pour le Mag vont bien nous détester. Coucou Ted, coucou Oli, n'oubliez pas qu'on vous aime.

Gui de Champi, j'ai lancé ton Fusion Bomb sur bandcamp. Pas la peine de me prévenir que c'était un tuyau spécifique pour Gwardeath. Entre l'artwork horrifique, la typo du groupe qu'on n'arrive pas à déchiffrer et les têtes chevelues de nos 4 gaillards, j'avais une petite idée d'où je mettais les pieds. Enfin les oreilles. J'ai adoré le premier morceau, ça tabasse, ça dégouline dans le cornet, c'est parfait. En revanche je crois que j'ai pas dépassé la piste 3. Ahaha ! Tiens, petit placement de produit, Ça dégouline dans le cornet c'est le nom d'une émission de radio hebdomadaire du côté d'Angers (coucou Fred, coucou Philippe !), qui existe depuis... pffiu, plus longtemps que le W-Fenec dites-le ! 1992 ! Et depuis peu, c'est également une webradio qui balance du très bon rock 24h/24. Là aussi y a du tuyau à gogo, n'hésitez pas à fouiner.

Mon cher Gwardeath, effectivement je me souviens très bien de The Devil Makes Three. Enfin plutôt je me souviens t'avoir accompagné à un

de leurs concerts parisiens mais le Nouveau Casino ça ne me disait rien. Heureusement, depuis l'été 2011 et mon premier vrai téléphone intelligent, je fais chaque année une note avec le récapitulatif des concerts où je vais. Ça me permet de t'affirmer que c'était très exactement le 8 avril 2015 au Social Club. J'ai donc lancé moi aussi l'album Chains are broken et je dois avouer que la quiétude qui s'en dégage a un effet très relaxant. J'y reviendrai pour sûr. Là, comme ça, à brûle pourpoint, «Need to lose» et «Bad idea» sont les deux titres qui se sont un peu plus démarqués. Tiens, c'est marquant, je me suis replongé dans ton itw «Dans l'ombre» de 2015 pour le Fenec et ton coup de cœur musical du moment était... The Devil Makes Three. T'es un mec sûr et constant, ne change rien.

J'en ai profité pour traîner sur le site (plutôt que de terminer mes chroniques ou ce papier), à cette rubrique donc, en (re)lisant les mises en lumière des personnes que je connaissais. La première que j'ai relue c'est le «Dans l'ombre» de Frank Frejnik en 2014, interrogé par Gui de Champi. Et son coup de cœur musical à lui c'était... Campaign ! Que mister Champi n'avait donc pas daigné creuser, ahaha ! Heureusement que ce Hugui(Gui) existe ! On se chambre souvent dans notre groupe Messenger W-Fenec et l'un des running gags c'est le : « lis le mag ! » quand l'un d'entre nous pense découvrir ou évoque un groupe qui a précédemment été chroniqué. Souvent c'est notre camarade JC qui prend mais là mon Gui tu ne vas pas y couper : lis le mag ! Content que Campaign vous ait plu, malgré le trop plein de «oh oh oh» !

Quant à cette histoire de vol de zine à l'étalage, cela me laisse pantois et je vais donc m'arrêter là. C'était un plaisir endiablé de faire ça à trois (The Devil Makes Three, vous l'avez ?), merci les Gui(Gui), on se retrouve en mode plus classique pour les prochains tuyaux.

■ Gui, Gui, Gui

Post Scriptum :

Si c'est toi qui as pris le zine à Lyon sans filer le cash à JBe, sauve la morale, sauve ton âme et surtout sauve nos finances en envoyant un Paypal de 5 à [hightuyauenergy@getalife.com](mailto:hightuyauenergy@getalife.com)

*Gui de Champi & Guillaume Circus présentent*

# HuGui(Gui)

*les bons tuyaux*



**SAISON 1 (2021-2022)**



# DANS L'OMBRE : LAETI

DE LA MÊME MANIÈRE QU'AUX ÂMES BIEN NÉES, LA VALEUR N'ATTEND POINT LE NOMBRE DES ANNÉES, IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR S'INVESTIR DANS LA SCÈNE ROCK. C'EST LA BONNE ATTITUDE QU'A ADOPTÉE LAETI EN SE LANÇANT DANS L'AVENTURE SMART AND CONFUSED, LA QUARANTAINE TOUT JUSTE PASSÉE. QUATRE ANS APRÈS, PÉRIODE DE COVID INCLUSE, ELLE VIENT DE DÉPASSER CE MÊME CHIFFRE D'ORGANISATION DE CONCERTS DIY ROCK ET CONSORTS SUR PARIS. BRAVO ET MERCI,

## Quelle est ta formation ?

Pas grand-chose. Un bac STT obtenu tant bien que mal en 97, quelques tentatives foirées d'études supérieures... Je voulais étudier l'Histoire mais paraît qu'y a pas de débouchés... J'ai donc très vite intégré le monde du travail, via des petits boulots merdiques mais qui me permettaient de partir en vacances avec les copains/ines l'été.

## Quel est ton métier ?

Je suis rédactrice de compte rendu de réunions en entreprises, CSE essentiellement. Ça n'a pas l'air super sexy comme ça mais d'une, le télétravail, je pratique depuis 17 ans et de deux, j'ai une vision assez exhaustive du monde du travail en France. Et j'ai des collègues vraiment chouettes.

## Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

J'y traîne depuis la fin du lycée, au hasard de diverses rencontres. J'ai très longtemps suivi des groupes sur leurs concerts, tenu quelques tables de merch, fait la pseudo roadie avec les potes du lycée, puis, un peu plus sérieux, avec Gameness, devenu ensuite Brume Retina. Assez passive donc, «dans l'ombre» comme tu dirais, par choix, mais présente. En 2018, j'ai enfin sauté le pas et ai créé le collectif Smart and Confused avec deux potes, assez vite remplacés, pour diverses raisons, par

B. qui partage aussi ma vie. On organise des concerts régulièrement sur Paname, du punk, hardcore, rock indépendant, screamo, RABM..., en suivant quelques principes desquels on ne déroge jamais : tout DIY, entrée à prix libre - mais nécessaire pour défrayer correctement les groupes et pour la survie du collectif-, des salles investies c'est-à-dire dont l'unique but n'est pas de faire fonctionner le bar, mises à disposition gratuitement et sans vigile à l'entrée, des groupes bienveillants dans leur attitude et ouverts d'esprit, catering et sleeping maison, etc. On a aussi sorti quelques disques avant de s'apercevoir qu'avec les concerts, ce n'était pas viable financièrement. B., lui, a donc fondé son propre label Yoyodyne Records. Je ne sais pas pourquoi j'ai attendu aussi longtemps pour me lancer. C'est quand même du pur bonheur !

## Ça rapporte ?

À part du stress, je ne vois pas de quoi tu parles... Non, clairement, on ne fait pas ça pour gagner de l'argent. On paie les groupes et notre ingé son en priorité, et, si possible, on met un peu de côté pour notre caisse de secours. On ne se rembourse même pas la bouffe préparée pour les zicos.

## Comment es-tu entrée dans le monde du rock ?

Au début des années 90. Les potes, MTV, Nulle

Part Ailleurs, Rocksound, les bornes d'écoute de la Fnac et un été avec des skateurs à Valras ... fans de punk à roulettes... forcément !, ont été mes principaux vecteurs de musique. Je sortais très peu et n'ai donc pas eu la chance d'aller à des concerts, de fréquenter les bons disquaires ou encore d'accéder au monde du fanzine dès mes 13 ou 14 ans... En revanche, je suis souvent tombée sur les bonnes personnes qui m'ont bien conseillée. Grunge, punk mélo, rock indé, néo métal, folk puis punk hardcore, emocore, etc. J'écoute encore tout ça, sans suivre de mode particulière. J'ai d'ailleurs du mal avec les nouveautés : plus on en parle, moins je m'y intéresse. Premiers achats, Nevermind de Nirvana et Dookie de Green Day en K7... que j'ai paumées... snif, et premier concert sans les parents, Green Day à l'Élysée Montmartre, en 1995 il me semble.

#### **Une anecdote sympa à nous raconter ?**

Difficile question, il y en a quand même un paquet... Avoir fait un gros hug à Greg Graffin sur la scène du Punk Rock Holiday en 2019 ? Avoir vu Envy à l'espace Turenne à Reims en 2001 à leur époque screamo qui tache ? Assister à la session Nulle Part Ailleurs de Deftones en 97 ?

#### **Ton coup de cœur musical du moment ?**

Autre difficile question. Je continue de découvrir des trucs qui datent de Matusalem... Cette année, j'ai chopé le double LP Paul de Zabriskie Point. Une tuerie. Si on parle plus contemporain, j'ai eu un énorme coup de cœur pour Nick Wheeldon et sa folk americana qui ne triche pas. Je l'ai découvert accompagné de quatre musiciens à l'Armony à Montreuil, un écrin parfait.

#### **Es-tu accro au web, aux réseaux sociaux ?**

Très moyennement. En réalité, je n'ai rien contre les réseaux sociaux, mais plutôt contre ce que certain.es en font. Ça peut vite être catastrophique, devenir un tribunal populaire, le royaume de la haine... C'est en revanche hyper utile pour se tenir informé.e des concerts, te constituer ton petit agenda. Je salue également l'effort de certain.es pour préserver des modes de communication parallèles aux RS, tels que Razibus.net et Pirate-Punk.net. Au-delà, je suis une quiche en informatique. Je n'ai



pas confiance dans les machines...

#### **À part le rock, tu as d'autres passions ?**

Ouais, mon Mini-Punk ! Le seul truc que j'ai réussi à porter à son terme (rires) ! Je suis une procrastinatrice invétérée. J'ai commencé la basse il y a plus de 10 ans mais je ne sais toujours pas vraiment en jouer. Au-delà, je lis pas mal : Stephen King, la littérature de genre, la littérature punk comme Cometbus, Ratcharge, Cookie Mueller, les romans graphiques du genre Backderf. J'adore également le cinéma, surtout anglo-saxon et de genre mais je fuis comme la peste les franchises Marvel, DC Comics et les comédies romantiques... hormis «Singles» qui est un chef d'œuvre pour tout.e fan de grunge qui se respecte. Bon, si je commence à donner plus de détails, y en aura pour 3 pages !

#### **Tu t'imagines dans 15 ans ?**

Si cela ne dépendait que de moi, je me verrais bien dans une petite baraque au bord de l'Atlantique, avec des chiens. J'ai toujours vécu à Paris et ai du mal à me détacher de cette ville, même si elle s'éteint tous les ans un peu plus en raison d'un voisinage qui n'a absolument rien compris... Mais je ne suis pas riche et n'ai pas vraiment investi dans l'immobilier... Idéalement, acheter quelques murs avec de bons potes, histoire que chacun.e prenne soin des autres, et surtout des plus dépendant.es. Une forme de petite communauté bienveillante... où bien entendu on continuerait à organiser des concerts ! Faut pas déconner non plus...

■ Guillaume Circus



## NATHALIE

### FAN DE GHOST

Je m'appelle Nathalie et je suis fan de Ghost. Tout a commencé en 2011, complètement par hasard, quand je suis allée voir In Flames à l'Olympia. Ghost, qui en était à ses débuts, faisait partie des quatre groupes ouvrant la bande d'Anders Fridén. Dans une ambiance de type «messe noire», et alors que la formation suédoise débarquait sur scène avec Papa Emeritus I flanqué de son fameux encensoir, je me suis dit que le public allait encore devoir assister à un énième concert d'un groupe de black ou de death pas très inventif. Mais je suis restée complètement interloquée, presque même hypnotisée, dès que le Pape chapeauté a commencé à chanter. Je ne comprenais pas ce mélange entre l'imagerie satanique, l'ambiance très lourde, et les titres sonnante «années 70», avec un Blue Öyster Cult qui aurait avalé ABBA au passage. Une fois le concert achevé, la seule idée que j'avais en tête était de rentrer chez moi pour en savoir plus sur ce groupe, non sans auparavant avoir dévalisé au passage le stand de merch à la sortie du concert, et sans naturellement imaginer que j'avais mis le doigt dans un engrenage qui allait changer ma vie.

Il faut comprendre que, pour ceux qui ont pu connaître Ghost à leurs débuts, du moins pendant le règne des deux premiers Papes,

l'anonymat avait vraiment beaucoup d'importance et a apporté au groupe un côté attractif indéniable. Même s'il y avait de temps en temps quelques fuites, la plupart des fans respectait le concept et ne cherchait pas à savoir qui se cachait sous les masques. En plus du paradoxe imagerie/chansons, c'est ce qui a contribué à en faire un groupe à part, un groupe mystérieux, mystique, musicalement abordable par tout le monde malgré leur appartenance à la niche metal qui ne fait pas forcément l'unanimité en France. De plus, le fait de changer de chanteur à chaque album et d'avoir créé tout un univers étendu autour des personnages est vraiment quelque chose d'exceptionnel. À chaque album, il n'y a d'ailleurs pas qu'un changement de chanteur mais aussi un changement de style musical, un changement de voix, on ne sait jamais à quoi s'attendre quand un nouveau disque est annoncé, et le fait que le chanteur ne soit pas sur les réseaux sociaux renforce encore plus le mystère. Même si aujourd'hui tout le monde sait qui il est, il reste inaccessible et je trouve que c'est très intelligent et cohérent avec le marketing établi. C'est-à-dire qu'en somme, toute l'importance reste accordée aux personnages et non à celui qui est derrière le masque. C'est tout simplement parfait. En tout cas, cela me convient car la perte de l'anonymat a été un cap difficile à passer pour moi, j'avoue que j'ai même toujours du mal à l'intégrer.

J'ai eu l'opportunité de pouvoir participer à des after-show avant 2016... auxquels je ne

suis pas allée pour justement ne pas voir les membres du groupe démasqués. Avec le recul, je crois que je le regrette un peu. Je pensais que j'aurai d'autres occasions car même si je sentais que le groupe allait grandir, je ne pensais pas que cela arriverait aussi rapidement et que les «meet & greet» gratuits et autres rencontres organisées dans les bars allaient rapidement devenir un vieux souvenir. Leur ascension fulgurante en a fait aussi un groupe à part.

Quoi qu'il en soit, depuis 2011, j'ai pu les voir très souvent en concert, en festival, et même assisté à leur première télé française. Je pense que le concert qui restera gravé à vie dans ma mémoire est celui de La Cigale, qui a eu lieu trois semaines après les attentats du Bataclan. L'ambiance était spéciale, lourde. Pour la première fois, je n'étais non pas au premier rang mais proche des sorties de secours, traumatisée par les événements tragiques que l'on connaît. Papa Emeritus III a fait un magnifique discours en fin de concert, enroulé dans un drapeau bleu, blanc, rouge lancé par un fan. Un moment très émouvant. Le Hellfest 2013 était magique lui aussi. Le groupe, qui devait jouer sous une tente en début de soirée, a finalement joué le soir sur la Mainstage, avec un ciel noir pour décor et la pleine lune en fond, en cohésion totale avec le show proposé par Papa Emeritus II à l'époque. Tout simplement sublime !

Tout cela m'a poussé il y a quelques années à créer une fanpage, Ghost Addict France, présente sur tous les réseaux sociaux. J'avais envie d'apporter un véritable espace d'échanges entre fans, organiser des réunions hors concert, apprendre à nous connaître. J'ai fait de superbes rencontres par ce biais, noué de vraies amitiés (et même créé quelques couples !). J'ai également découvert des artistes passionnés du groupe qui dessinent, créent des costumes et des poupées à leur effigie. Cela m'a moi aussi poussé à réaliser des créations en laine : figurines, écharpe, bonnet... juste pour le fun ! C'est au final une aventure très riche.

Je me suis aussi laissée embarquer dans une collection de merch qui frise l'absurdité... pour exemple, j'ai presque 200 t-shirts,

une cinquantaine de vinyles dont des coffrets, des bootlegs et des albums originaux en plusieurs exemplaires (mais de couleurs différentes), des médiateurs et baguettes attrapées lors de concerts, des centaines de goodies divers et variés, et même un «papadildo» officiel que j'ai pu faire signer au Cardinal Copia lors d'une rencontre épique. Je suis tout de même fière de certaines pièces très rares que je possède.

Dans l'euphorie, j'ai évidemment craqué pour quelques tatouages en rapport avec le groupe... Six au total. J'ai pu d'ailleurs faire une photo sympa avec celui que j'ai sur le bras avec le Cardinal Copia lors d'un «meet and greet» mémorable, au cours duquel j'ai dit au chanteur en guise d'au revoir : «If you see Tobias Forge backstage, tell him he is a genius» et il m'avait alors répondu «I don't know if I'm gonna tell him, he's kind of a megalomaniac and you know in fact : he's an asshole». Un de mes plus beaux fous rires de tournée. Le 7ème tatouage est en prévision. Ce sera sans doute une phrase tirée d'une de leur chanson : c'est encore en réflexion... L'aventure Ghost est loin d'être finie !

■ Nathalie

Facebook.com/groups/Ghost.Addict.France



# W-FENEC MAGAZINE



## BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA  
THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS  
BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD  
FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



### MAG 47 et MAG 50 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à [team@w-fenec.org](mailto:team@w-fenec.org) on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



# W(ho's next)-FENECE

DEATH CAB FOR CUTIE

IGGY POP

BRIAN JOHNSON

PAMPLEMOUSSE

FLEUVES NOIRS

HYPNO5E

THE PSYCHOTIC MONKS

VULGAIRES MACHINS

UNSWABBED

HAYLEN

DEAD CROSS

...



0123

